Tome XXII. N° 7 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er Juillet 1925

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

La Restauration des Finances françaises

La Solution et les Solutions.

La solution essentielle à donner au problème financier et monétaire est d'une extraordinaire simplicité, connue de tout le monde, depuis que le monde est monde : un chef d'abord. Après, tout devient possible.

Sans chef, aucune solution de détail. La grande vérité qu'il faut imprimer ici, la voici :

Le problème monétaire n'est rien d'autre que le problème de la souveraineté.

Si la monnaie est chancelante, c'est parce que le souverain a de mauvaises finances.

S'il a de mauvaises finances, c'est parce qu'il est un souverain débile, accidentellement ou essentiellement.

La souveraineté parlementaire est essentiellement débile.

Établissons une souveraineté à une seule tête, à un seul cœur, et les premières conditions de la victoire sont créées. Comme à Doullens, lorsque les Alliés se donnèrent enfin l'unité de commandement.

Après Doullens, toute personne sage pouvait dire : la guerre est gagnée, parce que tout le reste n'était plus que question de courage et question technique, et chacun savait que la France rend des points en matière de courage et de science.

Faisons le même raisonnement pour le problème financier. Le jour où l'unité de commandement sera assurée pour l'État, la partie sera gagnée, car le reste ne sera plus qu'une affaire d'économie et de science, et dans cet ordre, les Français rendent des points à tous les peuples du monde.

Cela n'est point dit pour nous épargner l'examen des solutions techniques qui doivent suivre l'opération centrale.

Le problème de l'unité de commandement étant résolu, la dictature financière étant réalisée, la France retrouve immédiatement son crédit moral. L'opération se faisant en période d'inflation, je signale que la chute du franc serait arrêtée net, ce qui permettrait un arrêt de l'inflation. Mais à partir de ce moment, l'État nouveau, l'État national se trouve devant le problème nu, qu'il doit résoudre immédiatement, sous peine de déchéance rapide. Prenons le problème dans son état actuel et cherchons les solutions, et disons avant toute chose au lecteur que ce problème est essentiellement simple, contrairement à ce que l'on disait avant la guerre ; il est exactement de même nature que le problème des finances privées de tout citoyen.

La petite complication que l'on y trouve aujourd'hui vient du jeu monétaire lequel, en somme, peut être compris par un écolier pourvu du certificat d'études primaires.

A. — *Il faut voir l'ensemble du problème. Pourquoi.*

Le problème qui nous occupe doit être dit : financier et monétaire, parce que, lorsqu'il s'agit de l'État, le problème financier ne peut être détaché du problème monétaire, et réciproquement. On ne peut rien faire de sérieux si l'on étudie l'un sans l'autre, et nous allons dire pourquoi.

D'autre part, la situation nous oblige à chercher les solutions générales et particulières en fonction du problème général et total. Le problème budgétaire ne peut être séparé du problème de la rente, et réciproquement. On ne peut rien faire de sérieux si l'on étudie l'un sans l'autre, et nous allons dire pourquoi.

Le problème se trouve ainsi un et multiple.

Il est un, parce que la seule question vraiment intéressante pour un État est celle de son Trésor, dans lequel il faut toujours trouver un excédent. L'État doit dépenser moins qu'il ne reçoit régulièrement, que ce soit pour une cause ou une autre. C'est, pour lui, le commencement et la fin de la sagesse.

Le problème est multiple, parce que le Trésor de l'État est alimenté de diverses manières, et que l'effet de ces diverses manières est très important sur les sorties à prévoir. En effet, le Trésor est alimenté :

1° Par l'impôt ;

2° Par l'emprunt à long terme ;

3° Par l'emprunt à court terme, ce qui est particulièrement important dans les temps où nous sommes, attendu que la dette à long terme est de 150 milliards et la dette à court terme de 130 milliards.

Il y a donc, dans le problème général, trois problèmes particuliers, qui doivent recevoir chacun leur solution particulière, mais en fonction d'une vue générale ; nous avons donc :

1° Le problème budgétaire ;

2° Le problème de la dette à long terme ;

3° Le problème de la dette à court terme.

Tous trois sont dominés par le problème monétaire.

Le franc étant instable, rien ne peut être sérieusement prévu, pour un problème ou l'autre, si l'État n'a pas une politique monétaire bien arrêtée. Nous indiquons tout de suite la difficulté :

Si le franc monte, la Trésorerie est assurée, car le prix des choses baisse, les disponibilités du public sont abondantes, on prend du titre d'État à court terme ; mais le budget est démoli, parce que la matière imposable se rétrécit, et parce que la dette totale devient de plus en plus lourde.

Si le franc baisse, la charge de la dette totale diminue dans la proportion où le franc se déprécie, et elle peut être amenée à zéro, mais la Trésorerie est détruite, parce que les citoyens se débarrassent de leurs titres d'État à court terme, et il n'y a aucun budget possible, parce que l'on entre dans l'inflation qui interdit tout budget.

Disons, avant d'aller plus loin, que les réflexions que nous

allons donner ne valent que pour un État national, ayant une tête et du bon sens, et cherchant le moyen de ne pas faire banqueroute. Car la banqueroute est une politique, celle des gouvernements socialistes, qui la veulent, et des gouvernements démocratiques, qui s'y laissent acculer. Nous ne chercherons pas ici le moyen de faire banqueroute ; évidemment, il y aurait une solution simple au problème posé plus haut ; ce serait d'annuler purement et simplement la dette à long et à court terme, ou de faire le tiers ou le quart consolidé. Ce ne serait pas très élégant au point de vue de l'honnêteté ; mais, surtout, ce serait très peu habile : un État, un grand État moderne est dans l'obligation d'emprunter, de faire de grands emprunts pour le développement des moyens d'action nationaux (routes, ports, etc...), qui ne peuvent appartenir à l'initiative privée et où doit s'investir chaque année une partie de l'épargne nationale. Il est très difficile de faire ces emprunts si l'on annule tous les précédents, ce qui n'a pas besoin d'être démontré. Nous parlons donc pour les citoyens et les hommes d'État qui veulent libérer l'État français de ses charges et maintenir et augmenter son crédit.

B. — *La politique monétaire.*

Dans ces conditions, la politique monétaire de l'État, en fonction de laquelle on concevra les solutions des problèmes particuliers *écartera totalement l'inflation, sous toutes ses formes, parce qu'elle est « la forme moderne de l'altération des monnaies » et, par voie de conséquence, la banqueroute, et frauduleuse.*

On écartera également la déflation, parce que la déflation systématique, jusqu'au retour du franc au pair, aggraverait la dette de l'État dans une proportion telle que l'État ne pourrait plus en payer les revenus. L'État pourrait diminuer cette charge par des conversions successives? Mais les dettes et obligations entre personnes privées, libellées en monnaie faible, deviendraient écrasantes en monnaie forte, avec le temps. La déflation n'est praticable que si elle est accompagnée des mesures dont nous parlons plus haut.

On écartera également la dévaluation techniquement impossible dans la situation présente parce que, dans la valeur-or du franc-papier actuel, *il y a une partie créance*

sur l'État à laquelle il est donné en ce moment une valeur-or, qui ne pourrait être réalisée en cas de stabilisation de la monnaie. La dévaluation ne serait possible que si cette partie « créance sur l'État » était comptée pour zéro dans les opérations de change. Mais, dans ce cas, on serait en période d'inflation violente, et la dévaluation deviendrait impossible à cause de la rapidité de l'inflation.

Pour un pays dont la monnaie est très loin du pair, la seule politique monétaire possible, permettant tous les mouvements, avec toute la souplesse possible, est celle par laquelle on détermine une tendance peu accusée vers l'amélioration de la monnaie de papier et l'on crée une monnaie de compte idéale, rapportée à l'or, grâce à laquelle on peut gagner le régime de l'étalon or effectif avec le moins possible de secousses. Le raisonnement l'indique ; l'expérience a montré, en Allemagne, en Pologne, et ailleurs, que c'est le système le plus souple, le plus maniable et le plus efficace.

Avec cette vue, nous abordons les problèmes financiers particuliers et, considérant l'année 1925, dans le deuxième semestre de laquelle se pose le plus redoutable problème de trésorerie, nous disons :

I. Le problème le plus urgent est celui de la Trésorerie. Il y a quatre milliards à rembourser en juillet, huit en septembre et huit en décembre : l'État ne peut pas les rembourser, parce qu'il n'a aucun moyen de remboursement. La solution est donc de provoquer un très vif mouvement de renouvellement de tous les bons venant à échéance.

Le seul moyen peu coûteux d'obtenir ce renouvellement, c'est d'offrir aux porteurs un avantage net : il faut qu'ils aient la certitude que leur capital va reprendre sa puissance d'achat. Il nous faut donc mener une politique de reprise du franc.

II. Pour obtenir une remontée du franc, il faut donner la certitude que l'État remboursera les avances que la Banque de France lui a consenties ; pour que cette certitude soit donnée, il faut que l'on ait cette autre certitude qu'il y aura un réel excédent budgétaire, ce qui est devenu possible.

Il faut donc plusieurs mesures budgétaires immédiates, visibles, éclatantes; ce sera :

a) Des abattements de dépenses considérables ;

b) La cession des monopoles ;

c) L'annonce d'un plan général de réduction des charges annuelles de l'État.

Ces mesures, prises par un dictateur financier, provoquent une remontée certaine du franc. On a donc créé les conditions nécessaires pour un large renouvellement des bons. Si les bons non renouvelés mettent cependant le Trésor en péril, l'État, ayant convoqué les États généraux des corporations et des régions, fait face aux échéances avec le produit de la cession des monopoles et avec les disponibilités que les régions et corporations mettent à sa disposition pour le temps nécessaire aux opérations d'assainissement.

L'année des échéances terribles étant passée, on se trouve alors en mesure de résoudre le problème financier et monétaire.

C. — *Le budget. La réduction des charges de l'État.*

Le plus sot des parlementaires sait que la première question qui se présente alors est celle du budget, et que tout l'art du ministre des Finances est d'équilibrer le budget.

Mais ministre et parlementaires conçoivent en général le problème du budget à rebours : ils cherchent des recettes pour faire face aux dépenses. Une saine politique budgétaire se demande au contraire quelles sont les recettes possibles et ordonne ses dépenses d'après ses recettes, sauf, naturellement, lorsque la guerre ou quelque grande catastrophe viennent rendre vaines toutes les prévisions budgétaires.

Cela posé, il n'y a rien à dire sur le budget, sauf que l'établissement d'un budget bien ordonné est difficilement conciliable avec le fonctionnement du régime parlementaire, où les partis poussent aux dépenses pour les besoins de leurs partisans. Mais nous raisonnons « pour les finances d'un dictateur », comme dit M. Ernest Tisserand.

En 1925, le budget présente de graves particularités : quiconque l'examine avec la volonté d'aboutir au redressement financier total constate que les charges annuelles de l'État sont beaucoup trop lourdes, même après la réduction qui est la conséquence de la cession de monopoles, même après les plus fortes réductions de dépenses. En effet, *on constate que la dette générale crée pour l'État une charge annuelle qui approche de vingt milliards, soit, en francs-or, l'équivalent du bugdet total d'avant* 1914. Il suffit d'énoncer

ce fait, sous cette forme, pour faire comprendre qu'un budget régulier ne peut supporter une pareille charge, et qu'une nation appauvrie ne peut pas payer à ses rentiers une somme cinq fois plus forte que celle qu'elle leur payait avant la guerre.

Lorsque l'on recherche la raison de cette charge excessive, on constate tout d'abord qu'elle vient, naturellement, des emprunts de guerre et de reconstruction, mais surtout des taux excessifs auxquels l'État a emprunté à ses nationaux depuis 1914. Il y a là une indication pour la réforme à opérer, l'intérêt de l'État et la justice exigent une rectification sur ce point.

Pour résoudre le problème posé, les socialistes proposent l'impôt sur le capital. Cette proposition manque totalement de sérieux.

L'impôt sur le capital, qui pour être efficace devrait produire environ 150 milliards, est inapplicable. Un impôt sur le capital est d'ailleurs la dernière expression de l'imbécillité ; le propre des capitaux est d'être investis en travaux, machines et maisons, c'est-à-dire en choses non mobilisables parce qu'elles font corps avec le sol. La nation possède comme capital disponible son stock matières et son stock de produits fabriqués sur lesquels l'État ne pourrait faire de prélèvements sans provoquer la plus formidable des crises économiques. Il reste ensuite le capital en fonds de roulement qui est exactement égal au montant des billets en circulation, lesquels sont nécessaires aux échanges de chaque jour. Tout ce que la nation peut immobiliser en faveur de l'État, dans le mois où on le lui demanderait, c'est une somme d'environ dix à quinze milliards de francs à cinq sous. Si on lui demande cent ou cinquante milliards, elle n'a absolument aucun moyen de les donner.

L'impôt sur le capital est une impossibilité ; la chose possible serait un impôt proportionné au capital, mais il ne rendrait qu'une dizaine de milliards et serait en somme inopérant.

Au surplus, à quoi serait destiné le produit de l'impôt sur le capital? A amortir d'un seul coup une grosse partie de la dette de l'État, donc à rembourser les capitalistes. Il n'y a rien de plus cocasse que cette idée des socialistes d'un impôt sur le capital pour rembourser les capitalistes. C'est proprement idiot. Mais cela ne peut être tenu que pour une

plaisanterie de mauvais goût lorsque l'on se rend compte que, les disponibilités en objets et numéraire n'existant pas dans la nation, un impôt conçu comme celui que proposent les socialistes serait, en fin de compte, payé en titres de rentes et en bons de la Défense ; il n'y a aucun moyen de le payer autrement. Mais ce n'est plus un paiement en capital, c'est un paiement en titres de revenus. *Ce n'est pas une remise de capital, c'est un abandon de revenu.* En d'autres termes, c'est une réduction des rentes, ou une conversion forcée. L'impôt sur le capital n'est en définitive rien d'autre qu'une conversion forcée. Les projets Monzie, déposés en 1925, n'étaient pas autre chose. Le terme « impôt sur le capital » n'est là que pour les besoins de la démagogie et pour permettre un inventaire des fortunes, grâce à quoi les partis socialistes exerceraient une pression violente sur les Français. Écartons cette stupidité, et passons aux choses sérieuses.

La brève analyse que nous venons de faire nous ramène au problème central :

Les Français ne peuvent vraiment aider l'État, dans les circonstances présentes, qu'en lui abandonnant une part des revenus qu'il leur sert.

L'État, d'autre part, ne demande pas autre chose : le problème pour lui n'est pas un problème de capital, c'est un problème de charges annuelles : il y a vingt milliards à payer par an, c'est beaucoup trop. Il faut qu'il réduise cette charge.

Or, il s'est follement engagé à ne jamais la réduire, ce qui était au moins imprudent. S'il procède à une conversion brutale, ce sera la banqueroute. Il faut trouver une solution élégante, et qui soit aussi voisine que possible de la justice.

On remarque que, tandis que le problème est un problème de charges annuelles pour l'État, c'est un problème de capital pour un très grand nombre de Français.

La solution sera donc de faire une opération qui diminuera les charges de l'État et qui reconstituera le nominal des porteurs. L'opération, qui a l'air paradoxale, est parfaitement facile sous la forme de l'emprunt-or de consolidation par lequel on remet à des porteurs de titres-papier à 5 ou 6 pour 100, des titres-or à 3 pour 100 dont le nominal or est égal à la valeur-or actuelle du nominal-papier des titres.

En d'autres termes, un porteur possédant 24 francs de

rente dont la valeur nominale est de 400 francs, qui valent 264 francs-papier qui équivalent à 66 francs-or (avec le dollar à 20 fr. 65) sera invité à consolider son titre en 3 pour 100 or, et il recevra un titre-or équivalent à son nominal papier, c'est-à-dire un titre de 100 francs-or. Son capital est augmenté de 70 pour 100, mais son revenu est diminué de 50 pour 100, puisqu'il reçoit 3 francs-or au lieu de 6 francs-or.

L'opération étant faite librement, tous les Français pour qui la valeur nominale des titres compte plus que la rente annuelle, et ils sont légion, acceptent ce mode de consolidation et de conversion. Il faut faire observer ici qu'une très grosse part des titres à transformer ainsi se trouvent entre les mains de Français pour qui le nominal est plus important que la rente (paysans, petits commerçants, ouvriers qualifiés, sociétés anonymes obligées de souscrire).

Quels seront les Français qui se tiendront éloignés de l'opération? Ceux pour qui la rente compte plus que le capital, et dont le portefeuille contient une forte part de rentes sur l'État. Mais ces rentiers peuvent être divisés en deux catégories :

a) Les épargnants, qui sont de petits rentiers, qui ne peuvent réduire leurs rentes sans de grosses privations, les plaçant dans une situation voisine de la misère ;

b) Les gros créanciers de l'État.

Il faut prévoir deux traitements très différents pour ces deux catégories :

Pour la première, un régime spécial pour les petits épargnants à qui l'État doit remettre un titre-or leur permettant de finir leurs jours en paix..

Pour la seconde, un régime spécial également, mais qui comportera de la part des porteurs des sacrifices importants. A ce moment, on peut fort bien imaginer que la masse réduite des titres pourrait être répartie, selon les règles de l'équité entre des institutions, des régions, des corporations, et même des familles particulièrement riches, afin de permettre la transformation en or de ce résidu de titres-papier. Un État puissant pourra susciter ici une patriotique émulation entre ceux à qui le demandera un sacrifice, émulation qui sera d'autant plus grande que chacun comprendra mieux que l'État, en cas d'échec, serait disposé à employer une certaine contrainte.

Cela fait, la dette totale est consolidée et réduite à la satisfaction générale. La conversion, la consolidation se sont faites par la voie de l'emprunt-or *libre*, ce qui est capital. Les charges annuelles de l'État ont été réduites sans faillite. La conséquence est que la vie baisse de prix. Les arrérages, réduits de 40 pour 100, sont extraits du prix des choses où ils étaient incorporés jusque-là. L'emprunt-or devient le mètre selon lequel toute réforme monétaire va être définitivement faite.

La réforme monétaire.

Les mesures qui viennent d'être esquissées (et qui ne sont données qu'à titre d'exemple) supposent une autre mesure qui leur est antérieure ou du moins contemporaine.

En vue de toutes les réformes budgétaires, fiscales, rentières, etc., qui entreront dans le plan général d'assainissement, le premier soin de l'État doit être de faire adopter la pratique du franc-or monnaie de compte par les particuliers, et de fournir lui-même une doctrine du franc-or. En effet, quelle que soit la réforme générale que l'État entreprenne, déflation rapide ou lente, ou le système qui vient d'être exposé, ou même l'inflation, il faut, pour le succès de la réforme, que les prix en francs-papier puissent être débloqués dans un sens ou dans l'autre. Si les prix sont bloqués, toute réforme devient extrêmement difficile.

L'État libéral a eu jusqu'ici la terreur du franc-or ; s'il avait eu deux sous d'imagination, il aurait fait couronner l'auteur du présent travail par toutes les classes de l'Institut, afin de donner à la doctrine et à la pratique du franc-or le plus grand essor ; il aurait dû conseiller aux corporations d'organiser le dédoublement des prix ; sur ce point, l'État libéral a été plus bête que nature ; il a eu peur du franc-or comme d'une machine de guerre dressée contre son âme et sa substance. L'État n'a pas encore compris que le franc-or monnaie de compte est le moyen qui permet le passage du régime de la monnaie malsaine au régime de la monnaie saine, c'est-à-dire du franc en or effectif.

Lorsque la dette est consolidée en or, lorsque, par la pratique du franc-or monnaie de compte, les contrats à long terme sont établis en monnaie stable, les prix dédoublés,

les traitements et salaires chiffrés sur des bases or, les droits de douane, les impôts chiffrés en francs-or, la réforme monétaire totale peut être faite sans provoquer la secousse terrible qu'elle y provoquerait dans la situation où nous sommes. Le papier serait retiré de la circulation sans secousse ; on verrait apparaître le billet-or, puis la pièce d'or elle-même. Naturellement, on verrait se produire la grande crise économique d'ajustement général des prix, et l'on verrait tomber certaines entreprises marquées par la mort et qui prolongent artificiellement leur vie misérable sous le régime du franc-papier. Cela est parfaitement prévu : c'est la crise de guérison, au cours de laquelle le malade fait peau neuve.

Les conditions de la réussite.

Le problème financier et monétaire est techniquement d'une belle simplicité. Si les démocrates le présentent comme prodigieusement difficile, c'est afin de faire croire à des difficultés techniques « qui dépassent les hommes », afin de masquer que la première des conditions de la réussite est l'abandon des méthodes de la démocratie parlementaire.

Ce qui vient d'être exposé pourrait, en somme, être réalisé par un bon expert comptable, mais qui aurait au préalable reçu l'assurance :

1° Que ses prévisions budgétaires ne seront, en aucun cas, détruites par les décisions d'un comité de parti ;

2° Que ses fonctions dureront le temps nécessaire à l'accomplissement intégral de la tâche entreprise.

Ces assurances, qui sont les conditions essentielles de la réussite, sont précisément celles que le Parlement se refuse absolument à donner. Il faut encore répéter que l'existence du Parlement rend absolument impossibles les opérations du redressement financier de l'État français.

Enfin, il y a une autre condition de la réussite, dont il a été peu question en termes clairs au cours de cette étude, mais qui est incluse dans tout ce qui est exposé ici. Elle est dans la substance de chaque mot, elle est la clé de voûte de toute la construction.

Tout ce qui vient d'être exposé suppose, dans la tête et le cœur de l'État, l'esprit de la victoire. Il y a une politique financière de la victoire, comme il y a une politique finan-

cière de la défaite. Le vieillard ne conçoit pas ses finances comme l'homme de vingt-cinq ans. L'homme qui se croit fini ne conçoit pas ses finances comme celui qui s'élance à la conquête de l'avenir. Le vieillard et l'homme fini liquident leur avoir matériel pour payer leurs dettes. Le jeune homme et l'homme qui croit à la vie et à son destin font traite sur l'avenir, donnent leur signature en lettres de sang, combattent, et voici que s'élève le chant des vainqueurs.

A ce chant, les maisons s'élèvent, les machines tournent, les échanges s'accélèrent. Ce sont les valeurs-or qui viennent de la circulation d'un sang jeune et créateur. Notre politique financière est fondée sur ce mouvement du sang français rajeuni par la victoire, et que le combattant, à l'âme de vainqueur, apporte dans la vie française depuis qu'il a vu son destin sur les rives de la Marne.

GEORGES VALOIS.

M. Santeuil, les Nymphes et les Saintes

M. Jean-Baptiste Santeuil était né à la Poésie comme d'autres sont nés à la Guerre, ou à la Politique, aux hasards du Commerce, aux infortunes de l'Amour.

Il florissait dans les années glorieuses du règne de Louis le Grand, avant que ce prince ne perdît par une ambition démesurée les fruits de sa vaillance.

Il était fils d'un marchand de fer de la rue Saint-Denis, bourgeois et échevin de la ville de Paris, et qui eut quinze enfants de Madeleine Boucher, de la maison de Saint-Marc, dont la famille avait cette particularité de contraire à l'usage que les femmes ennoblissaient les hommes qu'elles épousaient.

Jean-Baptiste Santeuil rendit éclatantes, dès les premières années de son âge, ses dispositions pour la Poésie. Mais dédaignant le langage vulgaire que ne parlent que les bateleurs, les histrions et les poétereaux à la solde des grands, il s'illustra dans la poésie latine et retrouva, sous une plume inspirée tant par les fables de l'Antiquité que par les élans de la Religion chrétienne, la fermeté de Lucrèce, les grâces d'Ovide, la virulence de Juvénal, le savoir et la perfection d'Horace.

Il fit ses études au collège Sainte-Barbe, et fut élève du

père Cossart qui enseignait la Rhétorique et qui acheva de former le goût et les talents de son disciple.

C'est dans ce temps que celui-ci mit au jour sa première œuvre : après avoir invoqué les sœurs de Phaéton et s'être excusé de traiter un sujet frivole, sur ce qu'Homère avait chanté les combats des grenouilles, Virgile, le moucheron, il célébrait les formes, les couleurs et les métamorphoses de ces bulles transparentes que les enfants produisent au bout d'un chalumeau trempé dans de l'eau de savon. En hexamètres latins d'une cadence expressive, il faisait naître ces bulles de l'industrie de l'Amour et d'Iris : elles avaient de celle-ci les couleurs chatoyantes, de celui-là, hélas ! la fragilité.

Le père Cossart connut par cet ouvrage le génie fertile de son élève et ce qu'il saurait faire un jour. Il le produisit parmi les savants de son entourage ; et quand Santeuil, quelques années plus tard, publia l'ode à M. Le Tellier, où il chantait les mérites de ce grand homme et l'application qu'il mettait au bien de l'Église et de l'État, il était déjà si répandu que le grand Condé se faisait un honneur de l'avoir à sa table et que M. le Prince, son fils, le recevait communément, avec M. de La Bruyère, dans sa maison de Chantilly.

A vingt ans, Jean-Baptiste Santeuil avait manifesté, croyait-on, son goût pour la retraite en prenant l'habit de chanoine régulier de l'abbaye de Saint-Victor. Mais si le poète revêtit le manteau du chanoine, il n'en put garder ni la réserve, ni les habitudes sédentaires. Toute son existence ne fut qu'un long scandale qu'il se reprochait publiquement, jusque dans ses vers, et dont il se repentit avec sincérité à l'article de la mort.

C'était un homme grand et gras mais sans obésité. Bien qu'il eût le visage et le menton larges, il avait les joues creusées : elles étaient bleuâtres et rugueuses, car il avait le poil si noir et si dru que le meilleur barbier lui laissait toujours une ombre sur la peau. Pour le reste, le nez écrasé, aux narines très ouvertes, les yeux saillants, plus noirs et plus brillants que le jayet, le crâne à demi chauve, couronné de boucles, lui donnaient une figure impétueuse et passionnée que l'enthousiasme poétique rendait pareille au mufle d'un lion.

Il avait de ses vers une opinion si haute qu'il les tenait pour les plus beaux du monde et les meilleurs que l'on

eût faits depuis Virgile ; encore, ne laissait-il pas de critiquer ce poète en bien des endroits et de faire voir des négligences que lui, Santeuil, n'aurait jamais eues. Il était en cela pareil à bien des poètes, mais il exprimait son ravissement à l'endroit de ses propres œuvres avec une flamme si naïve et des transports si singuliers qu'on se laissait convaincre par l'ardeur de son débit plus encore qu'on n'était charmé par les vers eux-mêmes.

Il avait coutume, lorsqu'il avait fait un poème qu'il croyait meilleur que les très bons qu'il faisait d'ordinaire, d'arrêter les amis qu'il rencontrait sur les places, et après leur avoir fait lire son ouvrage, de leur demander, avec une alarme répandue sur toute sa personne, s'ils connaissaient Ménage, du Périer, ou quelque autre des poètes latins qui écrivaient dans ce temps-là. Quand on lui répondait qu'on les connaissait, il jetait un grand cri, levait les bras au ciel, arrachait ses vers de la main de celui qui les tenait, et le conjurait, avec des sanglots dans la voix, de n'en point parler à Ménage ou à du Périer, parce qu'ils se pendraient infailliblement s'ils venaient à connaître un pareil chef-d'œuvre. Il disait encore, dans un mouvement d'une semblable frénésie, qu'il fallait tendre des cordes sur les berges de la Seine et mettre des grilles aux garde-corps des ponts, afin que les autres poètes ne s'allassent pas jeter à la rivière, dans leur chagrin de ne le pouvoir égaler.

Quand il récitait ses poèmes, la fureur ou l'extase le saisissait dès le premier vers ; et comme il voulait mettre dans son débit une gradation d'accent et de gestes proportionnée au lyrisme qui le transportait, il arrivait à crier si fort que les vitres en étaient secouées dans leur cadre, et à faire des contorsions et des grimaces d'une telle démence qu'il semblait un démoniaque tourmenté de plusieurs esprits. Aussi n'est-ce pas sans raison que M. Boileau-Despréaux, notre Martial français, un jour que le poète récitait un de ses cantiques devant Messieurs de l'Académie, écrivit sur-le-champ cette épigramme célèbre où il compare Santeuil lisant ses hymnes à « un diable que Dieu force à louer ses saints ».

Cet amour-propre, il faut le dire, était plus dans ses manières que dans son cœur. S'il ne pouvait souffrir les sots, les demi-sots, les demi-savants, ni les orgueilleux qui ne trouvent jamais qu'à redire aux ouvrages les meilleurs

parce qu'ils les jugent d'après l'opinion toute faite qu'ils ont d'eux-mêmes, ni les critiques malfaisants que Santeuil comparait à des chenilles parce qu'ils s'attaquent à ce qu'il y a de plus tendre et de plus délicieux dans la floraison des lettres, il montrait toutefois de la politesse, et même de la docilité, à l'égard des connaisseurs véritables ; il les écoutait avec patience, les remerciait avec douceur, se jurait bien, de prime abord, de ne rien suivre de leurs avis, et se consolait finalement de la peine que lui faisaient leurs remarques par les avantages qu'il en retirait dans la correction de ses ouvrages.

*
* *

Il vivait ordinairement dans une grande chambre de l'Abbaye où il y avait quelques meubles de son patrimoine, une cheminée à feu, haute comme un portique, et deux lits, l'un à colonnes et à baldaquin, où il couchait, l'autre un brigantin de fer et de toile pour son domestique qui était un petit vieillard doux et tranquille, et qui s'appelait Anastène. Il servait son maître avec tant d'effacement et une sollicitude si grande que jamais, bien que Santeuil fût d'un naturel emporté, on ne le vit ni gronder son valet ni se mettre en colère contre lui.

Les trois fenêtres de sa chambre donnaient sur un jardin d'ombrage que la Seine inondait presque chaque hiver : on découvrait entre les arbres les bâtisses toutes neuves de l'île Notre-Dame (que nous appelons Saint-Louis) et les dépôts de bois de l'île Louvier dont la berge de terre jaune était toujours encombrée de barques et de pêcheurs à la ligne.

Dès qu'il faisait jour, Santeuil descendait dans le jardin trempé de pluie ou de rosée, et se mettait à parcourir la maîtresse allée, entre la chapelle de la Vierge et la fontaine de Syrinx où l'on voyait la nymphe, dans un appareil négligé, surprise au milieu des roseaux par le dieu Pan.

Cette promenade, dans les premiers instants, n'avait rien que de très paisible. Santeuil allait d'un pas égal, le front penché, les mains derrière le dos, murmurant parfois quelques paroles. Puis il s'arrêtait au milieu du chemin, secouait la tête, poussait un grand soupir et repartait d'une marche précipitée, tantôt vers la Vierge, tantôt vers la nymphe, en sorte qu'il semblait demander l'inspiration tour à tour

à la munificence de Notre-Dame et à la gentillesse de Syrinx.

Le feu sacré descendait bientôt dans son âme. Peu à peu une sorte de trépidation s'emparait de sa personne. Il commençait par agiter les bras, remuer les épaules et frapper le sol de son talon ; il jetait de petits cris, parlait à voix haute, jurait par les saints de l'Église et les faux dieux du paganisme. Il s'arrêtait encore, relevait la tête, déclamait avec violence, semblait prendre à témoin de l'effort de son génie les statues rongées et les vieux arbres. Au bout d'une demi-heure, on le voyait trépigner, parler, crier, se débattre, aller de droite et de gauche en proférant d'étranges discours, comme s'il eût été avec quatre ou cinq personnes. Aussi bien n'était-il pas seul, mais en la compagnie d'Apollon et des Muses ; et c'était la flamme poétique qui le consumait de cette manière.

Quand il s'était pendant deux ou trois heures abandonné à son démon familier, Santeuil regagnait sa chambre, se dépouillait de son manteau et de sa chemise. Le torse nu, il faisait éponger par Anastène la sueur de ses travaux littéraires. Il se rhabillait ensuite, mangeait un morceau de pain, buvait un verre de vin, tout en marmonnant sans répit les vers qu'il venait d'inventer, afin qu'ils ne fussent point perdus pour l'illustration des Lettres. Sitôt la collation terminée et la table rase, le poète couchait sur beau vélin de cuve ce qu'il avait composé dans le jardin et en faisait lecture à Anastène qui n'entendait point le latin mais répétait avec sa naïveté naturelle :

— Monsieur a bien raison de dire qu'il est le premier poète au monde !

A quoi Santeuil répondait invariablement :

— Tu me veux flatter, Anastène...

— Que non, monsieur, protestait le doux patriarche, monsieur sait bien que je le disais à sa bonne et sainte mère alors qu'il n'était pas plus haut qu'un chou cabus.

Ils étaient ainsi fort contents l'un de l'autre et ne laissaient pas de s'entendre à merveille, par un double compromis d'éloges et de condescendance.

A dix heures, le poète allait à l'église de l'Abbaye entendre tierce et la grand'messe.

On le voyait toujours dans la dernière stalle du chœur, assis devant le pupitre ou appuyé à la miséricorde. Il ne

se mêlait aucunement aux récitations du graduel, mais se curait les ongles avec son couteau, et les oreilles avec un bout de plume d'oie qu'il réservait à cet office et qu'il portait dans le gousset de sa culotte. Quand le service se prolongeait, le chanoine se mettait au grand labeur de creuser dans la tablette de chêne un chiffre de calligraphie auquel il travailla toute son existence et qui n'était pas achevé quand il mourut

Lorsqu'il entendait l'*Ite missa est*, il obéissait sans se faire prier, mettait son chapeau sous son bras, prenait un bâton blanc qu'il s'était taillé lui-même dans une branche de cornouiller, et s'allait promener dans les environs, soit au Jardin du Roi, dans les taillis du bord de la Bièvre, où il y avait des fillettes d'amoureuse vie, soit au long de la rue Saint-Victor, qu'il descendait jusqu'à la place Maubert, le plus souvent en récitant à voix haute les vers qui lui venaient à la pensée. Il ne cessait point de les déclamer, alors même qu'il se trouvait au milieu de la foule, en sorte qu'on le regardait comme une manière de Tirésias perdu dans ses augures.

Il ne revenait à lui-même que pour se rendre chez M. de Pélisson, chez M. de La Quintinie ou chez quelque autre, car il ne dînait jamais qu'en ville, et toujours chez des amis où il y avait bonne table, gens d'esprit, femmes de bel air et de mœurs faciles, comme Mme Silvie ou Mme Chardon.

On l'attendait pour se mettre à table. Dès le service de rôt, sous l'action des vins et des potages épicés, la conversation devenait grivoise. Santeuil la dominait de sa voix robuste et de son rire si retentissant qu'il faisait les verres s'entre-choquer. On le mettait presque toujours entre deux dames dont il reluquait à la dérobée les charmes abondants et qu'il accablait de galanteries si lourdes que toute la table en vacillait de rires et de stupéfaction. Elles ne manquaient point de repartie : elles lui rejetaient ses propos salaces comme un bon joueur de paume renvoie la pelote à son adversaire.

On se divertissait ainsi jusqu'au soir autour de la table ronde, pendant que les valets présentaient des dragées, des boissons fraîches et des fruits de saison. On faisait enfin la conduite aux dames. Santeuil en menait une par la main, avec son chapeau dans l'autre main. Quelquefois, soit ennui, soit complaisance, ou parce que son galant n'était pas à la

ville ce soir-là, la dame invitait Santeuil à monter. Les autres soirs, il rentrait à l'Abbaye par de fort grands détours, le plus souvent du côté du grand Huleu, près la rue Bourg-l'Abbé, ou des mignonnes à fin museau frappaient à la vitre quand il passait.

*
* *

Cependant la poésie restait sa plus chère maîtresse. Il ne l'employait pas à célébrer des vertus éphémères. Son caractère le portait vers les grandes actions, les sentiments nobles, les personnes magnifiques. Il chantait les rois, les princes, les héros, et généralement les grands hommes qui, par leur valeur ou leurs ouvrages, avaient illustré le siècle. Il glorifia Louis le Grand et en obtint une pension de huit cents livres, le prince de Condé, son protecteur, MM. Le Tellier, de Fourcy, de Bellièvre et Bignon, qui joignaient aux connaissances les plus étendues la prodigalité dans le geste, et qui étaient fort en renom dans ce temps-là.

M. Santeuil ne se contentait pas d'immortaliser les hommes. Il ornait d'inscriptions les statues, les arcs de triomphe et les autres monuments de la capitale. Il n'était pas de fontaine dans Paris, si petite fût-elle, qui ne portât, gravé dans la pierre, un distique de Santeuil. Il fit les plus beaux pour la fontaine Saint-Michel, près la Sorbonne, pour celle de la Charité, pour celles de Saint-Ovide et des Saints-Innocents. Il ne laissait pas de les peupler de naïades et d'autres nymphes, qu'il faisait briser leurs urnes, verser des pleurs, donner de l'eau de toutes manières, sans toujours tenir compte de la pudeur ni de la sainteté des lieux.

*
* *

On ne tarda point à lui faire un reproche de ce que, lui, Santeuil, chanoine de Saint-Victor, malgré le caractère sacré de sa personne, mêlait à sa poésie les divinités du paganisme ; et Claude, son frère, tout le premier, sur ce qu'il était prêtre et poète lui-même, prit sur lui d'adresser au chanoine les remontrances qu'il méritait, sans toutefois se départir de ses sentiments fraternels.

Il vint donc trouver Jean-Baptiste à l'Abbaye, le conduisit par la main dans le jardin de fleurs, s'assit à ses côtés sur

un banc et lui conseilla doucement de renoncer à la poésie profane et de consacrer à la gloire de Dieu et de l'Église un talent dont sa profession de religieux ne lui permettait pas de faire un autre usage.

— Pourquoi, mon frère, lui disait-il, avoir recours à la fable et aux mensonges de l'Antiquité? N'est-il pas assez beau, comme l'écrit Thomas d'Aquin, de rechercher la vérité avec un cœur simple? Cette vérité n'est-elle pas tout entière dans les paroles de Notre-Seigneur et les préceptes de son Église? Les sacrés mystères de la Foi ne renferment-ils pas en eux-mêmes une poésie mille fois plus haute et plus forte que les allégories dont les Anciens ont fait, à la vérité, un usage si fréquent et si noble qu'on ne peut rien trouver à en dire que ce qu'ils en ont dit? Ne pouvez-vous laisser à Ovide et à ses pareils les démons, charmants il est vrai, mais plus dangereux par cela même, dont ils ont dépeint les amours et les métamorphoses? Ne vous est-il pas possible de faire parler une fontaine, un arc triomphal, le piédestal d'une statue, sans évoquer une naïade ou un faux dieu du paganisme? Faut-il que dans toute forêt, dans toute vallée, dans les montagnes, les prairies et les grottes, des nymphes soient cachées, et que les poètes ne puissent célébrer le Créateur et les merveilles de la Nature sans y mêler des jeunes filles malhonnêtement dévêtues? Revenez, mon frère, revenez de ces erreurs ! Mettez au service de la sainte Trinité, de la Vierge et de tous les Saints, la lyre que le Ciel vous a donnée...

— Mon frère, répondit Santeuil qui se contenait avec peine, vous avez peut-être raison, du moins en ce qui concerne les sacrés mystères de notre Foi : il est beau de chanter les élans de notre âme vers la croyance. Je suis vraiment de votre avis là-dessus, oui vraiment... Mais, par la sambleu ! mon frère, je ne puis, sauf votre respect, regarder la Nature comme le ferait une vache, et ne voir là que de l'herbe, des feuilles et de l'eau ! Je ne suis pas sur la terre pour brouter !

— Calmez-vous, mon frère, reprit Claude en joignant les mains, et considérez, je vous prie, ce qui nous entoure. Ces jardins ne sont-ils pas bien beaux? Les couleurs et les parfums qui nous enveloppent de toutes parts ne vous apportent-ils pas de suffisantes délices? En vérité, c'est quelque chose de bien aimable de voir la Nature, au printemps, s'occuper à peindre des fleurs, à éveiller par tous les

bocages des concerts d'oiseaux, à étendre des tapis verts sur les boulingrins, à friser les premières feuilles des arbres et des buissons ; puis, dans l'été, mêlant l'agréable à l'utile, faire briller quantité de fruits au soleil, couvrir les cerises d'écarlate, les prunes d'un velours de différentes couleurs, les poires et les pommes d'un vermillon parfaitement bien adouci. Ce spectacle enchanteur, mon frère, ne vous ravit-il point?

— Vous parlez fort bien, mon frère, dit Santeuil gonflant les joues et roulant de gros yeux, et vous savez peindre avec délicatesse les choses que vous aimez. Mais après tout, mon frère, ces verdures, ces fleurs, ces arbres, ces pelouses, ces buissons, cela ne parle point, cela est muet ; et quand vous avez dit que les feuilles sont vertes et que les pommes sont rouges, vous avez tout dit. Il n'y a rien là pour la Poésie. Vos arbres ne répondent point à nos demandes, comme ils le faisaient à celles d'Apollonius. Et par conséquent, il n'y a rien là qui puisse nous instruire. Mais si vous mettez des nymphes dessous l'écorce, des mélies dans les prés, des napées dans les vallons, mille créatures surnaturelles sous les fleurs et parmi les ombrages, voyez, mon frère, comme la Nature devient vivante, quel beau peuple nous entoure, comme toutes les choses se mettent à parler avec nous, combien elles se rapprochent de notre esprit, et quelle joie nous ressentons à mettre dans nos vers leurs paroles et leurs chants.

— Tout ceci, mon frère, montre combien les hommes et particulièrement les poètes, sont encore, quoi qu'ils en pensent, attachés aux erreurs du paganisme. La musique de ces belles voix qui formaient autour de Mécène et d'Auguste le concert le plus pur qui ait jamais retenti sur la terre, la musique de ces belles voix de Virgile, d'Ovide, d'Horace, de Tibulle, vous plonge encore dans l'ivresse et vous met dans l'empêchement d'entendre les accents de la Religion. Car ces mêmes beautés naturelles que vous voulez peupler de fantômes peuvent aussi conduire au recueillement et disposent l'esprit à connaître la vérité, qui est toute en Dieu. Elles fournissent même la matière de cette vérité, puisqu'on ne peut voir ces fleurs si richement vêtues de satin blanc, de drap d'or, de broderies, de perles, de diamants et de rubis, se tenir en ordre avec une grâce pompeuse, sans s'élever à la souveraine Bonté qui nous donne

ces innocents plaisirs après avoir pourvu à nos besoins.

— Mais, par ma barrette, mon frère, s'exclama Santeuil, je vous répète qu'il n'y a rien là pour la poésie !

— Je ne le pense pas ainsi, mon frère, continua Claude. Il y a, dans les allégories qu'elles nous évoquent, une véritable et forte poésie chrétienne. Considérez ces parterres qui nous entourent. Quand vous voyez les impériales, les martagons, porter sur une haute tige quantité de calices qui regardent en bas, n'est-ce pas la figure d'une âme qui, quoique enrichie de plusieurs grands talents, ne perd pourtant rien de son humilité? Les gouttes de cristal qui pendent au fond des campanules sans tomber, signifient-elles pas les larmes de la pénitence qui doivent accompagner les plus hautes élévations? Les lis blancs représentent l'intégrité des Vierges ; les rouges, qui regardent en haut, nous font souvenir des peines, du courage et de la piété des Martyrs. L'incarnat des roses attachées à des épines marque la pudeur toujours en défense contre les objets qui voudraient l'offenser... N'est-ce pas là, mon frère, un langage poétique? et n'est-il pas bien propre à célébrer les vertus chrétiennes, la gloire des Martyrs, les élans de l'âme vers le Seigneur?

— Hé ! monsieur mon frère, s'écria Santeuil en se mettant debout, je veux bien vous croire, puisque je vous aime, mais laissez-moi croire aussi à tant de belles existences que les poètes ont si bien chantées qu'il faut nécessairement qu'elles répondent à quelque chose. Et je pense, dit-il enfin pour conclure, bien que je sois aussi bon chrétien qu'un autre, que si tous ces dieux, toutes ces déesses, toutes ces nymphes et toutes ces douces créatures qui depuis tant de siècles embellissent les aimables vers, venaient à abandonner la Poésie, il ne resterait bientôt, de la flamme lyrique, qu'un pauvre lumignon de chandelle au milieu des ténèbres de l'esprit.

— Hélas ! mon frère, s'écria Claude en se levant à son tour, je vous vois bien ensorcelé et je n'oserais croire qu'il me fût possible de vous arracher quelque jour aux séductions de la Fable, si je ne savais combien la miséricorde divine est infinie et quels moyens à la fois subtils et puissants elle emploie pour toucher les cœurs les plus endurcis. Je veux espérer, mon frère, que votre ténacité naturelle vous interdit seule, à l'heure présente, d'écouter mes conseils, et que vos sentiments chrétiens vous remettront bientôt dans la véri-

table voie. Adieu, mon frère, que le Saint-Esprit vous illumine !

— Qu'il souffle en vous, monsieur mon frère, répondit Santeuil tout gonflé de courroux.

Et quand l'autre eut tiré derrière lui la porte du jardin :

— La peste soit du clerc qui m'assassine ! Il est de ces gens qui mutilent les Priapes et mettent à Vénus un jupon. Les dieux ne sont pas morts, par la sambleu ! M. Perrault, tout moderne qu'il est, les a fait rentrer dans ses contes de bonne femme sous forme de lutins et de fées. Ils reviendront sous d'autres formes, car ils sont la Poésie tout entière.

Il avait peut-être raison, mais ses amis ne se tinrent pas pour battus et lui dépêchèrent M. de Pélisson, l'académicien, à propos d'une ode que lui avait dédiée le poète, où il parlait des nymphes de la Seine.

C'était un petit homme tout contrefait et d'une laideur si affreuse que Mme de Sévigné disait de lui « qu'il abusait du droit qu'ont les hommes de n'être point beaux » ; mais connaissant sa probité, son intelligence, et toutes les autres qualités qui faisaient de cet homme le meilleur des amis, elle pouvait ajouter aussitôt : « Qu'on le dédouble, et on lui trouvera la plus belle âme. » C'est celui-là même qui fut si fidèle à M. Fouquet dans sa disgrâce, jusque-là qu'il le suivit à la Bastille et continua à le servir au milieu des fers.

M. de Pélisson savait comment il fallait parler à Santeuil. Il lui fit invitation dans les formes, avec de grandes louanges à son génie, le fit prendre à l'Abbaye dans un carrosse à six chevaux, le reçut, les bras ouverts, sur le perron de sa montée et l'embrassa longuement devant tous ses valets qui, bien instruits, faisaient traîner sur le carrelage les galons de leur chapeau. Il le conduisit ensuite devant une table où il y avait force pâtisseries : macarons, talemouses, ratons, gâteaux vérolés, flanets et poupelains ; une bouteille de rossolis aux amandes, une autre de populo, une troisième de ratafia blanc, des pipes enfin et du tabac.

Ils s'assirent dans de vastes fauteuils de l'époque du feu roi, et se mirent à manger, boire et petuner, en parlant de la Poésie en général, tant française que latine, et particulièrement de celle de M. Santeuil. Celui-ci, l'estomac réjoui, montra beaucoup de condescendance à l'égard de la menuaille qui grouillait sur les degrés du Parnasse, mais ne chercha point à cacher la grande pitié qu'il ressentait en

face de ces poétaillons qui ne rougissaient point de faire parler la Muse en langue vulgaire, comme le sieur Despréaux, ou le sieur Racine, ou ce petit M. de La Fontaine qui était venu tout exprès de province, avec ses animaux savants, pour faire la morale à la Cour et à la Ville !

— Vois-tu bien, mon ami, la vanité de ces gens-là ! Ils font fi du beau langage que nous ont laissé Virgile, Horace et tant de poètes si purs et maîtres d'une telle harmonie qu'il fallait qu'ils parlassent comme les dieux eux-mêmes. Ils veulent substituer à cette musique si divine que l'Église elle-même l'a adoptée pour célébrer les saints Mystères, le langage du peuple et des ignorants, celui que nous ne consentons à parler que parce qu'il faut bien que les sots nous comprennent. Est-ce que jamais Ovide eût consenti à parler le gothique? et même lorsqu'il vivait tristement en exil dans le pays des Gètes, crois-tu, mon ami, qu'il eût renié la langue de sa patrie pour celle barbare des habitants du Pont? Rome cependant (j'entends celle d'Auguste et non celle du Saint-Père), Rome est notre vraie patrie à nous autres poètes, et lorsque j'écris en français, dit-il en vidant un grand coup de ratafia, il me semble que je bois de l'eau.

— Tu as mille fois raison, l'abbé, répondit M. de Pélisson qui n'en aimait pas moins La Fontaine et Racine, et tu nous as montré par ton génie que la poésie latine était aussi vivante et glorieuse sous Louis que sous Auguste. Mais pour maintenir avec renommée le beau style et l'abondance des poètes latins, crois-tu qu'il soit nécessaire d'en perpétuer aussi les superstitions, et de mêler à la Poésie les êtres imaginaires ou fabuleux que seule l'ignorance de la révélation chrétienne permettait aux Anciens d'admettre et d'adorer?

— Que veux-tu dire? s'écria Santeuil, la bouche pleine, et me vas-tu recommencer la querelle que m'a faite mon frère le curé?

— Peut-être, reprit doucement M. de Pélisson, ne veut-il que ton salut, et ne sommes-nous poussés, lui et moi, que par l'intérêt de ton âme... Mais je veux demeurer avec toi sur le terrain de la Poésie. Je reconnais le mérite éclatant de l'ode que tu m'as dédiée. Les vers en sont pleins de nombre, les images parfaites. Rien n'est plus beau que la troisième strophe et le retour du vers saphique à la fin du sizain. Le sujet en est édifiant, la pensée toujours élevée.

Aussi ne puis-je comprendre quel démon te pousse à mettre des nymphes au neuvième vers : *Dum scandunt juga montis anhelo pectore Nymphae...*

— Mais, par la sambleu, mon bon ami ! voudrais-tu que j'y misse des harengères ou des ribaudes? Ne sais-tu pas que rien n'est plus beau que les nymphes, qu'elles sont immortelles et qu'il faut bien que nous en parlions dans nos vers puisque tous les poètes de la Grèce et de Rome en ont parlé !

— Ne te fâche point, l'abbé, je t'en supplie ! Prends ce flanet au fromage et verse-toi un verre de populo... Voilà qui va bien... Je ne te parlerai plus des nymphes, puisque cela te cause du déplaisir. Mais ces nymphes, vois-tu, ce sont des femmes, et je déplore que tu mettes des femmes en des endroits où elles n'ont que faire, comme la Poésie et les spéculations de l'esprit. Ne font-elles pas assez de mal partout où elles sont? Ne les voyons-nous pas, lorsqu'elles se mêlent à la Politique, provoquer le désordre au sein des partis, faire régner la guerre et la sédition, distraire les ministres de leur zèle pour le Prince et la chose publique, asservir les finances à leurs dissipations et provoquer ainsi la ruine des États? Ce qu'elles font dans les gouvernements, ne le font-elles pas, avec autant de perversité, dans les affaires domestiques? N'est-il pas un couple uni par les liens sacrés du mariage qu'elles ne cherchent à disjoindre par l'exercice de leurs charmes? Ne mettent-elles pas leur malice à troubler le philosophe dans sa méditation, l'homme pieux dans sa prière, le savant dans ses recherches? Ne faut-il pas enfin leur reprocher le désir que nous avons d'elles, le trouble où elles nous précipitent en toutes saisons? Et la cause la plus vive du mépris que nous en devons avoir n'est-elle pas le mépris que nous avons de nous-mêmes et de notre faiblesse à leur endroit?

— C'est vrai, murmurait Santeuil en regardant d'un air rêveur le fond de son verre, c'est bien vrai ce que tu dis là, mais Mme Silvie a des épaules bien dodues...

Il résumait ainsi toutes les contradictions des moralistes, selon qu'ils écrivent ou qu'ils aiment.

— Je vois, l'abbé, reprit M. de Pélisson, que je ne puis te convaincre et que tu es déjà trop avant dans l'erreur pour revenir à la raison. Je souhaiterais cependant que tu réfléchisses à la sainteté de ton habit et que tu abandonnasses

des sujets encore tout frottés d'idolâtrie pour te consacrer à la gloire de la religion véritable. Car je ne puis m'imaginer pourquoi Santeuil, chanoine de Saint-Victor, n'exerce pas sa lyre sur des sujets plus recueillis que des odes profanes et des inscriptions tabulaires, dont la forme, il est vrai, est aussi belle qu'il se peut, mais qui ne reflètent que les vanités de ce monde.

— Ce sont vanités bien solides, mon ami, et dont il ne faut point médire. Tu me reproches de célébrer les nymphes et tout ce peuple merveilleux que les Anciens nous ont transmis pour notre joie. Mais je te le dis sans fard, si je venais à glorifier dans mes poèmes le Seigneur, la Vierge et tous les saints de monsieur mon frère, penses-tu que je trouverais un libraire qui voulût m'imprimer?

— Est-ce donc cela qui t'en empêche, mon bon Santeuil?

— Hé! mon ami! j'aime beaucoup les nymphes. Elles me le rendent, elles me nourrissent. J'ai bien peur qu'en louant Dieu je ne fasse carême tous les jours. Je veux bien délaisser un instant ma chère mythologie et chanter les vertus de tous les saints du Bréviaire, si ces messieurs consentent à me servir...

— Que ne le disais-tu, ami Santeuil! Ne faut-il que cela pour te convertir! Et si je mettais ma bourse à ton service, me ferais-tu des hymnes propres à glorifier le Seigneur dans ses martyrs et l'Église dans la grandeur de ses mystères? Ce ne sera plus l'Apollon de la fable, mais la religion qui parlera immédiatement à ton cœur et te donnera des lumières pour la composition de ses cantiques. Et pour te montrer combien je te veux encourager à bien faire et quel désir j'ai de te voir commencer tout à l'heure un ouvrage plein de mérite, je te supplie, mon cher abbé, de recevoir ces trente louis qui sont tout ce que j'ai sur moi.

— Ah! Ah! s'écria Santeuil, comme transporté sur les rivages célestes — ah! mon Dieu! — soupira-t-il en empochant les trente louis — combien je comprends maintenant toute l'étendue de mon erreur, et que je vous remercie, Seigneur, de m'avoir indiqué le chemin du salut!

Puis se tournant à droite et à gauche, comme si déjà les nobles Piérides se lamentaient de se voir délaissées :

— Adieu, belles Camènes, filles de Mémoire et d'Harmonie. Je m'éloigne non sans regret de vos divins colloques et de vos merveilleux concerts. Un destin nouveau m'appelle!

Il me faut maintenant laisser couler de mes lèvres les tendres sentiments, les saints désirs que fait naître dans nos âmes la contemplation des cohortes célestes. Loin de vos grâces athéniennes, Muses, je m'en vais, les yeux pleins de larmes. O Dieu ! — s'écria-t-il en lançant les deux bras vers le ciel, ce qui faisait sonner dans son pourpoint la masse des louis, — ô Dieu, qui donnas l'intelligence nécessaire aux ouvriers du Temple de Jérusalem ! ô Toi qui inspiras les prophètes et les ministres de la loi nouvelle, conserve-moi le génie poétique, afin que je puisse magnifier, comme il convient à ta splendeur, les héros du Christ, les Vierges, les Confesseurs et les Martyrs ! *Hymnis dum resonat curia cœlitum!* Voilà que l'inspiration me possède ! *O vos unanimes Christiadum chori!* Suis-je pas dans le séjour de la gloire, puisant au sein de la Divinité ces traits de feu qui embellissent la poésie sacrée?

Et s'emparant des mains de Pélisson, les étreignant entre les siennes, il lui disait avec des sanglots dans la voix :

— Ah ! mon ami ! tu as touché mon cœur, tu as trouvé les paroles qu'il fallait dire. Que je te dois de gratitude pour mon salut. Oui ! je veux louer le Très-Haut, et si le Ciel me donne le souffle et une vie assez longue, je renouvellerai, foi de Santeuil, toutes les hymnes du Bréviaire !

*
* *

Il se mit donc à l'œuvre. Délaissant pour l'heure la mythologie, sacrifiant dans ses vers les fastes poétiques que provoquent les allégories tant de fois célébrées par les écrivains de l'Antiquié, il se réduisit, non sans combattre son génie, à prendre un style plus conforme à la majesté et à la simplicité auguste de notre Religion.

Il commença par remercier M. de Pélisson tant de la bonne action qu'il avait faite en lui indiquant le chemin du salut, que de la générosité qu'il lui avait montrée ; et sans doute pour l'encourager à persévérer dans des dispositions si pieuses et si bienfaisantes, il lui envoya la pièce fameuse : *Paulo Pelissonio Fontanerio, quod abjuratis Musis profanis, etc. (A Paul Fontanier de Pélisson qui lui fit abjurer les Muses profanes, lui proposa d'écrire des hymnes sur des sujets divins, et en les proposant, les inspira.)*

Les amis de Santeuil, le père Monchy, de l'Oratoire,

M. Bossuet, évêque de Meaux, son frère Claude Santeuil, tous ceux qui s'intéressaient au salut du poète et ne voyaient d'autre obstacle à sa gloire que le caractère impie de son inspiration, se réjouirent de ce *mea culpa*, et le proclamèrent aussitôt le premier poète chrétien de son temps. Le roi, qu'il avait déjà glorifié dans ses vers à l'occasion de ses conquêtes et de son zèle contre les hérétiques, le fit coucher sur l'État pour une pension nouvelle, ce qui caractérise bien la piété de ce grand monarque. De sorte que M. Santeuil se composa un revenu très honnête, tant de la pension royale que des présents qu'il recevait de temps à autre de plusieurs couvents, églises et paroisses pour lesquelles il travaillait.

Ses hymnes, bien qu'elles participassent du sublime et fussent animées d'un tel feu qu'elles semblaient dictées par les poètes illustres de la Rome païenne transportés dans le sein du Christianisme, ses hymnes, en dépit de leurs sentiments intrépides et de la magnificence de leur langage, furent quelque temps repoussées de l'Église qui ne pouvait se décider à abandonner les rêveries des anciens moines, le latin baragouiné des temps gothiques, si pleines de solécismes et de naïvetés que les fidèles les plus sérieux n'auraient pu les entendre sans s'éclater de rire :

Leonardus,
Leone tu fortior,
Nardoque tu suavior...

et autres rébus de Provence dont les bréviaires étaient farcis ! Mais enfin les hymnes de Santeuil étaient si belles, et les anciennes si pleines de fautes, que l'on se vit en quelque sorte dans la nécessité de les admettre.

Il renouvela tout d'abord le bréviaire de Paris ; il fit ensuite les hymnes de Cluny, ce qui lui valut de recevoir de cet ordre des lettres de filiation, et mieux encore, une pension de six cents livres.

On ne saurait dire la joie que ressentit le poète lorsque l'on commença à chanter ses œuvres au chœur. Il ne manquait pas un seul office, et courait d'église en église pour les entendre. Jamais il n'avait montré une assiduité si grande dans les exercices de la Religion. Il sortait de Saint-Laurent de Montmartre pour courir aux Cordeliers du

faubourg Saint-Marceau ; on le voyait presque en même temps chez les Filles de Charonne et chez les Jacobins de la rue Saint-Jacques. Il semblait doué d'ubiquité tant la fièvre de s'entendre en musique le transportait rapidement d'un point à un autre.

Quand il était sous la nef ou dans le chœur, les fidèles admiraient ce dévot qu'une extase mystique semblait soulever de terre et qui s'agitait en cadence au chant de la maîtrise. Car M. Santeuil ne se possédait plus. Les yeux révulsés, la bouche grande ouverte, les bras déployés comme un crucifix, il écoutait la rumeur sublime de ses propres poèmes se répandre sous les voûtes avec la voix des orgues et la symphonie orchestrale. Et quelquefois, lorsque le rythme du cantique s'y prêtait, il lui arrivait de sauter à leur harmonie, ou de se balancer en marquant la mesure, jusqu'à ce que l'émotion le fît s'écrouler sur un banc et s'étouffer en sanglots que les fidèles, édifiés, prenaient pour les larmes de la pénitence.

Aussi avait-il coutume de dire avec une certaine mélancolie que « quoiqu'il n'y eût point de salut pour personne hors de l'Église, il était néanmoins excepté de cette règle générale, parce qu'il était obligé d'en sortir pour faire le sien, y entendant chanter ses hymnes avec trop d'amour-propre ».

Quoi qu'il en fût, il ne pouvait souffrir que ses cantiques fussent entonnés par des voix imparfaites. Les réponses des assistants le mettaient à la torture à cause de l'impureté de leur diction ou de leur chant. Il lui arrivait, grâce à l'autorité de son habit, de leur imposer le silence. Et un jour qu'étant à Port-Royal-des-Champs, il écoutait son hymne de Frambaldius modulée de manière exquise par les novices de l'abbaye, il avisa non loin de lui un paysan qui ne chantait pas les répons mais les meuglait d'une voix lamentable. Se précipitant vers le rustre, il lui cria dans la figure :

— Tais-toi, bœuf ! laisse chanter ces anges !

C'est ainsi que M. Santeuil trouvait en même temps la palme de la gloire religieuse et les lauriers dorés de l'Hélicon.

Mais il avait gardé au fond du cœur l'amour des nymphes, et il ne put si bien faire qu'il ne retombât dans ses erreements. A la vérité, il n'était pas tout à fait convaincu que la Poésie pût ne pas languir sans le secours de la Fable : il

y avait dans ses allégories des rapports si étroits avec la Nature, des images si parfaites de tout ce que la vie nous offre d'harmonieux, qu'il semblait impossible de frapper la lyre sans que le nom des dieux frémît sous les doigts.

Aussi bien, à l'occasion d'un poème qu'il offrit à M. de La Quintinie, intendant des jardins de Versailles, Santeuil osa-t-il invoquer la nymphe des jardins et des vergers, l'amante de Vertumne, *Pomona in agro Versaliensi;* et quand on lui en eut fait la remarque, il protesta que Pomone était fille gentille, qui savait cultiver avec adresse les jardins et les parterres, greffer les arbres, pratiquer les cent travaux rustiques que Virgile a si bien chantés dans le *Georgicon.*

Il fallut pour lui faire entendre raison que M. de Meaux se fâchât et lui adressât une longue épître de sa main où il l'accusait d'être relaps et le menaçait de lui retirer ses pensions. Dans ce péril, le poète comprit toute l'étendue de son péché : il fit à nouveau, mais en vain, le serment de repousser de toutes ses forces les charmantes embûches des créatures fabuleuses. Pour se faire pardonner son égarement, il écrivit un autre poème, *Ad Jac. Benignum Bossuetum, Meldensium Episcopum*, où il s'excusait d'avoir évoqué la nymphe, et se fit représenter, dans une vignette en taille douce, à genoux, la corde au col, tenant une torche dans la main, sur les marches du portail de la cathédrale de Meaux.

A. T'SERSTEVENS.

Paris sous la IIIe République

Au cours des cinquante dernières années de l'histoire de Paris, la vie des habitants a subi de grands changements, la ville elle-même en a subi fort peu. Aucune modification importante dans sa structure ou sa topographie, peu de grands projets, moins encore de grands travaux. Les gouvernements électifs passent trop vite, les travaux urbains exigent le temps et la continuité. De 1871 à nos jours, aucun plan d'ensemble n'a été suivi. On a beaucoup bâti, mais sans loi, sans idée directrice. L'esprit a peine à saisir un ordre en ce qui n'est que l'image de la confusion.

Jusqu'à Haussmann, Paris avait été une ville de dimension modérée, où il était logique de laisser le jeu à l'empirisme ; elle se développait par poussées commandées par la nature, les lois étaient lisibles dans les faits de l'histoire ou sur la figure du sol. Brusquement, Haussmann couronne et précipite l'œuvre de la centralisation révolutionnaire et impériale, il jette au moule une ville immense et neuve. Création artificielle et démesurée, sortie comme Minerve de la tête de Jupiter, née d'un abus de l'esprit d'autorité, elle avait besoin de l'esprit d'autorité pour se développer selon sa logique. A peine née, elle fut coupée de sa source. On laissa croître un Paris qui avait besoin de trouver un tuteur en l'esprit d'autorité au moment où l'esprit d'autorité disparaissait. Le désordre naquit de cette contradiction.

Pour aménager raisonnablement cette ville trop grande, il n'eût pas été de trop de toutes les ressources d'un gouvernement central fort, indépendant, capable de prévoyance et d'amples vues à long terme, c'est-à-dire le contraire d'un gouvernement parlementaire. Un Henri IV, un Louis XIV en leur meilleur temps n'y eussent peut-être pas suffi. Que pouvaient faire les cinquante-cinq ministères qui se succédèrent de 1871 à 1914?

Les villes harmonieuses et belles naissent de l'accord entre la nature et la raison. La Révolution avait posé en théorie que les villes devaient être retaillées, comme les nations, par la raison. Ni elle ni l'Empire n'avaient eu le loisir d'appliquer la théorie. Haussmann la reprit et la fit passer en pratique. Juste à ce moment, l'État fut privé des attributs de durée, de continuité, d'autorité stable et libre. On vit ce spectacle paradoxal d'une construction artificielle en son principe abandonnée en fait aux seules règles imposées par la nature.

En fait, la nouvelle loi du développement de Paris est l'empirisme inorganique. La nature et la nécessité ont dû tout conduire, en un temps où la nature est contrariée par les excès qui naissent du machinisme, de la centralisation administrative et du nouveau besoin qui pousse les hommes à s'entasser en des villes monstrueuses : quatre millions et demi d'habitants dans la capitale d'un pays de quarante millions, disproportion flagrante, véritable congestion à la tête, un des maux les plus certains de la France contemporaine. L'ancienne collaboration des lois naturelles et de la raison des hommes se trouve rompue faute d'un élément. Les lois naturelles continuent à agir, car rien n'arrive jamais à les prescrire. Mais c'est elles seules qui agissent, c'est à elles seules qu'il faut demander les causes du développement de Paris depuis la chute d'Haussmann.

Les travaux publics exigent une direction constante et un bugdet libre, les beaux-arts réclament la cassette d'un prince ou d'une aristocratie. Pour la première fois depuis François Ier, l'État abandonna le droit de tutelle qu'il exerçait sur la ville. On revint de trois siècles et demi en arrière ; la direction des travaux urbains repassa à la seule municipalité.

Celle-ci souffrait des mêmes maux que l'État. Les majorités étaient changeantes et dépendaient de l'élection. La

dualité des deux conseils municipal et général élus qui, depuis cinquante ans, régissent, sous la tutelle du préfet nommé par le gouvernement, la ville et le département de la Seine, empêchait qu'on s'accordât sur les projets communs à Paris et à la banlieue. Entre un État et des assemblées également mouvants et instables, les préfets de la Seine n'osèrent rien. Un seul fonctionnaire de ce temps laissera un nom : M. Poubelle, parce qu'il imposa le choix d'une boîte métallique pour l'enlèvement des ordures.

On dépensa proportionnellement plus d'argent que sous n'importe quel régime, même l'Empire. Mais chacun tirant à soi, il fut impossible de faire prévaloir un plan d'ensemble. Restait le plan d'Haussmann, dont certaines parties n'étaient pas achevées. On l'appliqua à la traîne, si lentement qu'aujourd'hui encore le boulevard Haussmann n'est pas achevé. Dans l'ordre de l'utilité, les seuls travaux qu'on ait poursuivis avec quelque continuité sont ceux qui ont trait à la circulation : chemin de fer métropolitain et tramways de banlieue. En matière de voirie, on est resté loin en dessous des besoins. L'adduction des eaux, par exemple, n'a pas été remise à l'échelle de la ville moderne, les Parisiens s'en aperçoivent chaque été. Le métropolitain, si récent, n'y est déjà plus.

En matière de beaux-arts, ce n'est pas trop de dire que ce fut le chaos. Pour décorer le nouvel Hôtel de Ville, on fit appel à des artistes si nombreux qu'on commanda à chacun un détail au hasard, sans se soucier de l'ensemble. De même, on peupla les places, les carrefours, les squares, de monuments dont le tort le plus grave n'est pas leur valeur douteuse : isolés, plantés au hasard n'importe où, sans souci d'ensemble ni de perspective, ils ont l'air littéralement oubliés sous les arbres, au bord de la chaussée. Faut-il énumérer Diderot à Saint-Germain-des-Prés, Le Play au Luxembourg, Desmoulins au Palais-Royal, Pelletier et Cavantou boulevard Saint-Michel, Becque au bord de l'avenue de Villiers, Musset au coin du Théâtre-Français, Jules Simon et Sardou place de la Madeleine? Trop peu de ces monuments sont dignes de Paris : le Triomphe de la République de la place de la Nation, par Dalou, en dépit de détails inégaux ; la Jeanne d'Arc de la rue des Pyramides, par Frémiet ; la fontaine de l'Observatoire, par Davioud, Frémiet et Carpeaux. Le monument aux morts, élevé par

Bartholomé au Père-Lachaise, jouit d'une réputation que ne justifient ni sa molle exécution, ni la triste conception qu'il reflète. Et il vaut mieux ne pas parler du peuple de statues qui ornent les niches de l'Hôtel de Ville ou du ministère des Finances.

Les vues d'ensemble ont été aussi rares que les monuments isolés étaient nombreux. Pour la place de la Nation, il semble qu'on ait eu une idée, puis qu'on l'ait laissée à l'abandon. Le seul ensemble décoratif conçu depuis 1870 est celui que composent le pont Alexandre-III et les deux palais de l'avenue Nicolas-II. Par malheur, la basse qualité de l'exécution a gâté cet unique effort. Par la suite, au Champ-de-Mars, on s'est contenté en aliénant une bonne partie des terrains, d'aménager un jardin central et de laisser à l'initiative privée le soin de fermer la perspective.

Les deux seules institutions qui aient été développées avec attention et continuité sous le régime démocratique ont été les hôpitaux et les écoles. Il est loisible d'y voir, au gré des opinions, la sollicitude à l'égard des déshérités ou le souci de ménager les électeurs de la classe ouvrière.

Au résumé, il semble qu'on ne puisse juger avec trop de sévérité l'œuvre édilitaire des municipalités qui se sont succédé depuis 1871, sans distinction d'opinion ; les municipalités de gauche qui ont tenu l'Hôtel de Ville jusqu'en 1900 sont, à cet égard, à renvoyer dos à dos avec les majorités de droite qui les ont remplacées.

Quand on aura enregistré la carence des pouvoirs issus de l'élection, il faudra en revenir, pour expliquer l'histoire, aux lois imposées par la nature. Il est possible de discerner les suivantes.

A l'intérieur de la ville historique, la vie continua et les constructions neuves remplacèrent les anciennes au hasard des besoins qui passaient. Au large de la ville historique, Paris commença par remplir l'enceinte artificielle qu'on lui avait donnée. Il l'atteignit rapidement, puis l'enjamba et se répandit dans une banlieue de plus en plus vaste ainsi qu'une eau qui déborde hors de son lit. Un fait nouveau précipita ce mouvement, le progrès des moyens de transport. Là, sur un terrain neuf, la nature agit en liberté et commanda des groupements de caractères tranchés, que l'homme a laissés à l'état inorganique. Cette absence de vues direc-

trices entraîna une décadence accusée de l'art de construire. Puis, sur tous les points de l'immense agglomération, l'automobile amena des changements si rapides que Paris cherche aujourd'hui l'équilibre entre ses artères et sa circulation. De telle sorte que nous serons contraints de conclure du temps où nous écrivons qu'il est une période de transformation au bout d'une période inorganisée.

Dans le détail, pour établir le minimum d'ordre exigible d'un récit ou même d'une statistique, il faudra nouer de fils ténus et fragiles des faits où la volonté humaine n'intervient que dans la proportion où elle contresigne la nécessité. Dans les premières années du régime, on se contenta de terminer les travaux commencés par l'Empire : Saint-Augustin, l'Opéra, la rue Étienne-Marcel, la rue Réaumur, l'avenue de l'Opéra, le boulevard Saint-Germain, le pont Sully, le boulevard Henri-IV, l'escalier de Harlay au Palais de Justice. Puis il fallut relever les ruines de la Commune, rebâtir l'Hôtel de Ville, le Pavillon de Marsan, l'hôtel de la Légion d'honneur, l'hôtel Thiers, installer le ministère des Finance sau Pavillon Mollien, la bibliothèque de la ville à l'hôtel Carnavalet. On la transféra par la suite dans l'immeuble voisin, l'hôtel Lepelletier de Saint-Fargeau ; seul, le musée est resté à Carnavalet. Le plus important de ces travaux fut, de 1873 à 1878, la reconstruction de l'Hôtel de Ville, où Ballu et Deperthes recopièrent l'édifice du Boccador, agrandi de constructions nouvelles.

Quand la nécessité ne commandait pas une restauration immédiate, les monuments en ruines restèrent parfois à l'abandon pendant des années : les Tuileries ne furent déblayées que vers 1886, une jungle occupa la Cour des comptes pendant un quart de siècle. Quand on releva la colonne Vendôme, on mit les frais de l'opération au compte du communard Courbet : président de la « fédération des artistes » il en avait demandé le « déboulonnage » dès le 14 septembre 1870.

Dans les premières années après la guerre, on acheva les travaux de l'Hôtel-Dieu, puis les constructions hospitalières cessèrent presque complètement pendant vingt ans. Elles ne furent reprises qu'en 1895, quand l'hôpital Trousseau fut déplacé et quand on construisit trois nouveaux hôpitaux d'enfants, Trousseau, Bretonneau et Hérold. Une série nouvelle de travaux a été entreprise en 1903 : démolition

de l'annexe de l'Hôtel-Dieu sur la rive gauche, de la Pitié, qu'on reconstruisit boulevard de l'Hôpital ; transformation de Laënnec ; ouverture de l'hôpital Claude-Bernard ; aménagements ou agrandissements en divers autres hôpitaux parisiens, Tenon, Saint-Antoine, etc. Nous avons dit que, sur ce point, les municipalités n'avaient pas manqué à leur devoir.

Même loi en ce qui concerne les églises : on achève celles que l'Empire avait commencées, puis c'est l'initiative du clergé qui crée, au hasard des besoins. Aussi le style des églises et des chapelles varie-t-il à l'extrême, du néo-byzantin de Notre-Dame d'Auteuil, de Saint-Pierre de Montrouge ou de Sainte-Anne de la Maison-Blanche, du néo-roman de Saint-Georges, rue Bolivar, ou de l'Immaculée-Conception, rue du Rendez-Vous, au « nouveau style » de Saint-Jean-l'Évangéliste, place des Abbesses. Cependant, le seul monument important dû à l'initiative gouvernementale est une église : en 1873, l'Assemblée nationale décida par vote la création, au sommet de Montmartre, de l'église dédiée au Sacré-Cœur du Vœu National. Les travaux furent commencés en 1875, sous la direction d'Abadie. L'église du Sacré-Cœur, achevée en 1912, a été vivement critiquée. Le style des ornements n'est pas toujours heureux et l'édifice n'a pas d'originalité, mais ses proportions ne manquent ni d'ampleur ni même de majesté. Tout compte fait, c'est le seul monument digne de survie que le siècle finissant ait légué à Paris.

Même loi en ce qui concerne les eaux ; on vécut sur l'héritage d'Haussmann, on acheva ses fontaines, les réservoirs de la Vanne ; puis, en 1900, on compléta le réseau en amenant à Montsouris les eaux du Loing et du Lunain. En 1872, un Anglais francophile et philanthrope avait doté la ville des fontaines qui ont gardé son nom, les fontaines Wallace, dessinées par Lebourg.

Les lois antireligieuses des premières années du vingtième siècle amenèrent, en même temps qu'une vive résistance, en février 1906, au moment des « inventaires » des biens ecclésiastiques prescrits par la loi de Séparation des Églises et de l'État, la désaffectation ou la ruine de plusieurs établissements religieux. Les sœurs hospitalières quittèrent l'Hôtel-Dieu, l'État confisqua le séminaire de Saint-Sulpice, l'Archevêché, où il installa le ministère du Travail. Les démo-

lisseurs firent disparaître le petit séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet et l'Abbaye-aux-Bois, qui fut remplacée par la Ligue de l'Enseignement. Le couvent du Sacré-Cœur, installé dans l'hôtel Peyrenc de Moras, fut occupé par Rodin. Après sa mort, on y a installé un musée. Chez les Pères Jésuites de la rue de Madrid, on a établi le Conservatoire. D'autres couvents sont devenus lycées, écoles communales, stations agricoles (rue de Picpus) ; d'autres ont été remplacés par des rues (les Oiseaux). Les presbytères ont subi le même sort, tel celui de Saint-Leu, devenu Musée d'hygiène. Une liste complète serait interminable

Le dossier serait également chargé des vestiges anciens qu'une piété un peu attentive et intelligente eût permis de conserver sans nuire aux développements ou aux renouvellements nécessaires. En 1876, on projeta de démolir la dernière tour qui subsistait de l'enceinte de Saint-Martin-des-Champs, la tour du Vertbois, à l'angle de la rue du même nom. Victor Hugo prit sa défense avec autant d'esprit que de raison : « Démolir la tour? dit-il, non ! Démolir l'architecte, oui. » La tour ne fut pas démolie, elle fut restaurée, ce qui ne vaut guère mieux. Elle est aujourd'hui parfaitement laide. On a abattu, dans la partie de la Cité qui survit, la tour dite de Dagobert, en 1908. L'hôtel de Lauzun, acheté par la ville, fut ensuite retrocédé à un particulier. L'hôtel de Sens, acheté dans les mêmes conditions, est demeuré à l'abandon. D'autres ont eu moins de bonheur et sont allés allonger la liste des demeures historiques livrées aux démolisseurs ; hôtel de Luynes, que le percement d'une rue dont l'utilité n'était pas pressante fit disparaître en 1900 ; hôtels de Graville, de Mascarini, du Conseil de guerre et, hier encore, la belle maison de la rue Matignon à laquelle la tradition attachait le nom de Fersen.

On ne saurait trop répéter qu'une grande cité vivante n'est pas destinée aux plaisirs des archéologues ni même des amateurs d'art. Il ne s'agit pas de conserver sans discernement ce qui est ancien. Mais, à la période actuelle, les restes anciens présentent cet intérêt d'être seuls à proposer les modèles d'une beauté accomplie et irrécusable. Parmi les monuments contemporains, le moins qu'on puisse dire est qu'il n'en est aucun qui emporte les suffrages et qui s'impose, sinon à l'admiration unanime, du moins à cette admi-

ration générale des honnêtes gens qui n'a manqué aux chefs-d'œuvre dans aucun pays ni dans aucun temps.

Avant d'en venir aux caractères de leur architecture, si l'on voulait les grouper par familles, on distinguerait d'abord ceux qui relèvent de l'initiative des pouvoirs publics, État ou ville. A défaut des institutions traditionnelles, l'État moderne a pris en main les établissements d'enseignement. Il a fait élever ou reconstruire l'École centrale, l'École de médecine, installer l'École de pharmacie, l'École coloniale, la Bibliothèque de la Faculté de droit. Il a fait jeter bas l'ancienne Sorbonne et construire par Nénot les vastes et froids monuments où l'Université de Paris, supprimée en 1794, fut rétablie en 1897. Nous avons vu que la ville avait multiplié les écoles.

En marge des pouvoirs publics, quelques fondations sont venues de l'initiative privée ; l'Université ou Institut catholique s'est installé aux Carmes de la rue de Vaugirard en 1875 ; l'Académie de médecine, qui siégeait dans la chapelle de la Charité, s'est fait élever une salle de séances rue Bonaparte ; l'Institut Pasteur a été construit de 1887 à 1889, à l'aide de souscriptions particulières ; le prince de Monaco a fait bâtir, au haut de la rue Saint-Jacques, un Institut d'études océanographiques.

Il appartenait à l'État de reconstruire en plus grand l'Hôtel des Postes, sur l'ancien emplacement. Le service des postes est réparti en nombreux bureaux de quartiers sans caractère monumental. Au contraire, le téléphone a exigé la construction de vastes immeubles qui, élevés par les architectes officiels, présentent en général une laideur spécialement offensante.

Au Palais de Justice, d'importants travaux achevés en 1914 ont amené, face au petit bras, la création d'une aile nouvelle, mal raccordée aux anciennes constructions et ornée de statues disproportionnées, et la disparition définitive de l'ancien quartier qui s'était étendu pendant des siècles entre la Seine, la rue de la Barillerie et la Sainte-Chapelle. C'est là qu'étaient nés Boileau et Voltaire. L'arc de Nazareth, dernier vestige de ce quartier, a été transféré à Carnavalet.

L'État, ou la ville, ou l'initiative privée, ont aménagé de nombreux musées ; les uns en des immeubles autrefois construits pour d'autres fins, tels le musée Carnavalet ; le

musée Victor-Hugo, place des Vosges ; le musée de sculpture comparée, au Trocadéro ; le musée des Arts décoratifs, au Pavillon de Marsan ; d'autres en des bâtiments élevés spécialement, comme Galliéra, Guimet, le Petit-Palais, les galeries nouvelles du Muséum ; d'autres en de simples demeures particulières héritées du fondateur : Cernuschi, d'Ennery, Gustave Moreau, Henner, Jacquemart-André. On a multiplié les expositions d'objets d'art, les Salons annuels. L'institution du Salon avait suivi, au cours du siècle, les fluctuations de la politique. En 1793, un jury élu au suffrage universel par les artistes avait, pour la première fois, décerné des récompenses officielles. En 1803, l'Empire avait soumis le contrôle des expositions à l'Institut. En 1850, l'État reprit la direction, le second Empire installa d'abord un jury mi-artistique, mi-administratif, rendit l'autorité à l'Institut, puis finalement à un jury. En 1880, le gouvernement remit aux artistes, constitués en Société des Artistes français, le soin d'organiser leurs expositions. En 1889, à la suite d'une scission, Meissonier fonda la Société nationale des Beaux-Arts, qui exposa au Champ-de-Mars, tandis que les Artistes français étaient aux Champs-Élysées. Puis, les groupes indépendants se sont multipliés et les expositions ont foisonné à toutes les époques de l'année.

Pour abriter les services publics, administrations et ministères, il est rare qu'on ait élevé des immeubles nouveaux. Seul le ministère de la Guerre, commencé sous le second Empire et fini en 1877 par Bouchot, fait exception. La plupart du temps, on s'est contenté d'aménager quelque vaste demeure ancienne. Les ministères ont été installés dans les hôtels du faubourg Saint-Germain, à l'ancien Archevêché ; depuis la guerre de 1914-1918, ils ont débordé dans des casernes désaffectées, des édifices religieux confisqués, des hôtels allemands séquestrés, même des bâtiments neufs, comme l'annexe du ministère des Finances qui occupe la place de l'ancien magasin « Au Petit-Saint-Thomas ». Le gouvernement militaire a quitté la place Vendôme en 1898 pour s'installer à l'hôtel des Invalides.

Deuxième catégorie, les immeubles élevés par les sociétés nouvelles nées des besoins nouveaux, pour recevoir un établissement tantôt indispensable, tantôt d'utilité moins pressante, mais qui intéresse encore la collectivité. Ce ne sont plus comme autrefois des églises, des hôpitaux ou des col-

lèges ; ce sont les gares, les banques et les magasins, auxquels on ajoutera les théâtres et les journaux.

On a vu qu'Haussmann lui-même n'avait pas su prévoir par une politique d'ensemble le développement des gares. Le temps des grands projets passé, il a fallu, plus que jamais, procéder par aménagements locaux. La plus fréquentée des gares parisiennes, celle qui dessert la banlieue de l'ouest, la gare Saint-Lazare, est étranglée dans un quartier prospère ; ses bâtiments extérieurs ont été reconstruits entre 1885 et 1889, puis, à mesure que les besoins croissaient, on l'a agrandie par petites touches insuffisantes, sous les commandements de la nécessité qui, en cette matière, s'appellent accidents. Le dernier d'entre eux a amené la disparition, si longtemps réclamée, de l'archaïque et dangereux tunnel des Batignolles. Aux gares du Nord et de l'Est, mêmes remaniements partiels. Partout, on s'en est tiré en reculant de plus en plus les dépôts, les gares de triage et de marchandises. La compagnie de Lyon, qui disposait d'un terrain, a pu rebâtir son débarcadère (1899). La compagnie d'Orléans a doublé le sien, en rapprochant ses têtes de lignes, par la gare du quai d'Orsay (1900), qui a pour qualité d'être centrale et pour défaut d'être laide, en un lieu où la laideur est déplacée, au milieu du paysage historique des bords de la Seine. Au contraire, au milieu du même quai, le chemin de fer de l'Ouest, qui ne pouvait retoucher son impossible gare Montparnasse suspendue dans les airs, a installé une gare centrale qui a le mérite d'être souterraine, discrète, et de ne pas masquer les Invalides.

Une des caractéristiques de l'époque est le développement des banques et des magasins. Le Crédit Lyonnais, boulevard des Italiens, le Comptoir d'Escompte, rue Bergère, la Société Générale, rue Halévy, occupent des immeubles plus vastes que les palais de jadis. La Bourse a été agrandie de deux ailes. La Banque de France couvre tout un quartier. En utilisant l'ancienne Halle aux Blés, qui remplaçait elle-même l'hôtel de Soissons, on a élevé une nouvelle Bourse, la Bourse du Commerce (1889). Un quartier d'autrefois eût tenu à l'aise dans ces magasins modernes où l'on trouve rassemblés tous les produits de l'industrie des hommes, jusqu'aux œuvres d'art et aux meubles anciens. Il ne paraît pas établi que la civilisation ait gagné à cette rage de centraliser les ressources, qui multiplie les commodités, mais aussi les

tentations, et n'améliore de la sorte ni les mœurs ni le goût. Toutefois, il faut noter que ces bâtiments, élevés par l'initiative privée, sont en général très supérieurs aux monuments construits à la même époque par l'État. Si la Samaritaine égale ce que les architectes officiels ont pu imaginer de plus délirant, le style du Louvre, commandé par celui de la rue de Rivoli, est assez heureux, le Bon Marché n'a contre lui que son énormité et l'ancien magasin du Printemps est un des monuments honorables de la période contemporaine.

D'utilité moins certaine, mais indispensables à la vie moderne, les journaux et les théâtres ont grandi, les premiers en importance et les seconds en nombre. Les journaux dits d'information ont leur immeuble assorti à leur nuance : criard au *Matin*, discret au *Journal* et au *Temps*, banal au *Petit Journal*, vaste et riche au *Petit Parisien* et à *l'Intransigeant*. Les théâtres construits au dix-neuvième siècle ont tous été, l'Opéra excepté, mal aménagés et trop étroits. Tandis qu'on achevait le nouvel Opéra, celui de la rue Le Peletier fut dévoré par un incendie, le 28 octobre 1873. De 1821 à 1873, on y avait monté quatre-vingt-dix-huit opéras et soixante-quatre ballets ; trois ouvrages, *les Huguenots*, *Robert le Diable* et *Guillaume Tell* y eurent plus de cinq cents représentations et *Tannhäuser* y tomba en 1861. En 1891, au nouvel Opéra, *Lohengrin* fut accueilli à coups de sifflet et provoqua une petite émeute. Le 25 mai 1887, l'Opéra-Comique brûla pendant une représentation de *Mignon*, et l'incendie fit plus de cent victimes, dont le colonel des pompiers de Paris, Froidevaux. Louis Bernier a achevé de reconstruire le nouvel Opéra-Comique en 1899.L'incendie du Théâtre-Français, en 1900, ne fit qu'une victime.

Les deux entreprises dont l'action a été la plus forte sur le théâtre contemporain sont nées au fond de petites salles ignorées, le Théâtre-Libre en 1888, à Montmartre, passage de l'Élysée des Beaux-Arts, le Théâtre du Vieux-Colombier en 1913, salle de l'Élysée-Montparnasse, rue du Vieux-Colombier. A la période contemporaine, on a compris, peut-être sous la menace du cinématographe, que le théâtre ne devait plus être un lieu de gêne ; les salles modernes sont vastes, aérées, bien dégagées ; le modèle du genre est le Théâtre des Champs-Élysées, construit entre 1911 et 1913 par Bouvard, A. et G. Perret, et décoré par Bourdelle et Maurice Denis.

Depuis la guerre de 1914-1918, la vogue du théâtre et le prix des terrains ont amené à multiplier les petites salles.

La troisième catégorie d'immeubles comprendra les constructions à l'usage des particuliers, hôtels ou maisons de rapport : la ville même. De 1870 à nos jours, elle a crû démesurément. Sous Haussmann, la poussée vers l'ouest avait été systématique et artificielle. A la période suivante, au contraire, on subit passivement un phénomène naturel. Ce phénomène n'est pas particulier à Paris, il s'est produit en même temps dans toutes les grandes villes anciennes : le perfectionnement des moyens de transport a amené un abandon progressif du centre au profit de la périphérie d'abord, puis ensuite de la banlieue. Londres ou Lyon ont subi cette loi aussi bien que Paris. Dans Paris, on a commencé par remplir les derniers espaces libres à l'intérieur de l'enceinte. Au lendemain de la guerre de 1870-1871, on avait abandonné Paris, pour les raisons inverses de celles qui firent qu'on s'y réfugia pendant ou après la guerre de 1914-1918 : le siège, le bombardement, la Commune. Paris était alors une région dévastée au lieu d'être un lieu de refuge. En 1871, il y eut un moment dix-neuf mille logements vacants. Puis, quand la vie reprit, ce fut, de 1879 à 1882, une fièvre de constructions, mais de constructions privées, sans qu'aucune initiative ou aucune direction vînt du pouvoir central. Les quartiers qui poussaient ainsi présentaient des caractères différents selon leur position : au nord-ouest et à l'ouest, quartiers riches : Plaine Monceau, Champs-Élysées, Champ-de-Mars, Passy, Auteuil. A l'est, quartiers pauvres : Belleville, Ménilmontant, Charonne. Dans l'entre-deux, quartiers sans caractère accusé, où les classes sont plus mêlées, où l'on a tendance à travailler et à vivre sur place, et quartiers centraux, occupés par des bureaux, des magasins, où l'on habite de moins en moins. L'enceinte n'a retenu que fort peu de temps ces agglomérations naturelles. Elles l'ont vite enjambée, Paris s'est épandu sur une zone de plus en plus large. Car c'est toujours Paris qui vit dans cette immense banlieue, et il est impossible de clore une histoire de la capitale sans embrasser d'un regard ces centres de population qui ne sont plus que les faubourgs d'une ville gigantesque.

L'agglomération parisienne compte aujourd'hui 4 mil-

lions 414 000 habitants, sur lesquels 2 909 000 vivent à l'intérieur de l'enceinte en voie de disparaître, et 1 505 000 dans les anciennes localités de banlieue que Paris avale progressivement, sans plan, sans méthode, sans mesure et sans souci des plus beaux paysages, mais sans arriver à effacer tout à fait les anciens caractères. Car, loin que la banlieue soit uniformément peuplée, on y voit des groupes aux caractères tranchés. Les deux agglomérations principales sont aux deux bouts de la vallée, en amont et en aval. Celle d'aval, la plus forte de toutes, compte 450 000 habitants, répartis dans Neuilly, Boulogne, Levallois et Clichy sur une rive ; sur l'autre dans Suresnes, Puteaux, Courbevoie, Asnières, Bois-Colombes, Colombes et Gennevilliers. Villes très différentes, Neuilly et une partie de Boulogne prolongent les quartiers riches de l'ouest, l'autre partie de Boulogne, Clichy et Levallois sont industriels ainsi que, sur la rive gauche, Courbevoie et Puteaux, tandis qu'Asnières, Colombes et Bois-Colombes, anciennes résidences d'été, ont encore une population de commerçants et d'hommes d'affaires. Cette banlieue de l'ouest est desservie par les voies qui partent de l'embarcadère de Saint-Lazare, au milieu de la trouée naturelle qui s'étend de Montmartre à Chaillot, et qui divergent en éventail au sortir du pont d'Asnières.

Au nord, également dans une trouée naturelle, celle qui sépare Montmartre de la Villette, ont pris place les gares du Nord et de l'Est, et la gare d'eau de la Villette où convergent les trois canaux Saint-Denis, Saint-Martin et de l'Ourcq. Elles desservent une puissante cité industrielle, qui prolonge hors barrières le quartier de la Chapelle et où 170 000 habitants vivent dans les antiques communes de la plaine Saint-Denis : Saint-Ouen, Saint-Denis et Aubervilliers.

Au nord-est, une série d'obstacles naturels a éparpillé l'activité. D'abord, une chaîne de localités, Le Pré-Saint-Gervais, Pantin, Noisy-le-Sec ; puis, au pied des hauteurs de Montfermeil, sur l'emplacement de la forêt de Bondy, un groupe isolé et compact : Le Raincy, Gagny, Villemonble, Pavillons-sous-Bois, Clichy-sous-Bois, Livry, habités surtout par des employés et de petits commerçants.

A l'est, un vaste obstacle que la poussée n'a qu'à peine entamé, le plateau de Romainville. Il n'est encore mordu qu'à la bordure ouest, où Les Lilas constituent en réalité un quartier de Paris hors barrières. Aussitôt au sud du pla-

teau, une vaste et dense agglomération reparaît et s'épand dans la vallée où confluent la Seine et la Marne : Montreuil, Vincennes, Saint-Mandé, Fontenay-sous-Bois, Nogent, Le Perreux, Charenton, Saint-Maurice, Joinville, Saint-Maur-les-Fossés, Créteil, Alfortville, Maisons-Alfort, qui contiennent ensemble 300 000 habitants.

Au sud, pas d'agglomérations compactes, mais une ligne ininterrompue de communes industrielles d'Ivry à Issy, où 150 000 habitants travaillent sur place. Au delà, des colonies, beaucoup moins denses que celles de la rive droite, s'essaiment au bord du plateau agricole de Villejuif, dans les vallées de la Seine et de la Bièvre, à Sceaux, Fontenay-aux-Roses, Bourg-la-Reine. Enfin, plus au large dans la direction de l'ouest, la Seine reparaît après un méandre, traçant une majestueuse avenue vers Saint-Germain, tandis que le ravin de Sèvres mène vers Versailles, où il ne sera pas exagéré de voir la limite actuelle des faubourgs parisiens.

Immense agglomération, qui serait poussée au hasard si la nature n'avait commandé. Parfois, la jeune cité industrielle s'étendait, comme à Saint-Ouen ou à Saint-Denis, auprès d'une église ancienne. La plupart du temps, on bâtissait suivant la fantaisie des lotissements et quand le quartier avait surgi, on le dotait tant bien que mal des organes indispensables à la vie : rues, égouts, église, mairie, école, hôpital. Au résumé, tout a été laissé au gré des particuliers, des spéculateurs et des architectes.

Au cours de ce demi-siècle, les seuls travaux qui aient été coordonnés par une volonté d'en haut sont ceux qui ont été exécutés à l'occasion des expositions universelles et ceux qui ont été imposés par les besoins de la circulation.

La première exposition remonte à 1798 ; c'était, on l'a vu, une exposition, au Champ-de-Mars, des produits de l'industrie française, dont l'idée appartient à François de Neufchâteau. Il y eut trois expositions nationales sous l'Empire : en 1801, 1802, 1806, les deux premières dans la cour du Louvre, la troisième aux Invalides ; trois sous la Restauration, en 1819, 1823, 1827, toutes trois au Louvre ; trois sous la monarchie de Juillet, place de la Concorde et aux Champs-Élysé s, en 1834, 1839, 1844 ; une sous la seconde République, en 1849. Puis, à l'imitation de l'Angleterre qui avait organisé en 1851 une exposition internationale, la France

impériale eut au Champ-de-Mars, en 1855 et 1867, ses expositions universelles. La première avait vu naître le Palais de l'Industrie, démoli sous la République ; la seconde fut une fête effrénée qui marqua l'apogée de l'Empire. En 1878, une nouvelle exposition fut donnée pour témoigner de la renaissance après la défaite. Elle se tint au Champ-de-Mars, dans un palais éphémère élevé par Formigé. Le caractère de ces foires démesurées est d'être éphémères, et pourtant chacune d'elles a laissé une trace dans Paris. Celle de 1878 vit naître le Trocadéro, palais étrange campé par Davioud et Bourdais au sommet de Chaillot, et la passerelle de Passy, établie pour suppléer le pont d'Iéna devenu indisponible. Celle de 1889 avait laissé la Galerie des Machines, qui disparut, mais la tour Eiffel vit toujours. Saluée à l'origine par une protestation unanime, elle est restée aussi laide, mais elle a été utile à l'étude de la télégraphie sans fil. Elle est laide surtout parce qu'elle n'est pas à l'échelle des monuments voisins, en particulier de l'admirable École militaire. On a dit que cette exposition avait marqué le triomphe de la construction en fer. Il serait plus juste de dire qu'elle en a marqué la faillite.

La dernière, celle de 1900, a laissé, à côté de monuments qui disparurent par la suite, serres de la ville et Grande Roue, l'ensemble composé par les deux palais de l'avenue Nicolas-II et par le pont Alexandre-III. Le Petit-Palais, construit par Giraud, est seul digne de quelque estime. Au Grand-Palais comme au pont Alexandre, la conception est aussi chaotique que l'exécution est maladroite, ou grossière, ou même ridicule. Rien n'est plus laid que certaines statues ou céramiques du Grand-Palais. C'est encore de l'exposition de 1900 que date la passerelle Debilly, lancée pour doubler le pont de l'Alma. Il semble par contre que rien ne doive subsister des inventions souvent heureuses de l'Exposition des arts décoratifs de 1925, si fâcheusement installée dans le cadre magnifique et anachronique des Invalides.

La seconde série de travaux d'ensemble comprend ceux qui ont trait à la circulation. Deux raisons inextricablement mêlées ont ici agi côte à côte : il ne restait plus à aménager que les quartiers de la périphérie et les vides de l'enceinte ; la population se portait de ce côté dès le temps de l'Empire, avant qu'on eût commencé à perfec-

tionner les moyens de transport. Quand ces progrès sont arrivés, ils ont hâté, amplifié sans mesure le mouvement. Nous avons vu les omnibus naître sous la Restauration, être perfectionnés sous l'Empire. En 1873, on dota Paris d'un réseau de tramways. A la fin du siècle, on commença à construire le chemin de fer métropolitain. Le premier train circula le 19 octobre 1899, entre les stations Nation et Reuilly. La ligne 1, Porte de Vincennes-Porte Maillot, fut ouverte l'année suivante, le réseau étendu d'année en année. En 1911, le chemin de fer souterrain passait à travers la butte Montmartre. On a donné à la plupart des stations des noms absurdes, dont le pire semble appartenir à celle qui, à l'angle des rues Bréguet et Saint-Sabin, a fini par réunir dans l'abréviation « Bréguet-Sabin » le nom d'un horloger et le nom d'un saint.

Les premiers omnibus automobiles ont circulé entre la Bourse et le Cours-la-Reine en décembre 1905, à l'occasion du Salon de l'automobile. La première ligne régulière, Montmartre-Saint-Germain-des-Prés, date de juin 1906. Le dernier omnibus à chevaux a fonctionné sur la ligne La Villette-Saint-Sulpice en janvier 1913 ; le dernier tramway à chevaux sur la ligne Pantin-Opéra en avril de la même année. Voitures postales, balayeuses de la voirie, tous les services publics ont été transformés par l'automobile. En même temps, la circulation des voitures particulières devenait si active qu'elle modifiait la physionomie, la vie des rues. En vingt ans, depuis l'apparition de la voiture automobile, Paris a changé d'une façon rapide et profonde, et il est si visible que ce changement n'est pas fini, qu'au moment de clore l'histoire de la ville, on sent l'impossibilité de conclure au plein milieu d'une période de transformation. Sans doute, une ville se transforme sans cesse. Mais en ce moment, les problèmes de la circulation sont pendants et pressants. Ce sont eux qui obligent à demander : que sera le Paris de demain?

Avant d'aborder ce dernier problème, il reste à dire un mot des styles de l'architecture dans le Paris d'aujourd'hui.

Par une pente naturelle, l'absence de vues directrices a entraîné une décadence de l'architecture. L'art de construire est, de tous les arts, celui qui a le plus besoin d'être guidé de haut, par un État. Art générateur par excellence,

celui qui résume et inspire tous les autres, le plus difficile de tous, c'est lui qui a été le plus touché, qui a le plus souffert de la ruine de l'enseignement technique, des défaillances de la raison ou du goût. Il n'est que trop facile de lire ses faiblesses sur le visage de Paris. Nous avons vu qu'on avait appelé le style Napoléon III le bâtard de tous les styles. Les hybrides ne se reproduisent pas. La décadence d'un art suit toujours la même courbe ; quand l'esprit créateur est épuisé, on commence à reproduire les modèles conventionnels : le premier Empire copia les arcs de triomphe et les monuments des deux siècles classiques. Puis, on croit réinventer en ranimant des modèles plus éloignés : le second Empire imita la Renaissance, le gothique, le pompéien. Puis, on tombe à l'ère de la vulgarité sans style. Quand on s'en aperçoit, on tente de réagir et de créer un style original. Dangereux dessein : l'expérience prouve qu'on ne crée rien d'original quand on cherche l'originalité par volonté consciente. Vers 1878, on crut trouver le salut dans l'architecture du fer : les aspirations verticales, comme parle M. Salomon Reinach, la prédominance des vides sur les pleins et la légèreté de l'ossature apparente firent espérer que naîtrait un style en qui revivrait l'essentiel du génie gothique, rajeuni par un esprit et des matériaux neufs. Quand les ingénieurs eurent élevé la Galerie des Machines et la tour Eiffel, on désespéra de l'art du fer. Trop tôt, peut-être. Il s'en fallait parfois de peu que les ingénieurs eussent créé les modèles d'où pouvait sortir un art neuf. Des idées admirables n'étaient gâtées que par des lourdeurs de technique. La passerelle du Métropolitain en amont du pont d'Austerlitz, faite d'une droite hardie qui coupe un arc de cercle, suffit à donner le regret de ce qu'on eût pu tirer de ces lignes pures et de ces éléments légers. Il ne manquait que la souplesse d'exécution : une rampe en fonte, au milieu de l'ouvrage, est si grossière qu'elle suffit pour rompre cette harmonie aérienne.

Pendant quelques années une sorte de faveur revint à un style pseudo-classique, maladroit et lourd, surchargé d'ornements, dont l'Exposition de 1900 marqua le triomphe et qui nous a laissé les deux palais des Champs-Élysées et le pont Alexandre-III. Ce postiche dégoûta. On chercha autre chose, on voulut créer un style de toutes pièces. Les influences étrangères favorisèrent le « modern-style », presque exclusivement inspiré du décor floral. On suivit les pré-

raphaélites anglais et les urbanistes munichois. A la construction en fer succéda le ciment armé. Ce fut pour l'architecture le plus bas point de la courbe, qui coïncida avec la plus profonde dépression politique. C'est à ce moment que Paris reçut ses maisons et ses monuments les plus bizarres et les moins en harmonie avec la ville ancienne : la maison de style composite construite par M. Bouwens au numéro 2 du quai d'Orsay, les abris extérieurs des stations du Métropolitain, le magasin de la Samaritaine, élevé par M. Frantz Jourdain au milieu du paysage historique du quartier Saint-Germain-l'Auxerrois.

A la veille de la guerre, la réaction était achevée et le modern-style avait vécu. Un sentiment nouveau avait paru, s'était imposé à l'élite parisienne : le sentiment que la beauté de la ville est menacée et a besoin d'être défendue. Les comités municipaux, les sociétés historiques et artistiques s'étaient mis à l'œuvre. Le public les suivait, les devançait parfois. Une délégation d'habitants de l'Ile Saint-Louis était allée, par exemple, demander au chef de l'État de prendre en main la défense du noble quartier qu'on voulait inutilement bouleverser. Le président de la République, M. Poincaré, avait répondu aux délégués : « Vous savez que je vous suis tout acquis. Mais je ne peux rien. » Pourtant, sur d'autres points, ces résistances eurent d'heureux effets. On obtint de la municipalité, en 1914, qu'elle arrêtât les premiers gratte-ciel qui commençaient à monter dans la nue. On ne poussa point l'autorité jusqu'à ramener au niveau ceux qui l'avaient dépassé : hôtel allemand de l'Étoile, hôtel Lutetia, hôtels de la rue de Rivoli ou de l'avenue de l'Opéra, non plus que les constructions qui, en dépit des lois, défigurent la place des Victoires. Du moins, le péril est provisoirement écarté. Au moins dans le sens de la hauteur, une limite a été imposée et maintenue. La laideur ou la folie peuvent s'épanouir en liberté dans tous les sens, celui-là excepté.

Enfin, depuis la guerre, les monuments nouveaux qui ont paru marquent un progrès sensible. L'architecture n'a pas encore retrouvé un style original et fécond, du moins elle est revenue à une technique moins prétentieuse, simple, presque toujours honorable et parfois même assez heureuse. L'annexe du ministère des Finances qui a remplacé le Petit-Saint-Thomas, les nouveaux magasins du Louvre à l'enclos

Saint-Honoré, l'intérieur des nouveaux magasins du Printemps, sont de bons modèles de cet art qui montre que l'architecture, dégagée des erreurs du dix-neuvième siècle, n'attend pour refleurir que cet ensemble de circonstances favorables qui fait les belles époques.

Par malheur, on ne construit plus que des banques et des magasins dans Paris en proie, depuis la guerre, à une grave crise. Un proverbe de l'ancienne France dit : « Quand le bâtiment va, tout va. » On n'y voyait qu'une boutade, il a fallu venir à la période actuelle pour en comprendre le sérieux et la profondeur. Quand on construit beaucoup, il est bien vrai que c'est signe que tout va et qu'on est sûr du lendemain. Inversement, les temps où l'on ne construit pas sont marqués du mauvais signe. Il faut de grands malheurs pour rappeler aux hommes les vérités les plus claires.

Les quelques travaux entrepris avant la guerre demeurent à l'abandon. On travaille avec lenteur au nouveau pont des Tournelles tandis que, dans l'Ile Saint-Louis, la rue des Deux-Ponts présente comme une blessure son côté éventré. Sur la rive droite, on a péniblement achevé, entre la rue Saint-Denis et le boulevard de Sébastopol, la courte rue de Metz, dont les maisons ont une assez heureuse simplicité. On vient d'entreprendre l'achèvement du boulevard Haussmann. Mais la dernière percée amorcée à travers le Paris historique reste ainsi qu'un dessin inachevé, un des côtés des rues Beaubourg et du Renard enlevé et béant depuis Saint-Martin-des-Champs jusqu'à l'Hôtel de Ville. Pourtant, l'esprit ne peut s'empêcher de rêver à la voie triomphale qu'une belle époque n'eût pas manqué de lancer là, au cœur de Paris, comme un symbole visible de la victoire : elle eût reçu le nom des vainqueurs de la Marne et eût abouti à quelque durable monument, colonne ou arc de triomphe. Mais alors, les destins de la France et de sa capitale eussent pris un autre cours, et l'on n'aurait que des raisons d'espérer.

LUCIEN DUBECH ET PIERRE D'ESPEZEL.

L'assimilation des étrangers

« Gouverner, c'est prévoir, » dit un axiome politique. Tout au rebours, nos législateurs sont les derniers à prendre conscience des dangers qui menacent le pays ; et c'est ainsi qu'ils ne semblent pas se préoccuper, le moins du monde, de cette question de l'immigration dont, pour notre part, nous avons déjà ici même signalé l'importance (1) et qui, à en juger par les articles de journaux, commence à inquiéter enfin l'opinion publique.

Une commission, il est vrai, avait été chargée par la dernière Chambre d'étudier les problèmes que posent l'afflux actuel des étrangers en France, mais l'œuvre de cette commission a été nulle. Quant au cartel des gauches, il a des préoccupations d'un autre ordre et plus immédiates. La France, anémiée par la saignée de la guerre et encore plus par la crise de la natalité, a besoin que lui soit transfusé un sang pur et sain. A cela, un gouvernement conscient de son devoir devrait veiller par-dessus tout, mais ce n'est point là une question électorale ; aussi nos ministres s'en désintéressent-ils encore plus que la Chambre. Qu'importe l'avenir du pays à ceux qui ne songent qu'à profiter du présent.

On ne s'est donc préoccupé dans les milieux officiels,

(1) Voir *la Revue universelle* du 1er mai 1924.

même les mieux intentionnés, que de limiter l'entrée des indésirables, de réglementer le statut des étrangers, enfin de modifier notre législation de la naturalisation qui ne répond plus aux nécessités de l'heure. Tout cela est utile évidemment. La première mesure est même urgente et indispensable. Pour reprendre la comparaison dont nous nous sommes déjà servi, il faut éviter avant tout qu'un sang vicié ne soit inoculé au pays. Or, nous accueillons pêle-mêle, à bras ouverts, en ne les soumettant qu'à un contrôle dérisoire auquel se dérobent quatre-vingt-dix-neuf pour cent d'entre eux, les communistes expulsés par Mussolini et Primo de Rivera, les criminels de droit commun, enfin cette écume de l'Orient et de l'Europe centrale à laquelle l'Amérique a définitivement fermé ses portes, mercantis, usuriers, toute une plèbe physiquement tarée, sans profession bien définie, constituant le plus souvent pour la collectivité qui l'héberge une charge sans compensation. Les crimes commis par les étrangers à Paris et dans les grands centres augmentent tous les jours ; la moralité du pays, déjà fort atteinte par l'après-guerre, va s'abaissant de façon continue sous l'influence dissolvante de ces nomades. Il est grand temps d'arrêter une invasion à laquelle la France n'a rien à gagner et d'empêcher que ne deviennent trop facilement Français des individus qui, à peine citoyens, viennent grossir les rangs de l'armée du désordre.

Mais ce sont là des mesures négatives et qui ne suffisent pas dans un pays qui, faute de bras, doit faire appel à l'étranger. Si nous devons repousser les éléments malsains, nous devons, par contre, bien accueillir les ouvriers de l'agriculture ou de l'industrie qui, sans arrière-pensées politiques, viennent apporter l'appoint de leur travail à notre main-d'œuvre déficiente. Il serait même à souhaiter de voir les meilleurs d'entre ceux-ci se fixer définitivement en France et y faire souche. Ainsi notre population dont le chiffre s'abaisse d'année en année, augmenterait en quantité sans perdre en qualité, et nous garderions chez nous les sommes considérables qui sont actuellement drainées par l'étranger, les immigrants italiens envoyant à eux seuls environ un milliard par an dans leur pays.

Ce résultat, toutefois, est assez difficile à obtenir. Les immigrés qui font le lointain voyage d'Amérique ont presque tous l'intention de rester définitivement dans ce

monde nouveau. C'est exactement le contraire qui se produit chez nous. Les Espagnols, les Italiens, les Luxembourgeois et les Belges, dont les pays sont voisins du nôtre, ne viennent en France que pour gagner quelque argent et retourner ensuite chez eux. Cela est vrai surtout des ouvriers agricoles que nous occupons seulement quelques mois par an.

Autrefois les Polonais, les Tchécoslovaques, persécutés par des gouvernements hostiles, venaient en France pour s'y fixer. Aujourd'hui, fiers d'une nationalité enfin reconquise, ils ne pensent qu'à retourner dans leur patrie.

Aidés par les œuvres privées — telle l'œuvre italienne Bonomelli — les gouvernements des pays qui nous envoient de la main-d'œuvre travaillent de leur côté à maintenir cet état d'esprit chez leurs nationaux, et la chose leur est assez facile, puisque nous ne faisons rien pour contre-balancer leur action.

D'ailleurs, — si nous en croyons les Américains à qui n'est étrangère aucune des difficultés de l'immigration — il ne faut pas compter assimiler la première génération. Nous allons plus loin et nous estimons qu'il faut se méfier de ceux de nos hôtes qui, par un phénomène de mimétisme souvent trop conscient, se muent facilement en Français, changent même de nom pour mieux se perdre dans la masse indigène. Ceux qui agissent ainsi montrent qu'ils n'avaient avec le pays d'où ils viennent que des attaches bien superficielles : ce sont d'éternels nomades, d'éternels métèques qui constituent au point de vue national une bien piètre acquisition.

Aux États-Unis, on ne cherche nullement à conquérir le nouvel arrivé. Par contre, on s'attache par l'église et par l'école à transformer l'enfant en un véritable Américain, uniquement attaché à son nouveau pays.

Imbu de ces principes, le service de l'immigration aux États-Unis refuse impitoyablement tous les célibataires. C'est là une mesure radicale que nous ne pouvons appliquer chez nous, les besoins de nos industries saisonnières et de notre agriculture s'y opposant, mais cette pratique nous montre que nous devons tendre à faire venir en France non pas l'individu isolé, mais la famille, véritable cellule sociale, plante complète portant des fruits pour l'avenir et que de multiples racines fixent peu à peu au sol où on l'a transplantée.

Un ouvrier isolé se déplace facilement. Une famille dont

tous les membres travaillent dans une même ville, dans une même région, n'est plus libre de ses mouvements, il lui faut demeurer là où elle trouve sa subsistance.

Enfin, quelles que soient les traditions que l'on chérit, on s'attache malgré soi au pays où l'on a son foyer, surtout si celui-ci se présente sous l'apparence d'une maison coquette, simplement d'un appartement aimable, plus confortable que celui dont on a gardé le souvenir.

Un exemple frappant nous en est donné par les houillères du Nord, qui, pour retenir et moraliser leurs ouvriers polonais, ont donné à toutes les familles un cottage entouré d'un jardin avec porcherie et poulailler. Tout mineur qui a laissé les siens dans sa patrie d'origine peut les faire venir en France aux frais de la société.

Le succès a pleinement récompensé cet effort. Au point de vue industriel, ces nouveaux venus font d'excellents travailleurs, sobres et rangés ; au point de vue social, ils prennent, en même temps que le goût du bien-être, le sens de l'ordre et de la discipline ; au point de vue national, enfin, ils ne songent plus au retour et leurs enfants ne se rappelleront plus d'autre pays.

Les grandes usines, le plus souvent, tout comme les houillères, moins luxueusement peut-être, logent leur personnel ; en agissant ainsi, elles nous préparent pour l'avenir des petits Français.

En ce qui concerne les travailleurs agricoles, il y a lieu de distinguer. Ceux qui viennent chez nous pour cultiver à leur compte sont vite conquis par cette passion de la terre, commune aux paysans de toutes races. Flamands dans le Nord, Italiens dans le Sud-Est, ils ne songent pas à rentrer chez eux et dans deux générations, leurs descendants, mêlés par mariage aux familles indigènes, se souviendront à peine de leur origine. Il importe seulement d'éviter que ces immigrants ne s'établissent trop près de leur frontière ou encore en groupes trop compacts.

Pour les ouvriers agricoles proprement dits, la situation est toute différente. Nos cultivateurs, en effet, les paient mal et les logent plus mal encore. Un ouvrier de la terre est incapable de faire vivre sa famille en France et même de l'y installer ; il ne pense donc qu'à retourner chez lui avec un petit pécule. Il est dommage que le syndicat des agriculteurs ne fasse rien pour fixer en France le million de travailleurs

du dehors qu'il emploie bon an mal an ; il est dommage aussi que les pouvoirs publics se désintéressent d'une question aussi primordiale pour l'avenir de notre pays.

* * *

Mais il ne suffit pas de retenir chez nous les travailleurs étrangers, il faut aussi leur donner ou plutôt donner à leurs descendants l'esprit français, faire que peu à peu, ils connaissent et aiment la France. Sans cela le remède serait pire que le mal et nous risquerions de compromettre notre unité nationale en installant chez nous des noyaux importants d'étrangers.

Pour ce travail d'assimilation, il ne faut pas trop compter sur l'école, heureux si l'on n'y enseigne pas aux enfants le socialisme et l'antipatriotisme. La religion demeure un facteur capital si l'on songe qu'abstraction faite des Russes, tous ces immigrants sont catholiques, et profondément catholiques, si nous en croyons Mgr Chaptal, l'éminent évêque des étrangers à Paris. Accueillis par des prêtres de leur pays, les nouveaux venus iront ensuite tout naturellement à l'église française ; l'important, c'est qu'ils aient, dès leur arrivée, un sanctuaire et des prêtres à leur disposition, qu'ils puissent élever leurs enfants dans la religion qui est la leur et la nôtre. Il serait déplorable que notre pays leur parût au premier abord hostile parce qu'irréligieux. N'oublions pas d'ailleurs que la propagande de Moscou est là, prête à détourner à son profit ce courant mystique et idéaliste : « Sans prêtres, disait un industriel à Mgr Chaptal, mes ouvriers étrangers deviennent tous communistes. »

La seule communauté de pensée religieuse a permis à la France du dix-septième siècle d'assimiler les réfugiés Wallons chassés des Pays-Bas, les Vaudois expulsés du Piémont, les protestants dissidents de Suisse, de Bohême et d'Autriche, enfin les huguenots français. L'Église catholique, avec l'unité de sa doctrine, de sa hiérarchie et de sa discipline, peut être un facteur d'assimilation bien plus puissant encore.

Il importe d'autant plus d'encourager ces missionnaires que les immigrants sont guettés par des pasteurs qui, Anglo-Saxons pour la plupart — surtout Américains — n'ont aucun souci de l'intérêt français. La majorité de ces pasteurs

est méthodiste ; or, l'évêque de qui ils dépendent réside aux États-Unis et il prit part récemment à un congrès des Soviets : cela suffit à juger la qualité de son influence.

Un des moyens d'action des méthodistes et de l'armée du salut est la mise en apprentissage des jeunes gens sans fortune. Malheureusement les meilleurs des ouvriers ainsi recrutés sont dirigés ensuite vers les pays anglo-saxons. Voilà des pratiques auxquelles nous ne pouvons pas nous prêter.

*
* *

Enfin, pour que nos hôtes nouveaux s'acclimatent chez nous, nous devons les bien accueillir ; or, malheureusement nous ne le faisons pas toujours. L'étranger le plus estimable, le plus désirable, pourrait-on dire, est traité trop souvent avec mépris. Comme les Anglais, nous avons une tendance fâcheuse à prendre les étrangers pour des sortes de sauvages, mais alors que l'Anglais ne montre pas son dédain, nous l'exprimons trop souvent en termes qui parfois même dépassent notre pensée. Ce travers national nous a déjà fait beaucoup de tort, près de quelques-uns de nos alliés — les Serbes, pour ne citer que ceux-là —; il risque de nous aliéner des éléments que nous avons tout intérêt à attirer chez nous, il risque même de créer dans le pays des îlots hostiles à la France.

Répétons aussi qu'il est fâcheux de voir quelques usiniers et la presque totalité des agriculteurs profiter de ce que les immigrants ont moins de besoins que nos nationaux pour les moins payer. Le résultat de cette politique... économique est d'ailleurs déplorable pour les employeurs eux-mêmes. Ces travailleurs au rabais rompent leur contrat dès qu'ils ont trouvé mieux, ce qui cause, surtout à l'époque de la récolte, des pertes parfois considérables.

Le mal est tel que le ministre du Travail avait pensé à expulser purement et simplement tous ceux qui manquaient ainsi à leurs engagements, et il fallut l'intervention des Affaires étrangères pour empêcher l'exécution d'une mesure qui eût mécontenté les autres pays et risqué de nous priver pour l'avenir d'une main-d'œuvre indispensable.

Il est profondément regrettable encore une fois que ni les intéressés, ni l'État ne se préoccupent de fixer en France des éléments particulièrement sains et laborieux. Il serait

pourtant facile de les occuper à demeure, comme aussi de leur aménager des logements dans les maisons abandonnées de nos campagnes désertes. Les lois qui imposent la salubrité dans les ateliers où l'on travaille huit heures pourraient l'imposer pareillement dans les maisons d'habitation.

* * *

Il va sans dire — et ce sera la conclusion de cette étude — que l'assimilation des étrangers n'est qu'un palliatif à la situation actuelle et que le véritable remède est l'élévation du taux de notre natalité, mais c'est un palliatif nécessaire, car même si nous supposons le succès complet des campagnes actuellement entreprises pour rendre aux mères françaises le sentiment de leurs devoirs, les effets de cette propagande ne pourront se faire sentir que dans vingt ans au plus tôt.

D'ici là, il nous faut assurer « la soudure », il faut que l'industrie et l'agriculture françaises ne périclitent pas faute de bras, il faut que notre population ne diminue pas au point que nous devenions pour nos voisins de l'Est une proie facile et trop tentante.

Seule l'immigration et surtout l'assimilation qui, faisant des Français, pallie les effets nocifs d'un afflux trop rapide d'étrangers, seules l'immigration et l'assimilation peuvent parer à ces dangers immédiats, et c'est pourquoi nous devons les encourager de toutes nos forces et aider par tous les moyens ceux qui, prêtres, industriels, ou instituteurs, travaillent à nous doter d'une population honnête qui enrichira le pays au lieu de l'appauvrir.

Mais ! hélas ! nous cherchons en vain le gouvernement et les Chambres qui comprendront sur ce point leur devoir et sauront courageusement l'accomplir.

EUGÈNE GASCOIN.

Anne en sabots [1]

VI

Thérèse de Kerrhelec nous attendait, sur la porte.

— D'où venez-vous? me cria-t-elle aussitôt qu'elle me vit.

Je m'avançai jusqu'auprès d'elle, lui présentai mes hommages et mes excuses, avant de lui répondre :

— De la chapelle Saint-Paterne...

— Je m'en doutais. Il fallait qu'Anne vous menât en pèlerinage. Maintenant vous connaissez Coatmelec.

— Oui, ma cousine.

Anne nous avait rejoints. Sa mère lui dit, rudement :

— J'exige qu'on soit à l'heure, ici !

Elle ne protesta pas. Je m'efforçai d'expliquer que c'était ma faute, que je n'étais pas habitué à marcher dans le marais, Thérèse ne m'écoutait point. Elle nous fit entrer dans la salle à manger, et, m'examinant à la lumière :

— Vous êtes vert de froid ! fit-elle.

Elle se tourna vers sa fille ;

— Je vous interdis, désormais, de prendre le cabriolet pour de pareilles courses !

Anne avait gagné sa place, à table, et ne soufflait mot. Thérèse s'assit en face de moi. Tanneguy, peu rassuré, restait, pour une

(1) Voir *la Revue universelle* du 15 juin 1925.

fois, immobile sur sa chaise. Catherine apporta la soupière ; nous nous servîmes. Je me hâtai d'absorber la soupe pour qu'elle me donnât un peu de chaleur. On n'entendit, pendant quelques minutes, que le bruit des cuillères dans les assiettes.

Ma cousine suivait impatiemment les mouvements de la servante, trop lente, à son gré, à servir le second plat. N'y tenant plus, elle ordonna :

— Ne revenez que lorsque je vous appellerai, Catherine !

— Bien, madame.

La vieille femme regarda tendrement Anne, comme si elle se doutait que sa jeune maîtresse dût être prise à partie, et rentra dans sa cuisine.

Alors, Thérèse éclata :

— Anne, il faut que je vous parle ! Je suis heureuse que notre cousin soit notre hôte, pour qu'il puisse entendre ce que je vous dirai. Je suis lasse de votre conduite. Ce n'est pas d'aujourd'hui, vous le savez. Depuis que vous êtes revenue du couvent, je vous ai fait maintes observations. Je ne trouvais pas chez votre pauvre père l'écho de mes remontrances. Mais comme je désirais que son repos ne fût pas troublé, je n'ai pas mis dans mes réprimandes toute la fermeté que j'eusse voulu. Je vous avertis que je ne tolérerai plus vos extravagances. Vous n'avez que dix-sept ans, il est vrai, mais pour une jeune fille de votre condition, c'est l'âge où l'on doit avoir en tête d'autres soucis que ceux qui vous occupent. D'abord, vous vous habillerez avec les vêtements que je vous ai commandés à Rennes, et qui sont toujours dans leurs cartons. Ensuite, vous n'irez plus ni à la cuisine, ni à la ferme. Votre place est auprès de moi. Vous m'accompagnerez dans mes visites, et m'aiderez dans mes travaux. Il y a de quoi faire. Vous m'avez comprise?

Anne ne répondit que par un signe de tête.

— Je ne veux pas d'une obéissance du bout des lèvres. Vous n'irez plus à Saint-Paterne où Coatmelec et ses amis peuvent maintenant se passer de vous. Vous n'irez pas davantage perdre votre temps, exciter votre imagination, dans le cabinet de travail de votre père. Je l'ai fermé cet après-midi. J'en garde la clef. Enfin, vous irez cet hiver à Paris pendant trois mois, chez les Remonvel, cela vous changera les idées. Ainsi, vous êtes prévenue.

Je ne quittai pas Anne des yeux, pendant cette algarade. Elle la subissait comme une fillette qui n'en ferait qu'à sa tête, lorsque la colère maternelle serait passée.

Mais lorsque Thérèse eut parlé du cabinet de travail de Daniel

et d'un voyage à Paris, ma jeune cousine devint pâle, et d'une voix sèche, répondit :

— Vous n'avez pas le droit, maman, de m'interdire le bureau de mon père, ni de m'éloigner du château !

Thérèse n'avait pas prévu cette révolte, ni surtout ce ton net qui donnait de la méchanceté à la repartie. Elle hésita avant de riposter. Puis, tout à coup :

— Le droit? qu'entendez-vous par là, je vous prie. Expliquez-vous !

Anne ne faiblit point. Elle rendit sa pensée plus précise.

— Mon père vous a fait jurer de me remettre ses écrits et de ne pas vous séparer de moi.

— Eh bien? Il m'a laissé juge, je suppose, d'obéir à ses recommandations quand bon me semblerait. Et qui vous permet, en outre, de me donner des leçons? Suis-je ou non votre mère? Vous dois-je des comptes? Si vous en attendez...

Anne glissa un coup d'œil de mon côté, ma présence la gênait un peu. Pourtant, elle était trop orgueilleuse pour lâcher pied, dans cette discussion. Et, de sa voix brève, elle lança :

— Je sais que vous n'en rendez jamais !

C'en était trop. Thérèse se leva, et s'adressant à son fils :

— Tanneguy, dit-elle, veuillez monter dans votre chambre, et dire à Catherine de vous servir votre dîner !

L'enfant ne se le fit pas répéter, courut à la cuisine, heureux de fuir les colères des siens, et de remuer ses membres engourdis par trop de sagesse... Quand il fut parti, j'essayai timidement d'apaiser les esprits. Je dis à Thérèse :

— Ne vous irritez pas ainsi, ma cousine. Anne regrette, j'en suis certain, sa vivacité. Et vous-même...

— Non, mon cousin, non. Anne n'est pas l'impulsive que vous croyez. Elle pèse ses mots. Je regrette qu'une telle scène ait lieu devant vous. C'est bien mal vous recevoir ici que de vous faire assister à cette querelle, mais ma fille ne sortira pas de cette pièce qu'elle n'ait dit ce qu'elle pense.

Cette fois Anne pouvait abandonner le combat. Quelques mots eussent suffi pour qu'une trêve fût conclue. Thérèse souhaitait de les entendre, malgré ses bravades. Anne ne les prononça pas. Au contraire, elle attaqua, et tête baissée, car elle ne regarda personne en parlant, et sembla lire ses phrases devant elle, sur la table.

— Ce que je pense, maman, vous ne l'ignorez pas : c'est ce que pensait mon père. Si jeune que je sois, je ne veux pas subir son sort.

J'intervins encore, à cet instant.

— Anne, je vous en prie, fis-je. Vous ne devez pas tenir ce langage à votre mère.

Mais elle riposta :

— Qu'en savez-vous, mon cousin? Vous étiez l'ami de mon père, mais vous ne le voyiez jamais. Vous n'avez jamais vécu avec nous. Nous avons, lui et moi, passé bien des jours l'un près de l'autre, également méprisés...

— Anne! cria Thérèse, Anne! je vous défends...

— Oui, méprisés! Vous avez toujours laissé croire que papa, qui était sur son domaine, était incapable de le gérer. Dès qu'il voulait s'intéresser aux affaires, vous le renvoyiez à ses travaux d'histoire, et s'il vous en entretenait, vous lui répondiez avec tant d'ironie qu'il n'osait plus vous adresser la porole. Vous avez régné dans cette maison, absolument. Vous avez vendu ses meubles, les objets qui lui étaient les plus chers, pour meubler ce château comme un casino! Et je n'oublierai jamais comme mon père me serra contre lui le jour où un marchand de Paris est venu pour enlever les derniers vieux fauteuils de sa chambre. C'était en mai dernier, deux mois avant qu'il mourût!

— C'était pour votre bien à tous... pour égayer ce tombeau, fit Thérèse.

— Ce tombeau, comme vous dites, il l'aimait. Il aimait ses terres et leurs souvenirs comme je les aime. Vous l'empêchiez de s'y promener à sa guise. Vous ne vouliez pas qu'il se servît du cabriolet, vous lui imposiez des heures de repas qui ne lui permettaient pas de s'éloigner du château. Vous n'admettiez ni ses idées, ni ses rêves de don Quichotte, selon votre expression, ni même sa foi, car vous ne tolérez pas qu'on puisse croire quand vous ne croyez pas. Voilà la vérité... Et si je ne veux pas m'éloigner d'ici, c'est que je devine que vous profiterez de mon absence pour vendre les Loges.

Thérèse prit sa fille par un bras et la secoua de toutes ses forces.

— Qui vous a dit cela?

— Je sais pourquoi vous avez été voir, hier, le notaire de Saint-Gildas. Et moi, moi, je ne veux pas que vous vendiez cette terre, je ne veux pas que des gens viennent ici où papa est mort... Je ne...

Elle n'acheva pas. Elle sanglotait, abattue sur la table, la tête sur ses bras repliés, le dos frissonnant.

Ma cousine ne la voyait pas, ne l'entendait pas. Elle serrait les poings et murmurait entre ses dents : « Menteuse! Menteuse! Menteuse! »

Je me levai :

— Ne prolongez pas inutilement cette dispute. Ni l'une ni l'autre n'avez le calme qu'il faudrait pour une explication courtoise.

Mais Thérèse, qui eût peut-être supporté le réquisitoire de sa fille s'il n'avait pas eu d'auditeur, tenait à se justifier à mes yeux. Elle repartit, sans s'inquiéter des contradictions de ses propos :

— Et quand je voudrais vendre les Loges? Qui m'en empêcherait? N'ai-je pas gagné un peu de repos depuis vingt ans que je me sacrifie? N'ai-je pas mérité de vivre à mon tour? Qu'ai-je fait ici pendant que votre père feuilletait des vieux registres? J'ai travaillé au bien commun.

— Il ne tenait qu'à vous, dit Anne, qu'il y collaborât.

— C'est faux! Il m'a gorgé de tristesse, comme ce pays. Est-ce vous, Anne, qui prétendriez m'obliger à dépérir dans cette humidité mortelle? Si nous avons une fortune...

— Elle ne vous appartient pas tout entière! interrompit la jeune fille avec une âpreté que je n'attendais pas.

— C'est une autre question, reprit sa mère. A plus forte raison, aurais-je le droit de disposer de ma part, comme il me plaît.

— Mais pas de la mienne!

— Qui vous parle de la vôtre? Vous discutez comme une fermière! Si vous voulez garder les Loges, il faudra d'abord que vous sachiez ce qui vous revient. Quant à moi, je veux m'évader de ce cauchemar. Mon cousin, je vous fais juge. Imaginez-vous nos soirées ici, pendant l'hiver, au coin du feu,. Car on se chauffait au bois jusqu'à l'an dernier... Tanneguy était couché. Nous étions là, Daniel et moi, là, de chaque côté de cette cheminée. Que dire? Nous n'avions aucune pensée commune! Que faire? Il gelait dehors, Lui lisait, alors; et moi je prenais un ouvrage de dame. Pendant des mois et des mois et des années ainsi... Puis-je aujourd'hui penser à moi, mon cousin?

Il m'était difficile de répondre. Anne ne m'en laissa pas le temps.

— Vous avez toujours pensé à vous d'abord. S'il en avait été autrement...

— Que se serait-il passé? Avez-vous jamais manqué de quelque chose? Ai-je négligé les soins de votre éducation? Oseriez-vous, sur ce point, me faire un reproche? Montrez toute votre ingratitude, puisqu'il vous convient ce soir de n'observer aucune retenue, de n'avoir aucun respect...

— S'il en avait été autrement, reprit Anne après un silence, mon père serait encore parmi nous...

Thérèse, à ces mots, ne se connut plus. Elle hurla : « Taisez-vous! Taisez-vous! » et s'avança la main levée vers sa fille qui criait

aussi : « Vous ne l'auriez pas obligé d'aller à pied dans la neige, vous auriez appelé le médecin plus tôt, il aurait pu... »

Elle ne continua pas. Sa mère l'avait saisie sous les bras, mise debout, et la poussait contre le buffet. Je dus m'interposer.

— Je vous en supplie ! Au nom de votre mari et de votre père ! Songez qu'il agonisait ici, il y a cinq jours... Vos paroles à toutes les deux outragent sa mémoire. Pour moi, je n'en entendrai pas davantage !

Et je me dirigeai vers la porte du couloir.

Elles firent silence. Thérèse vint à moi :

— Vous avez raison, fit-elle... Excusez-moi... Je n'aurais pas dû discuter avec cette malheureuse !

Et ce fut elle qui quitta la place, me laissant avec Anne.

Cette dernière, sans me regarder, alla vers la cuisine. Je l'arrêtai d'un geste. Elle ne pleurait plus ; son visage, rougi par la colère, avait une expression à la fois cruelle et bouffonne.

— Anne, lui dis-je, il me semble que vous devriez, avant de regagner votre chambre, demander pardon à votre mère. Il se peut que vous ayez raison et j'admets, en quelque façon, votre révolte, mais vous ne pouvez pas oublier que votre mère, elle aussi, mérite votre affection, qu'elle a beaucoup souffert de votre attitude, et que c'est à vous de lui exprimer des regrets...

— Je ne regrette rien, mon cousin. Bonsoir ! me répondit-elle durement.

Avant que j'eusse pu la retenir, elle avait rejoint Catherine.

Je restai seul. Sur la table, des serviettes chiffonnées, des couverts déplacés, donnaient l'impression qu'un repas avait été interrompu par une arrivée brutale et que les convives s'étaient enfuis, épouvantés. Les lumières pouvaient être brillantes, la pièce n'en avait pas moins un aspect lamentable, et j'éprouvais un accablement qui m'empêchait d'agir.

J'eusse dû, certes, sur l'instant, essayer de réconcilier les deux femmes, malgré ma tentative repoussée par Anne. Je ne m'en sentais pas le courage, sans doute parce que je n'étais point préparé aux événements de cette soirée, et que j'avais eu trop violemment la révélation d'une tragédie pour pouvoir me ressaisir aussitôt.

Décidément, dans cette maison, tout contredisait les apparences. En trois jours j'avais eu plus de surprises qu'en trois ans de ma vie passée, et chaque fois l'émotion était plus forte que la précédente. Cette dernière mettait le comble à mon trouble.

Qui de Thérèse ou d'Anne disait vrai ? J'avais encore dans l'oreille

les phrases de ma cousine lorsqu'elle m'avait accueilli, à mon arrivée : « Vous connaissiez bien Daniel... Il était silencieux, discret, ne se plaignant pas... Je suis un père bénédictin, disait-il, vous êtes le frère qui ne perd pas contact avec le monde... »

Avait-elle donc menti? Peut-être. Des détails que je n'avais pourtant pas voulu retenir, alors, me revenaient à l'esprit : la lucidité de Thérèse qui n'était pas abattue au soir de l'enterrement ; son empressement à me parler de sa fille et de leurs dissentiments ; n'aurais-je pas dû déjà, sous ses paroles habiles, deviner ses rancunes contre le mort? Car je n'en pouvais pas douter, tout en faisant la part de l'exagération dans les griefs d'Anne, Thérèse en voulait à Daniel de l'avoir condamnée, en l'épousant, à vingt ans d'exil. Ses premiers cris quand elle avait répondu à la rebelle, n'avaient-ils pas été pour réclamer sa liberté?

N'avais-je pas, moi-même, en parcourant ce pays, senti peser sur mes épaules son manteau glacé? La forêt et l'étang, cet après-midi, les murmures, les ténèbres, les spectres qui m'avaient donné la fièvre, ne m'avaient-ils pas livré une partie du secret des Loges? Et les champs, les plaines, qui se chauffaient au soleil, sur l'autre versant du domaine, ne m'en avaient-ils pas fait deviner encore une autre partie?

Mais tandis que je simplifiais ainsi à l'extrême, et réduisais à la lumière et à l'ombre, selon une vieille formule romantique, tout ce problème sentimental, se glissaient devant mes yeux des éléments plus réalistes : l'orgueil de Thérèse faite pour commander où qu'elle fût, les intérêts d'argent qu'Anne n'oubliait pas ; les ventes de mobilier ou de terrain ; l'âpre ténacité de Mme de Kerrhelec, propriétaire terrienne, essayant de dépouiller son trop faible mari de ses biens.

Et la mort de Daniel? Que ne pouvait-on conclure des accusations de la fille?

Qui sait jusqu'où l'ambition de Thérèse, son désir de délivrance l'avaient poussée? Quelle était sa part de responsabilité dans ce voyage du fragile Daniel, en plein hiver, au chef-lieu de canton? N'avait-elle pas attendu volontairement qu'il fût trop tard, pour appeler le médecin?

On sent ainsi souvent, en province, devant certaines femmes dont les lèvres minces démentent les yeux sans éclat, devant certaines maisons dont les fenêtres semblent closes sur des murs tachés de sang, ce cruel besoin de savoir.

J'eusse pu interroger Catherine. La servante était dans la place depuis treize ans et devait avoir assisté à bien des scènes. Mais

je répugnai, malgré ma passion, à ce moyen de police. Peut-être verrais-je plus tôt que je ne l'imaginais la vérité, si tant est qu'on puisse jamais la contempler, dans le halo de nuances et de reflets qui l'entourent.

D'ailleurs, des visions plus précises remplacèrent bientôt mes réflexions et mes inquiétudes. Dans la salle illuminée, je voyais Daniel, Thérèse, en face l'un de l'autre, Anne à côté de son père, et j'entendais la voix douce, enrouée de mon ami, défendant avec lassitude ce champ que sa femme voulait vendre, ou ce bahut de famille dont elle se débarrasserait le lendemain.

La bonne santé de Thérèse donnait à ses railleries une vigueur, un mordant dont le pauvre garçon subissait la douleur sans rien dire, et qui blessaient aussi sa fille. Mais elle, ramassée, les dents serrées, l'œil mi-voilé, attendait du temps qu'il cicatrisât ses plaies et lui donnât la force d'une revanche.

Elle emmenait avec elle sa haine dans son lit. Thérèse et Daniel demeuraient en présence, silencieux. Mais chaque geste de l'un insultait l'autre, chaque regard de la femme méprisait l'homme, jusqu'au moment où tous deux las, Thérèse de vaincre, Daniel de souffrir, montaient chez eux, demandant chacun à la nuit ses mensonges pour pouvoir supporter le jour...

La porte de la cuisine grinça ; Catherine apparut sur le seuil, l'air inquiet.

— Monsieur, me dit-elle, je n'osais pas entrer.

— Vous le pouvez, je suis seul.

— Est-ce que monsieur désire quelque chose?

— Non, je vous remercie, Catherine !

— Madame est-elle dans sa chambre?

— Je le crois. Où est Mlle Anne?

— Je ne sais, dehors, sans doute.

— Comment?...

— Pauvre petite ! Elle doit prier... Elle n'est pas heureuse, ici, monsieur...

— Ah !

— Et M. Daniel n'était pas heureux non plus... J'ai vu tout cela, moi !... Et si...

— Je vous remercie, Catherine, je vais me coucher ; à demain !

VII

Ces événements avaient eu lieu le jeudi soir ; je vécus, jusqu'au dimanche, deux jours affreux. Le rôle de témoin, en ces occasions,

est toujours plein de risques. Chacun des adversaires prétend vous suborner. Et le sentiment qu'on a de la justice, en même temps que la crainte des responsabilités, obligent aux lâchetés les plus déplaisantes à soi-même.

Au vrai, je n'eus pas à subir tout de suite les plaintes de ma cousine Anne. Elle ne sortit pas de sa chambre le vendredi, mais je dus entendre les récriminations de Catherine qui profitait des rencontres imposées par son service, pour exhaler ses doléances et me gagner aux intérêts de sa jeune maîtresse. Je m'efforçais de ne pas me compromettre, mais en l'écoutant j'apprenais de quelle popularité jouissait Anne auprès du personnel des Loges, du fermier et des siens, et des habitants de la contrée.

Elle avait conquis tout le monde par sa simplicité, sa piété ; elle savait parler aux petites gens et leur communiquait sa foi ; son père avait été très aimé, mais surtout à cause d'elle. On l'avait vue courir, enfant par les chemins ; on avait recueilli, comme les paroles d'un recteur, ce qu'elle racontait, aux uns et aux autres, de l'histoire du pays. Tout le monde connaissait le massacre de Coatmelec et de ses compagnons. Cette adolescente avait ressuscité chez ces Bretons, naturellement rêveurs et sensibles, le goût des légendes et la croyance aux épopées.

Dans les chaumières, on n'ignorait pas les dissensions du ménage de Kerrhelec. Et Thérèse n'y trouvait que des approbations intéressées. Anne, au contraire, était considérée un peu comme une martyre, et ses souffrances morales ou physiques, qu'on imaginait, ajoutaient encore à l'affection qu'elle inspirait à tous.

— Vous devriez vous opposer aux projets de Madame, me disait Catherine, avec cette liberté des vieilles servantes qui sont à ce point de la famille, qu'elles enragent de ne la pas gouverner. Malheur à qui ne respecte pas la volonté des morts ! Et demain, nous serons chassées d'ici ! Il faudrait un homme pour nous défendre.

Je ne disais rien qui pût lui faire croire que j'étais ce défenseur. Et je devinais bien qu'elle m'en voulait. Sa rancune me valut son silence. Je ne demandais que cette muette hostilité.

D'ailleurs, après ces exhortations, j'en devais écouter d'autres. Thérèse, qui avait d'abord décidé qu'elle ne descendrait de sa chambre ni ne ferait un pas dehors, ne put tenir cet engagement si contraire à sa nature. Lorsque, moi-même ne sachant où aller, j'errai par les corridors du château, je me trouvai en face d'elle.

Elle ne paraissait pas trop se ressentir de sa colère. Elle avait les yeux rouges comme si elle eût beaucoup pleuré. Mais dès qu'elle m'aperçut, elle m'affirma qu'étant restée longtemps à sa fenêtre,

avant de se mettre au lit, elle avait eu froid, et avait pris un rhume de cerveau. Elle me parla ensuite du temps, puis des travaux de son fermier, et avec une telle assurance, avec une liberté d'esprit si grande, que je crus d'abord qu'elle voulait oublier la scène de la veille, et qu'elle renonçait adroitement à combattre son enfant à visage découvert. Mais, au milieu de notre conversation banale, elle me demanda soudain :

— A ma place, que feriez-vous?

— Ce que vous faites ! lui répondis-je, comme si je croyais que ses premiers propos fussent l'expression de ses intentions bienveillantes.

Elle s'indigna :

— Pensez-vous donc que je puisse supporter de vivre sous le même toit qu'une fille révoltée ! Je n'abandonne pas ainsi la lutte. Anne est une enfant. Elle cédera ! Sinon, elle partira.

Puis, ayant repris son sang-froid :

— Ne pourriez-vous pas lui faire connaître ma résolution, mon cousin? Vous paraissez être dans ses bonnes grâces. Je suis sûre qu'elle prêterait attention à vos conseils.

Je ne lui dis pas comment avaient été reçues, douze heures plus tôt, mes propositions d'apaisement. Je prononçai des paroles vagues, et songeais en moi-même qu'il me faudrait trouver un moyen convenable de quitter les Loges sans paraître fuir un péril.

Où pouvais-je mieux préparer ma retraite que dans la solitude du parc? Là du moins, j'étais à l'abri des sollicitations et des querelles. Mais hélas ! les choses, elles aussi, dans ces instants, participent à nos misères. Cette châtaigneraie, cette allée de tilleuls, ces champs, les pierres du château, me rappelaient, à chaque pas, le tendre attachement que Daniel et Anne avaient pour eux !

Je ne pouvais m'empêcher de donner raison à ces défenseurs du vieux domaine, et ce n'étaient pas les cris de Tanneguy à son portique de gymnastique qui pouvaient me faire changer d'avis. Je m'étonnais même que Thérèse, après tant d'années passées dans ces lieux, où le recueillement s'imposait peu à peu, comme dans une église, n'eût pas été doucement enchaînée par tous les liens qui me retenaient, moi, l'hôte de quelques jours, déjà prisonnier de ces beautés si nostalgiques. Il est vrai que toutes les âmes n'offrent pas au ciel le même miroir...

Comme je levais la tête en passant devant la façade de la demeure, je vis Anne qui avait soulevé son rideau et semblait me regarder. Je lui fis un signe amical, et elle disparut aussitôt.

Je n'eus pas le courage de continuer ma promenade. Je regagnai

ma chambre. Mais tout était tellement silencieux, que j'avais l'impression d'une menace. Je ne pouvais rester entre ces quatre murs. A tout moment je m'attendais à entendre des cris. On éprouve parfois cette même angoisse lorsqu'on se trouve à côté d'un malade. On voit qu'il dort, mais on sait que son sommeil peut être interrompu par la douleur. On guette un clignement de paupière, un mouvement des lèvres. On écoute ses soupirs. Ah ! s'il allait crier en se réveillant, s'il allait de nouveau haleter, se débattre !

Je descendis dans la salle à manger pour le repas de midi. Je n'eus que Tanneguy pour compagnon. Il avait une telle hâte de retourner à ses jeux, qu'il ne m'adressa pas la parole, se contentant de se balancer sur sa chaise lorsque son assiette était vide. Catherine posait les plats sur la table sans même s'excuser, quand elle me bousculait, de sa mauvaise humeur !

Où était Thérèse? Je ne l'avais pas vue dehors. Dans ses appartements, sans doute. Je pensai qu'il était correct que je me rendisse auprès d'elle. Il fallait bien tenter d'en finir. Selon ce qu'elle me dirait, j'avais résolu de rester encore au château, ou de prendre congé.

Sa chambre était au premier étage, en face de l'escalier. Elle pouvait m'entendre monter ; je croyais même qu'elle m'arrêterait au passage. Il n'en fut rien, et quand j'eus frappé à sa porte, elle ne répondit pas. J'insistai. Ce fut peine inutile.

J'allais donc me résigner à rentrer chez moi, quand, au bout du couloir où se trouvait la chambre d'Anne, je devinai une ombre, vers laquelle je me dirigeai à pas feutrés.

Je vis alors Thérèse de Kerrhelec dans une singulière attitude. Elle avait la joue collée au mur et essayait de percevoir les bruits de la pièce où s'était enfermée sa fille.

— Que faites-vous là? lui demandai-je à voix basse.

Elle tourna vers moi ses yeux las, une pauvre figure battue par la fatigue.

— Elle ne pleure pas ! me dit-elle. Non... je ne l'entends pas pleurer...

Je pris la main de ma cousine et l'attirai vers moi.

— Ne restez pas ici, vous vous faites mal.

Elle m'obéit. Elle vint jusqu'à l'escalier.

— Cette nuit non plus, elle ne pleurait pas... Elle n'a pas de regrets !... Je suis sûre qu'elle me déteste !

Elle était agitée d'un tremblement nerveux. Elle ne s'attarda pas en ma compagnie. En vain je tentai de la retenir, en lui promettant de faire une démarche auprès d'Anne. Elle disparut dans son appartement.

C'était la première fois que je la voyais ainsi bouleversée. Je ne trouvais plus en elle rien de cette fierté masculine qui lui donnait tant de maîtrise de soi-même dans la plus grande douleur. Elle était une mère. Elle ne raisonnait plus. Elle s'acharnait à vouloir fléchir la rigueur de sa fille, sans chercher le meilleur moyen d'y parvenir, seulement avec ses plaintes et ses larmes.

Elle avait certainement opposé aux prières de Daniel un cœur insensible pendant vingt ans. La mort de son mari avait été pour elle une délivrance. Tout ce qui retenait encore son ambition, ses désirs tumultueux, était brisé. Et voilà que l'indifférence de son enfant, l'hostilité qu'elle avait dû pourtant soupçonner mais qui depuis la veille éclatait, se dressaient devant elle. Elle était sans force pour abattre ces obstacles. Elle ne savait que se mettre à genoux et supplier.

Ces contradictions sentimentales, communes à beaucoup d'êtres, me surprenaient cependant comme l'eût fait la victoire du jour sur le crépuscule, à l'heure où l'on attend la nuit.

Il ne s'agissait plus de quitter les Loges. C'eût été, dans de telles circonstances, une désertion. Il fallait que je fisse une suprême tentative auprès d'Anne. Peut-être, après tout, jouait-elle quelque peu la comédie, sans se douter que sa mère s'y laissait prendre à ce point. Il pouvait y avoir de l'enfantillage, dans son entêtement, et j'étais payé pour savoir que sa sensibilité n'était pas de celles qu'on émeut au premier cri.

Elle ne fit pas de difficulté pour me recevoir. Elle avait, elle aussi, le visage abîmé par l'insomnie, et se donnait l'apparence d'un calme qu'elle ne possédait point.

Elle écouta mes paroles conciliatrices sans impatience. J'évitai soigneusement de dire un mot qui pût lui laisser croire que sa mère était au bout de son courage, mais je ne lui cachai point qu'elle souffrait beaucoup du mutisme de sa fille et qu'il était impossible que la situation ne changeât pas.

— Quelles sont vos intentions? lui dis-je enfin, et ne sentez-vous pas que votre père lui-même, s'il était encore ici, vous conseillerait la soumission plutôt que cette révolte prolongée? Ne vous a-t-il pas donné l'exemple? Vos sentiments religieux ne vous commandent-ils pas d'oublier cette querelle, et de faire effort pour que l'ordre naturel se rétablisse dans votre foyer?

— J'ai beaucoup prié, me répondit-elle, et quoi que vous en pensiez, mon cousin, il m'est difficile de prendre une décision.

Ce ton de commerçant me déplut.

— Il s'agit bien de cela, m'écriai-je. Comment n'êtes-vous pas déjà aux pieds de votre mère, puisque je vous ai dit son chagrin?

— C'est que je la connais mieux que vous. Je ne veux pas trahir la mémoire de papa, je ne veux pas qu'on me mette à la porte des Loges. Plus j'y pense et plus je comprends pourquoi ce pays m'est cher. Je n'abandonnerai pas tant de souvenirs, ni le salut de tant d'âmes, pour suivre une mère qui...

— Ne présumez pas de ses projets, repris-je, je vous en prie. Tenez-vous-en aux faits. Vous avez parlé à votre mère en termes qui l'ont blessée. Du moins, pouvez-vous lui en exprimer du repentir.

Elle parut hésiter. Elle ne bougeait point de la place qu'elle avait choisie, près de la fenêtre, et le jour tamisé par les châtaigniers pâlissait encore ses joues. Elle joignit les mains.

— Nous irons après-demain, tous ensemble, au Pardon de Sainte-Suzanne, conclut-elle.

Je n'en pus obtenir davantage. Je me retirai, un peu dépité de cette demi-défaite, et, pour ne pas de nouveau troubler Thérèse, je la fis prévenir par Catherine qu'Anne était résolue à aller avec elle au Pardon, le dimanche. Je n'en dis pas plus à la servante. Thérèse, je le supposais, aurait quelque apaisement à cette nouvelle, et c'était ce que je désirais pour l'instant.

Je ne sus pas le bien qu'elle en éprouva, car je ne la vis de la journée, ni du lendemain. Je restai seul, si je puis dire, dans la maison, seul avec, parfois, la présence de Tanneguy qui ne se souciait que de ses jeux. La solitude complète eût été préférable, car rien n'était plus pénible que cette existence mystérieuse des deux femmes. Je passais devant leur chambre, sans oser faire le plus léger bruit. Malgré moi, quand j'étais dehors, je surveillais les fenêtres dans l'espoir de voir le regard d'une d'elles qui m'eût laissé deviner ses pensées. Je ne voulais pas m'absenter trop longtemps du château, parce qu'on pouvait avoir besoin de mes services. Je n'avais pas une minute qui ne fût consacrée à mes cousines, pas une heure que je ne sentisse l'attrait de la liberté, et pourtant, je me plaisais sans doute secrètement dans ces ténèbres, puisque je ne faisais rien qui pût me conduire vers le jour. Peut-être ces événements me paraissaient-ils logiques, dans cette atmosphère, et me laissais-je séduire par leur romanesque, sans me l'avouer. Il y a dans tous les drames humains une grande part de complaisance, et si la nature souvent semble s'inspirer de l'imagination des hommes, plus souvent encore ce que nous appelons fatalité n'est que notre inconsciente application à dénouer les romans dont nous sommes les héros, selon les formules de nos lectures.

Mais ce sont là réflexions d'après coup. Alors, je me croyais victime de la destinée.

VIII

Le Pardon de Sainte-Suzanne avait lieu, le premier dimanche du mois d'août, dans la chapelle dédiée à la sainte, sur la colline qui dominait le village de Goëtrès. Ce n'était pas une de ces fêtes fameuses de la Bretagne qui attirent l'étranger. On la célébrait entre paroisses voisines, sans qu'on en parlât ailleurs que dans la région dont les Loges étaient le principal château.

Cette discrétion même faisait du pardon une cérémonie familiale, qui n'eût pas eu toute son intimité si les châtelains n'y avaient pris part. Tous les ans, les Kerrhelec étaient au premier rang des fidèles, et depuis sa première communion, Anne tenait un des cordons de la sainte bannière, pendant la procession.

Thérèse et Anne allaient se trouver réunies, pour la première fois depuis plus de deux jours, devant le cabriolet qui devait nous conduire à la chapelle.

Je redoutais cette rencontre. Ma cousine, à côté du cheval qui s'impatientait, attendait sa fille avec une émotion qu'elle dissimulait mal. Tanneguy était monté dans la voiture le premier et déjà avait le fouet en main. Je souhaitais que Thérèse prît place à côté de lui, mais elle ne voulut pas et s'obstina à guetter, debout, l'arrivée d'Anne et de Catherine qui était aussi du voyage.

Y eut-il quelque malice de la part de la jeune fille dans le retard qu'elle nous imposa? Ou bien était-elle bouleversée à la pensée qu'elle allait être en présence de sa mère? Au fur et à mesure que passaient les minutes, j'observais sur le visage de ma cousine une anxiété croissante et je lui donnai le bras pour la soutenir quand Anne apparut sur le seuil de la demeure.

Thérèse eût voulu se précipiter au-devant d'elle. Je sentis, à un mouvement de son corps, qu'elle était prête à cet élan. Mais elle le retint, parce que son enfant avançait d'un pas régulier vers notre groupe, comme si rien ne s'était passé.

— Bonjour, maman, dit Anne.

Mais sa fille ne lui tendit ni son front, ni ses mains, ni n'attendit de réponse.

Elle grimpa sur le marchepied, se hissa jusque dans le véhicule et s'installa sur la banquette, au fond du cabriolet.

Thérèse en fut comme étourdie, me regarda, l'air égaré, puis comme je l'y invitais, monta elle aussi dans la voiture. Ce fut à mon tour de m'y accommoder. Je m'assis entre Anne et Tanneguy ; Thérèse était à côté de Catherine qui conduisait.

Nous avions baissé la capote, car le ciel était beau. Nous faisions un trajet à travers une campagne vallonnée qui offrait à chaque sommet un panorama nouveau à mes yeux. Le cheval allait à bonne allure. Les voyageurs ne disaient rien. Quelques encouragements de Catherine à sa bête furent d'abord les seuls mots que j'entendis.

Mais avec quelle ferveur Thérèse, en se retournant, regardait sa fille ! Elle passait la main sur son front comme si elle eût ressenti quelques maux de tête. Elle toussait croyant qu'Anne lui demanderait si elle avait froid. Pauvres moyens, et puérils, et indignes d'elle, certes, mais qui n'en étaient que plus touchants.

Anne semblait ne s'apercevoir de rien, et se complaisait dans des méditations dont nul ne pouvait la distraire. Je n'essayai même pas de lui adresser la parole.

Thérèse eut plus de courage que moi, ou plus de confiance. Elle se décida à parler du paysage, des clochers des villages qu'on apercevait. Comme nous dépassions des paysans qui, tous, la reconnaissaient, elle faisait des réflexions sur eux ou leur famille. En pure perte, l'abondance même de ses propos trahissait son émotion, sa volonté d'engager une conversation que sa fille refusait.

Elle poursuivit pourtant ses efforts, jusqu'à notre arrivée à Goëtrès. Elle en était visiblement épuisée. Elle eut quelque peine à ne point laisser éclater son dépit. Nous nous mêlâmes à la foule des pèlerins, sans que la jeune fille eût marqué par un geste ni par une syllabe son repentir ou sa pitié, mais aussi sans grave incident qui pût m'enlever tout espoir.

Tandis que nous gravissions le rude chemin qui menait du village à la chapelle, sous un soleil ardent, Thérèse, laissant aller devant Anne et Tanneguy, tentait de reconquérir un peu d'apaisement, en m'entretenant du pèlerinage de l'année précédente, auquel Daniel avait assisté. Par un sentiment naturel, elle voulait effacer dans mon esprit les impressions fâcheuses que je pouvais avoir sur sa conduite, après la terrible discussion du jeudi soir.

— Il avait demandé, me disait-elle, à porter la croix de notre paroisse de Saint-Golven et avait mis lui-même le feu à la meule, selon la coutume du pays. Il avait, de ces fêtes, une véritable joie. Il s'y préparait longtemps à l'avance, et j'observais que son caractère, déjà sans violence d'ordinaire, devenait plus doux encore, après le Pardon.

Et revenant malgré elle au sujet qui l'occupait sans cesse :

— Le Pardon ! Ne croyez-vous pas que ce mot-là, puisqu'il a pour Anne, comme il avait pour son père, une signification si puis-

sante, amènera la paix chez nous... Je vous assure, mon cousin' que je ne suis venue ici, aujourd'hui, que dans l'attente du miracle !

— Ce ne serait pas un miracle, Thérèse. Ce serait dans l'ordre des choses.

— Croyez-vous?

— Je crois, en tous les cas, que l'hostilité muette ne peut se prolonger.

Mais, à ce moment, éclata le tintamarre d'une musique foraine, et ce fut derrière nous, à côté de nous, une bousculade qui nous sépara.

Nous avions, en effet, atteint le sommet boisé de la colline, où la chapelle de Sainte-Suzanne, au milieu des chênes, dressait sa masse de pierres grises, son toit dont on ne voyait que la mousse et son clocher d'ardoises pâles, si léger qu'on eût dit, de loin, sur le ciel, une fumée bleue.

Tout autour s'étaient installées de pauvres baraques, loteries, confiseries poussiéreuses, un manège de chevaux de bois et un cirque où le patron en dolman rouge de dompteur, efflanqué comme un chat maigre dont il avait la voix enrouée, tapait sur une grosse caisse, pendant qu'un clown jouait du piston.

La jeunesse s'était rassemblée devant la parade. Tanneguy n'était pas le moins passionné et poussait des cris quand le clown, abandonnant son instrument, donnait des gifles à un minuscule Auguste. Il y avait quelque chose de choquant, au premier contact, à voir, devant la chapelle, cette exhibition de paillasses, mais quand, ensuite, on regardait la bonne gaieté de toutes ces femmes naïves, quand on entendait le gros rire de tous ces gars, on trouvait naturel que ce jour de pèlerinage fût aussi un jour de liesse, et qu'on accordât aux grossiers plaisirs un temps que ne réclamait pas l'église. Il n'y a pas, pour les simples, de fête sans tumulte. Quand l'âme s'est détendue par la prière, le corps aussi veut être à l'aise, et devant ces tentes de toile chacun oubliait ses soucis. Thérèse, elle-même, avec cette courtoisie que donne la supériorité de l'esprit et de la condition, suivait les farces des pitres, tout en cherchant des yeux Anne qui s'était mêlée à un groupe de jeunes filles.

Comme elles, à l'ombre des deux ailes blanches de la coiffe de Pontivy, comme elles, s'amusant d'une grimace ou d'une culbute, Anne semblait vraiment une de ces paysannes qui appartiennent au sol breton comme l'ajonc à ses landes.

C'était, maintenant, sur l'estrade du cirque, le défilé de trois danseuses vêtues de jaune, et dont le serre-tête s'ornait de plumes en cascades. Les trois femmes dansaient sans joie, mais sur des

rythmes peu familiers à ce public qui ne connaissait que les pas lentement cadencés par les binious et les bombardes. Et chaque coup sur la grosse caisse, arrêtant un élan, ou provoquant un déhanchement inattendu, suscitait une hilarité dont les gloussements se propageaient jusqu'au dernier rang des curieux.

Sur tout ce bruit alors planèrent les sons des cloches. Ils étaient grêles, mais perçants. Leur appel vint à bout des fanfares, de l'orgue essoufflé du manège, des roues grinçantes des loteries et des rires. Surtout quand ils furent renforcés des clairons qui sonnèrent la diane, comme si les pèlerins, campés sur le champ de foire, attendaient le jour de sa chanson cuivrée. En vérité, il semblait qu'une aube se levât et que cette foule courût au-devant de sa clarté, quand les portes de la chapelle s'ouvrirent, et que les prêtres, sous la mousseline et les broderies d'or, apparurent sur le seuil, face au ciel.

Le Pardon allait commencer. Anne et ses compagnes entrèrent les premières dans la nef. Les femmes, derrière elles, s'y ruèrent, occupèrent les chaises et les bancs ; je dus laisser Thérèse gagner sa place, près de l'autel, et je me trouvai presque sous le porche, avec les hommes qui piétinaient.

La chapelle était petite, étroite. Son plafond était peint de marguerites et d'étoiles ; aux murs, blanchis à la chaux, des petits drapeaux bleus et blancs ; et des saints mal accrochés penchaient sur les fidèles leurs corps et leurs têtes de bois coloriés comme des poupées d'enfant. Il y avait, pour que la croix fût dessinée, deux chapelles latérales, sans profondeur ; le maître-autel, avec son tabernacle de bois, disparaissait sous des fleurs entassées, au milieu desquelles les cierges vacillaient du flambeau à la flamme, comme des lis. L'odeur humaine, suffocante, quand on arrivait du plein air, fut vite étouffée par les parfums de l'encens, et le vaisseau fragile vibra bientôt des chants bourdonnés par la foule.

Quand les cantiques furent terminés, vinrent les porteuses de bannières et les porteurs de croix. Ce fut un fourmillement de visages et de soieries ; dans le brouhaha la voix d'un prêtre domina, et de nouveau, dans la nef pavoisée de ces oriflammes et de ces drapeaux, grondèrent des prières et les litanies de sainte Suzanne.

Je voyais, au-dessus des coiffes penchées, posées ainsi, comme un vol immobilisé de colombes, Anne agenouillée qui priait. Elle présentait son profil à mes regards. Elle ne faisait attention à rien de ce qui se passait autour d'elle, et tout dans son attitude, dans ses extases d'un instant, quand le silence attendait une oraison nouvelle, exprimait sa foi concentrée, sa ferveur têtue, qui pouvaient se montrer là sans contrainte. J'admirais et redoutais en même

temps cette illuminée, cette fille cramponnée à sa terre, à ses traditions, qui confondait dans son cœur enivré son sol et son ciel, surtout quand, tournant mes yeux vers Thérèse, je devinais que ma cousine assistait à un spectacle et livrait son esprit à ses soucis maternels ou à ses remords d'épouse !

Peu à peu, d'ailleurs, les chants s'apaisèrent, les prières aussi, et, comme une troupe de soldats qui se préparent à une manœuvre, les femmes se groupèrent silencieusement dans la chapelle pour la procession. Pressé par la foule qui reculait de l'autel vers la porte principale, afin de laisser passage au clergé, je perdis de vue mes cousines et Tanneguy. Je dus attendre, dehors, la sortie du cortège.

De nouveau, les cris de la fête vinrent grossir notre brouhaha. Comme nous entendions les premières harmonies d'un cantique qui battait les murs, à l'intérieur de l'église, la grosse caisse du cirque, l'orgue de Barbarie du manège poussèrent leurs rafales jusqu'au seuil du lieu saint, et ce fut, pendant quelques instants, une musique confuse qui plana sous les arbres n'y trouvant pas le chemin de Dieu.

Mais, aux premières bannières, aux croix d'argent, aux chasubles d'or apparues, tous les curieux assemblés encore devant les baraques abondonnèrent leur plaisir, firent la haie de chaque côté de la procession ou s'y joignirent. J'avais vu passer, tenue par un gars vigoureux, la bannière de sainte Suzanne, blanche et bleue, dont Anne et trois amies avaient en mains les cordons dorés ; j'avais vu le minuscule bateau, souvenir d'ancêtres coureurs des mers, porté sur les épaules de deux jeunes gens qui tanguaient, volontairement, comme deux chaloupes ; j'avais vu les drapeaux de Jeanne d'Arc et de saint Yves, ceux des paroisses du canton, les veuves vêtues et coiffées comme des popes orthodoxes, les communiantes de l'année sous leur mousseline chiffonnée, et je retrouvai Thérèse au milieu de personnes qui, chapelet aux doigts, formaient l'armée bruissante des fidèles.

Nous franchîmes l'enclos d'arbres et avançâmes lentement sur le chemin menant à la meule qu'on devait allumer en signe de joie. Le soleil embrasait le ciel et les champs ; on allait, dans un désordre de troupeau, piétinant, soulevant une poussière ardente, ranimé quelquefois par un chant bien rythmé qui imposait aux pas une cadence plus rapide ; mais les voix se fatiguaient vite ; on ne percevait bientôt plus que la rumeur de la foule engourdie de chaleur.

— Pourvu qu'Anne ne prenne pas mal, me murmura Thérèse. C'est inhumain, vraiment, d'obliger les gens à marcher ainsi, en plein soleil !...

Je savais bien que sa fille ne prenait pas garde à ce danger. Elle voyait, dans ce pèlerinage, l'exaltation d'une foi qui, trop à l'étroit dans sa demeure de pierre, se répandait par la campagne sanctifiée, et mêlait dans son offrande, à la supplication des hommes, les fleurs, les moissons et les fruits.

N'eussent été les circonstances, qui détournaient trop souvent mon esprit des lieux où je le conduisais, j'aurais subi moi aussi cette influence de la nature complice brûlant comme l'encens, comme lui parfumée, devant l'autel de l'horizon. Mais ma pensée revenait sans cesse à notre drame.

J'attendais la fin de la procession et notre retour, pour savoir si la paix serait faite. Je poursuivais mon espoir, et n'obéissant qu'aux apparences, nous restions, Thérèse et moi, solitaires, dans cet enthousiasme collectif.

Après vingt minutes de marche, nous nous arrêtâmes à un carrefour. Tout le monde se dispersa dans les prés pour que le clergé et les porteurs d'insignes pussent faire le cercle autour de la meule de foin. Nous étions montés sur un tertre, en bordure d'une prairie, et nous aperçûmes Anne et ses compagnes, à côté du recteur de Saint-Golven. De leur groupe, se détacha Tanneguy. Avec un papier enflammé, il mit le feu à la meule, et se sauva en criant.

La meule était haute et bien faite. En quelques secondes, elle fut enveloppée d'une épaisse fumée grise qui s'élevait avec peine dans l'air lourd, puis des langues de feu rouges et noires léchèrent le sol et le foin. Bientôt ce fut un si grand brasier que les assistants s'empourprèrent à ses lueurs, et que nous vîmes s'égailler, suffoqués, fuyant l'insupportable chaleur de l'énorme torche, prêtres et assistants, teintés du rouge sanglant des nuages au crépuscule.

Des chants joyeux saluèrent ce spectacle barbare, et derrière nous les cloches de la chapelle sonnèrent le tocsin. Pendant cinq minutes, on eût pu croire à quelque jacquerie. L'instinct destructeur de la foule se laissait aller librement ; Anne demeurait autour du feu de joie avec cent autres enfants, et les hirondelles, effrayées, tournoyaient haut dans le ciel, dans la fumée, dans le son des cloches et les cris d'allégresse.

Le clergé donna le signal du retour. Chacun retrouva sa place dans le cortège. Personne ne sentait plus sa lassitude, et des clairons discordants ramenèrent au pas accéléré toute la procession à la chapelle.

Devant la porte, avant de pénétrer dans la nef, bannières et drapeaux s'inclinèrent. Des femmes se mirent à genoux sur la terre nue. Leurs litanies répondirent à celles qu'on récitait à l'intérieur,

de sorte que l'hymne final sembla s'épanouir démesurément, et fleurir d'une rose immense le sommet de la colline.

Lentement, les pétales se refermèrent. Les prières du dehors se turent. La chapelle soupira une dernière oraison, et les fidèles se hâtèrent vers la fête profane qui reprit son entrain, dès que l'église fut silencieuse.

J'étais resté avec Thérèse, à mi-chemin entre les baraques foraines et la chapelle. Nous guettions Anne dans une angoisse dont nous ne nous disions rien. Les uns après les autres les groupes se désagrégèrent ; nous vîmes les recteurs, en soutane, suivis d'enfants, se diriger vers les manèges, le bedeau et des jeunes gens grimper sur l'estrade du cirque pour assister à la représentation commencée, Tanneguy qui tirait Catherine par la main dans la direction d'un tir ; nous regardâmes la ruée des garçons et des filles vers toutes les boutiques où l'on hurlait, vers la tente où l'on buvait du cidre ; nous n'entendions que rires, appels, chansons, fracas de bouteilles, roulements de tambours, et notre inquiétude ne s'étourdissait pourtant pas.

Au contraire, il semblait qu'elle trouvât dans ce sauvage vacarme, dans ce pêle-mêle de plaisirs grossiers, de visages et de formes rudes, prétextes à s'effrayer encore plus. Anne ne venait point... Quelle fantaisie la tenait éloignée de nous? Voulait-elle choisir ce moment pour rompre définitivement avec sa mère? Allait-elle rentrer seule aux Loges?

Je sentis bien que Thérèse ne se résignait pas à rester immobile, au milieu du va-et-vient et du tumulte. Elle était si frémissante que je lui conseillai ce qu'elle désirait : de voir si Anne ne s'était pas attardée dans la chapelle.

Nous revînmes donc jusqu'à la petite porte latérale, qui s'ouvrait presque au pied de la chaire. L'obscurité, le silence, la fraîcheur nous surprirent au premier pas, mais nous nous arrêtâmes ensemble, quand nous aperçûmes, devant une statue de sainte Suzanne, Anne agenouillée. Deux femmes étaient auprès d'elle. Des cierges étoilaient l'ombre, et mettaient sur leur visage des clartés vacillantes. Au bruit de notre arrivée, Anne avait tourné la tête de notre côté. Elle ne bougea pas cependant. Elle continua de prier, quelque temps encore, puis après un signe de croix se leva et vint vers nous.

Elle m'apparut, pâle, les yeux fatigués par des larmes dont la trace était sur ses joues. Elle avait l'air doux et ardent à la fois. Elle ouvrit les bras, comme les Vierges des autels, attendant que sa mère courût à elle, et dit à mi-voix :

— Je vous demande pardon, maman !

Thérèse avait posé sa main sur mon épaule, et me serra si fort à ces mots que j'en fus ébranlé. Elle retint dans sa gorge un cri qui devint un gémissement et les deux femmes s'étreignirent. Leur corps, leur amour n'étaient qu'un. Elles pleuraient.

Il avait suffi d'une phrase, de ces gestes, pour que notre crainte, nos tristes souvenirs s'écroulassent d'un seul coup. Nous sortîmes tous les trois, côte à côte de la chapelle. Le soleil ruisselait sur l'enclos en liesse et revêtait Thérèse et Anne d'une parure neuve comme leur joie.

IX

La fin de la journée ne sembla pas moins heureuse. La réconciliation était complète. Anne témoignait à sa mère d'une sollicitude affectueuse dont Thérèse ne se lassait pas. Elles m'avaient, dans leur bonheur qui ne s'occupait que de soi-même, laissé derrière elles avec Catherine et Tanneguy, et je pouvais, à loisir, observer leur attitude. Elles bavardaient discrètement, la mère au bras de sa fille, comme si elles eussent échangé des confidences après une longue séparation. Nous les suivîmes loin de la fête, jusqu'aux maisons de Goëtrès où notre voiture nous attendait.

Le ciel avait gardé toute sa grâce. Il mit, sur notre retour au château, une douceur pénétrante. Nous respirions sans contrainte l'air léger des dernières heures du jour, et il nous semblait que nous renaissions à une existence dont la maladie nous avait, trop longtemps, donné le dégoût.

Les visages, autour de moi, n'étaient plus ceux que j'avais interrogés, si anxieusement, depuis quarante-huit heures. Thérèse avait, dans ses regards, une langueur féminine que je n'y avais jamais vue ; Anne, dans les siens, une puérile confiance qui en éteignait le dur éclat. Elle écoutait les propos maternels avec respect, répondait avec complaisance, employait le mot « maman » dont la sonorité était pour Thérèse la caresse la plus tendre. Il n'y avait rien qui parût exagéré dans leurs manières ou dans leurs effusions ; tels ces paysages qui retrouvent l'équilibre de leurs lignes, dès que la tempête ne souffle plus.

Mais les réalités souvent prennent les formes de nos désirs. Ou du moins, une apparence qui, sur l'instant, comble nos souhaits, suffit pour que nous soyons satisfaits et que nous en formions d'autres. Nous avons un tel besoin de changement pour croire à la vie, que nous ne jouissons jamais de tout qu'à demi, et déjà je m'imaginais que ma présence aux Loges était inutile, que Thérèse renonçait

à se séparer de sa fille, que cette dernière consentirait, désormais, à rester auprès de sa mère, au château, ou à Paris.

Je ne tardai pas à m'apercevoir que ma logique était en défaut. Rien, certes, ne vint troubler notre repas du soir. Nous parlâmes de Daniel, mais nos voix s'accordèrent pour vanter ses vertus. Nous discutâmes de l'avenir, mais en termes vagues et qui ne prêtaient pas à la controverse. Il me paraissait qu'Anne avait, au fur et à mesure que nous prolongions notre causerie, repris une mine plus sévère, encore qu'elle fît effort pour sourire quelquefois. Thérèse était si profondément convaincue que tout était revenu dans l'ordre, qu'elle étalait son optimisme et me forçait à le partager.

Elle disposait de mes journées, traçait à sa fille l'emploi de son temps, me proposait des visites au cimetière et des promenades en sa compagnie ; elle parlait des voyages qu'elle devrait entreprendre avec Anne, sans arrière-pensée, sans douter de notre approbation. Pourtant, son élan eût dû se briser net, lorsque, à propos d'une démarche qu'elle voulait faire le lendemain dans l'après-midi, chez un fermier des environs, avec sa fille, cette dernière répondit, doucement :

— Demain, c'est l'anniversaire de Coatmelec, je voudrais aller à la chapelle.

C'était une attaque. Si dans l'esprit de la jeune fille cette phrase n'avait pas ce caractère brutal, elle eût pu prendre, pour sa mère qui ne l'attendait pas, dans cette atmosphère pacifique, un son de révolte.

Mais, soit tactique, soit que vraiment elle n'eût pas compris tout ce que cette affirmation révélait, Thérèse ne broncha pas et continua de s'épancher en souriant, jusqu'à l'heure, où, pour regagner nos chambres, nous nous séparâmes.

Comme, à ce moment, je restai un instant seul avec elle, Anne me demanda, très naturellement :

— Viendrez-vous à la chapelle, mon cousin?

— Vous n'y pensez pas sérieusement, Anne, je suppose...

— Et pourquoi? fit-elle étonnée.

— Parce que vous n'irez plus, de longtemps, si vous aimez votre mère.

— Ne lui ai-je pas demandé pardon?

Elle dit, me serra la main, et s'en fut dans son appartement.

Ce fut pour moi un soudain orage. Ainsi ce pardon que j'avais cru si bienfaisant, rendait au contraire plus profonde encore la mésentente. Chacune, de bonne foi, s'était trompée sur les inten-

tions de l'autre. Pour Thérèse, ce pardon c'était une soumission à sa volonté. Pour Anne, c'était une concession que la prière lui avait imposée. Pendant toute la fête de Sainte-Suzanne, elle avait demandé à Dieu de lui dicter son devoir. Elle sentait bien que ses colères, ses mots cruels n'étaient pas chrétiens. Mais elle tenait pour article de foi son amour de son père, de son sol, et des traditions qui nourrissaient son âme.

Nous prions toujours pour nous-mêmes, et ne fatiguons le ciel que de nos propres tourments. Nous lui demandons d'approuver nos désirs, et c'est toujours l'écho de notre voix que nous acceptons comme sa réponse.

Anne avait humilié son amour-propre, son orgueil, elle ne poussait pas son sacrifice au delà de cette humiliation. Dans son cœur, ses passions brûlaient toujours. Il n'y avait qu'un mince écran devant leurs flammes.

Et les plus pénibles pressentiments m'assaillirent, pendant que, dans mon lit, je cherchais, en vain, le sommeil. Si je pouvais espérer que, pendant mon séjour, Thérèse et sa fille tâcheraient d'éviter le combat pour ne pas me donner, une fois encore, le spectacle de leur haine, j'étais convaincu qu'après mon départ ces deux femmes lutteraient avec acharnement, jusqu'à ce qu'une d'elles s'avouât vaincue.

Sans doute l'amour maternel trouverait quelque accommodement. Il m'était apparu, chez Thérèse, capable d'inspirer de sages résolutions. Mais il fallait compter avec l'énergie masculine de la veuve de Daniel, avec son âge qui lui donnait des ardeurs sensuelles, peut-être, et certainement un besoin d'indépendance qui ne supporterait aucun lien. Elle avait, en elle, vingt ans de rancune. Ne l'avait-elle pas dit, dans la sincérité de sa colère? Et dans la solitude des Loges, chaque jour plus pesante à son corps vigoureux, recommencerait de se jouer la tragédie dont son mari était mort.

Que pouvais-je contre cet avenir? Pendant toute la nuit j'essayai de répondre à cette interrogation qui me poursuivait, comme si quelqu'un, à côté de moi, me l'eût posée. La fatigue qui m'accabla, enfin, à l'aube, chassa cette obsession.

Lorsque je me réveillai, je repris courage, et aussi cette curiosité par quoi j'expliquais alors que je fusse moins soucieux. J'appris d'ailleurs par Catherine que Mme de Kerrhelec et sa fille étaient parties ensemble, de très bonne heure, en cabriolet et qu'elles ne rentreraient pas avant le soir.

Anne avait donc renoncé à son pèlerinage à Saint-Paterne? Ou n'était-ce pas une ruse de Thérèse qui pensait qu'en remplissant

cette journée par des visites, elle empêcherait son enfant de célébrer l'anniversaire de Coatmelec? Sans doute avait-elle jugé, et justement, que cette célébration eût été un défi à leur accord nouveau, qu'elle eût renversé ce que le pardon de la veille avait reconstruit. Et elle avait tourné le péril. C'était une victoire éphémère, je le craignais, mais au moins un repos.

Je profitai de ma liberté pour aller dans la campagne, à l'aventure. Je déjeunai dans une auberge avec les bûcherons de la forêt. Je fis la sieste, au pied d'un sapin dans un bois. Puis mes pas me portèrent vers les coteaux que l'été dorait de lumières vives et qui, en s'abaissant, à l'horizon, vers la mer lointaine, dégageait un ciel de plus en plus vaste, sur un paysage de plus en plus doux. Cette Bretagne ensoleillée, toute pareille à celle que j'avais découverte, à mon arrivée, avait une magnificence qui m'éblouît. Elle était, à la fois, poétique et réaliste. Ses arbres trapus, ses champs de blé, ses vieilles fermes à tourelles, aperçues au milieu des chênes, au détour d'un chemin creux, donnaient une impression d'antique richesse que le temps avait respectée. Il n'est pas de contrée où la verdure, le rocher, l'eau, sont plus également répartis, où l'on éprouve mieux le sentiment de la sécurité, où l'on se sent moins soumis aux caprices des hommes. La nature reste maîtresse.

Mais voici un nuage, voici un coup de vent. Tout ce qui m'entoure se déforme. Par une inexplicable intervention, de cette terre qui tout à l'heure me rassurait, montent d'inquiétants brouillards. Un chant lyrique, désespéré, court avec cette brume, sur les landes. Les calvaires aux carrefours prient pour ce sol tourmenté. L'horizon s'accorde-t-il à mes soudaines tristesse? Est-ce lui qui, tout à coup, m'accable de sa mélancolie? Ne puis-je donc m'éloigner des Loges sans tomber dans cet état de trouble qu'Anne observait si ironiquement, quand je me promenais avec elle?

Et aussitôt que je prononçais son nom, je la voyais avec sa mère au cours de cette première journée d'intimité. Je tremblais qu'il n'y eût eu quelques froissements, quelques chocs ; je me reprochais ma flânerie, comme si ma présence auprès des deux femmes eût été indispensable à leur bon accord. N'avaient-elles pas marqué pourtant, et très nettement, leur volonté de se passer de moi? N'était-ce point là une décision rassurante?

Je revins au château rapidement. J'avais hâte malgré tout de savoir dans quels sentiments je retrouverais mes cousines, hâte aussi d'échapper aux suggestions d'un crépuscule menaçant.

Il était environ huit heures du soir. De la route j'aperçus les toits des Loges au-dessus du collier sombre de la châtaigneraie,

et j'allais m'engager dans le chemin qui me ramenait à la maison, quand je vis, à quelques pas, Anne qui courait à travers champs.

Elle avait dû deviner ma présence et vouloir l'éviter, car elle ne répondit pas tout de suite à mon appel. Pourtant, comme j'insistai, elle s'arrêta et vint vers moi. Elle avait l'air gêné, s'efforçait à prendre une attitude naturelle et serrait des fleurs dans ses bras. Il me suffit d'un regard pour juger qu'elle ne me dirait pas, tout de suite, toute sa pensée.

— Où courez-vous ainsi, lui demandai-je, et à cette heure?

— Ne me retenez pas, mon cousin, me dit-elle, je suis pressée!

— Il se passe quelque chose que vous voulez me cacher, Anne, je le vois sur votre visage.

— Non, mon cousin.

— Avez-vous eu de nouveau quelque discussion avec votre mère?

— Mais non! La journée a été calme.

Elle s'impatientait, me lançait des coups d'œil courroucés. Il n'en fallait pas davantage pour exciter ma curiosité.

— Alors? Pourquoi vous sauvez-vous quand il est l'heure de se mettre à table?

— Je serai là dans quelques instants.

— Où allez-vous? Dites-le-moi, vous savez bien que vous pouvez compter sur ma discrétion.

Elle hésita d'abord à me répondre. Puis, soit qu'elle eût hâte de me quitter, soit que ma dernière phrase lui eût donné confiance :

— Vous me jurez de ne rien répéter à ma mère?

— Je vous le promets.

— Non, jurez-le-moi, sur le souvenir de mon père.

Elle avait dans sa voix tant d'autorité, dans son maintien tant d'assurance que je fis le serment qu'elle me demandait, sans comprendre, sur l'instant, toute son importance.

— Eh bien! m'expliqua-t-elle, maman m'a avertie que nous partions demain pour Rennes... Demain, vous entendez, mon cousin... Je veux aller ce soir à la chapelle de Coatmelec, c'est l'anniversaire de sa mort. C'est peut-être la dernière fois que j'y porte des fleurs... La dernière fois... Que va-t-il se passer ici? Quelle ruse de ma mère ce départ peut-il cacher?

Elle ne se retenait plus. Je la retrouvais dans le même état que ce soir d'affreuse querelle avec Thérèse, à la fois surexcitée et maîtresse de soi, capable de tous les coups d'audace irréfléchie et des actes les plus raisonnés.

— Elle me chasse d'ici, continua-t-elle... Oui... c'est une façon de me chasser que de m'emmener avec elle.

— Anne ! lui dis-je, pourquoi ne pouvez-vous croire à la sincérité de votre mère?

— Parce que je sais comment elle a traité mon père, parce que je sais qu'elle hait cette demeure...

— Vous irez à Saint-Paterne, demain, avec moi.

Elle protesta.

— Non... non... demain, on saura m'en empêcher...

— Mais il va faire nuit.

— Je connais le chemin.

— Il est tard.

— Par le raccourci, j'en ai pour une heure au plus, aller et retour.

— Je vous accompagne.

— Non ! je ne veux pas... laissez-moi ! J'ai besoin d'être seule. Songez, c'est la dernière fois... Parlez à maman... Allez...

J'aurais voulu la retenir, mais elle m'échappait déjà. Elle courait de cette allure souple des gens habitués au tremplin de la terre grasse ; elle disparut à ma vue en quelques secondes.

Il ne me restait plus qu'à rentrer aux Loges et à faire attendre son retour à Thérèse. Ce n'était pas une tâche impossible. Il me fallait la remplir sans trahir Anne, puisque j'avais juré de ne rien dire, mais en essayant pourtant de deviner les intentions véritables de ma cousine et de prévenir le drame qui se préparait, quand Anne reviendrait de son pèlerinage insensé.

Thérèse était assise dans la salle à manger des Loges, quand je pénétrai dans le château.

Elle gourmandait sa servante, mais je devinai tout de suite à ses regards, qu'elle était en bonne humeur. D'ailleurs, elle me déclara, avant même que je lui eusse rien demandé :

— Anne a été charmante !

— Je n'en doutais pas.

Puis, avec une nuance de reproche dont la féminine mauvaise foi ne m'échappa pas :

— Nous l'avons jugée trop légèrement, l'autre soir, dit-elle. Qui n'a pas de ces colères? Elle avait pris tant de peine à dominer sa douleur, pendant les derniers jours si pénibles de son père ! Et moi-même? Comment me suis-je laissé emporter ainsi?

— N'en parlons plus, ma cousine, puisqu'il n'en doit rester rien.

— Vous avez raison.

Elle eût volontiers insisté afin de détruire dans mon esprit tout souvenir des accusations que sa fille avait si précisément portées, et que je n'oubliais pas. Elle se tut pourtant, pendant un instant.

Mais elle craignit que son silence ne me permît des réflexions intimes, et elle reprit :

— Nous avons visité des fermes, surveillé des travaux dans une métairie. Elle s'est intéressée à tout. C'est la première fois que je l'ai vue ainsi. Nous avons été au cimetière avant de revenir. Et nous nous sommes embrassées. Ce baiser-là valait mieux que toutes les paroles.

Nous nous entretenions à voix basse, car Catherine allait et venait, et Tanneguy nous avait rejoints.

— Il n'y aura plus de malentendu, continuait Thérèse. Elle a compris qu'elle devait changer sa manière de vivre... Je ne peux pas agir trop brusquement... Mais je vais l'entourer de soins... Je vais pouvoir m'occuper d'elle... Jusqu'à présent, elle était à Daniel, bien plus qu'à moi... Nous nous connaissions à peine... Maintenant elle est ma fille ! Elle est à l'âge des confidences, des surprises, des émois... C'est alors qu'une mère devient une amie !... C'est notre moment à nous autres. Je saurai le prolonger... D'abord j'ai décidé que nous partirions demain pour Rennes !...

— Serez-vous longtemps absente, ma cousine?

— Je ne sais pas... Il faut que cette enfant change d'air... Il faut qu'elle sache qu'on peut vivre ailleurs qu'ici... D'autant plus que si elle s'accoutume à la vie de Rennes ou de Paris, je ne garderai pas éternellement cette maison...

Je me permis une objection.

— Vous savez pourtant qu'elle y est très attachée.

— Oui. Mais à son âge, on découvre heureusement tant d'attraits dans les nouveautés ! Et puis il faut que je pense à la marier, à lui faire une dot...

Elle se laissait emporter par son ambition de femme et de mère. Inconsciemment, peut-être, elle se disposait à traiter Anne comme elle avait fait de son mari. Elle ne songeait pas que sa fille pût lui résister ni même conserver jalousement des pensées hostiles aux siennes. Elle était toute à sa victoire de la veille.

La pendule sonna la demie de huit heures. Le couvert étais mis. Thérèse tressaillit :

— Comme il est tard ! dit-elle. Catherine ! Voulez-vous prévenir mademoiselle que nous allons dîner. Elle doit être dans sa chambre.

Je ne dis rien. La servante revint quelques instants après et déclara :

— Mademoiselle n'est pas chez elle.

— Alors, elle est à la ferme, dit ma cousine.

— Je vais l'appeler.

Catherine s'en fut de nouveau. Elle revint vite, essoufflée.

— On ne l'a pas vue à la ferme... madame.

— C'est singulier. Où croyez-vous qu'elle puisse être, mon cousin?

Il y avait tant d'inquiétude dans sa question, que je crus pouvoir suggérer :

— Ne serait-elle pas allée à la chapelle?

Thérèse sursauta.

— A quelle chapelle? A Sainte-Suzanne?

— Non, fis-je, à Saint-Paterne.

Je rappelai, avec prudence, que c'était l'anniversaire de Coatmelec, qu'Anne donnait à cette date une tendresse particulière à laquelle le souvenir de son père apportait plus de force encore.

Ma cousine haussa les épaules.

— Mais non! Elle n'en a pas soufflé mot de la journée!

— Pourtant.

— Non! répéta-t-elle. Je le jurerais. Elle m'a fait, de bon cœur, ce sacrifice.

J'eus peur de lui faire trop de peine en insistant. Elle mettait dans son affirmation tant de violence que je sentis tout le prix qu'elle y attachait. D'ailleurs, elle détourna elle-même son angoisse.

— Elle est sans doute retournée à la chapelle de Sainte-Suzanne. Elle y va souvent.

Ce disant elle se dirigea vers la fenêtre. Le ciel était rouge, le soleil couché dans des nuages de tempête. La nuit allait tomber d'un seul coup et serait sans étoiles.

— Il va pleuvoir, dit Thérèse. Peut-être, mon cousin, pourriez-vous aller à sa rencontre?... Faites atteler le cabriolet!

Je courus jusqu'à la ferme. Le fermier se mettait au lit. Il se hâta de s'habiller, de préparer la voiture, et proposa de m'accompagner. J'acceptai volontiers. J'étais d'une nervosité extrême. J'avais besoin de quelqu'un qui fût calme auprès de moi.

Pendant que nous attelions, ma cousine vint causer avec nous. Elle était moins anxieuse qu'auparavant. Elle me recommanda de ne faire aucun reproche à Anne. Je n'y pensais point. Le fermier donna du fouet. L'attelage roula sous le tunnel des tilleuls. Déjà on ne voyait plus à deux mètres devant soi. Les lanternes du cabriolet tachaient de jaune la croupe noire de notre bête.

— Nous allons à Sainte-Suzanne? me demanda le fermier, quand nous fûmes arrivés à la barrière qui fermait l'entrée du domaine.

— Non, lui dis-je, à l'étang de Saint-Paterne.

Il n'en montra pas d'étonnement.

Ce n'était pas, à la vérité, que j'eusse l'espoir de rejoindre Anne

avant qu'elle eût atteint la chapelle. Elle avait plus de trois quarts d'heure d'avance sur nous, à présent, et le raccourci à travers la forêt, pour autant que j'en pouvais juger, lui avait permis d'arriver à Saint-Paterne au même instant que nous quittions nous-mêmes les Loges, mais j'imaginais que pour revenir dans la nuit sa marche serait plus lente et que nous pourrions, en nous hâtant, la rejoindre, soit sur la chaussée de l'étang, soit à la sortie des vasières.

Je souhaitais ardemment de la rencontrer, et pour apaiser l'inquiétude qui, je ne sais pourquoi, commençait de me gagner, alors que je savais bien qu'elle ne pouvait encore être de retour, et pour calmer son exaltation avant qu'elle ne se trouvât en face de sa mère.

Mon conducteur ne disait mot. Il nous menait à vive allure, sifflant de temps à autre pour exciter son cheval. Où étions-nous? Je n'aurais pas su le dire. Je n'avais qu'une idée : ramener Anne. Et obstinément je répétais un refrain de Paris, jadis entendu, comme si j'avais redouté d'entendre de plus funèbres voix.

Nous ne rencontrâmes âme qui vive, pendant le trajet. Nous poussâmes donc jusqu'à la maison où j'avais fait halte avec Anne quelques jours plus tôt.

La vieille femme qui l'habitait s'inquiéta de notre arrivée si tardive.

— Y a-t-il un malheur? dit-elle, quand elle aperçut mon visage à la lueur de son lumignon.

— Non... non...

— Mlle Anne est avec vous?

— Pas aujourd'hui. Donnez-moi votre lanterne. Je veux aller jusqu'à la chapelle.

— A cette heure-ci?

— Oui... Savez-vous où est le raccourci qu'elle avait l'habitude de prendre avec M. de Kerrhelec?

— Oh ! s'exclama la femme, elle ne s'y serait pas risquée dans la nuit !

— Cependant...

— C'est environ au milieu de la chaussée... Mais il faut bien connaître... Voulez-vous que je vous accompagne?

— Merci... nous trouverons.

Qu'eussions-nous fait de cette vieille avec nous, quand chaque minute était si précieuse? Nous n'en écoutâmes pas davantage, prîmes la lumière, et suivi du fermier qui n'avait pas voulu que je m'aventurasse seul au milieu de l'étang, je partis d'un pas rapide.

Mais bientôt il nous fallut ralentir, avancer presque à tâtons. Le

halo de notre lanterne éclairait à peine un mètre du chemin devant nous, et jamais nuit ne fut plus obscure. Quelquefois, nous nous arrêtions pour appeler : « Anne ! Anne ! » mais nulle voix humaine ne nous faisait écho. Les roseaux, de chaque côté de la chaussée, bruissaient, chuchotaient. Les souffles d'une brise fétide frôlaient notre visage, et laissaient une odeur pestilentielle sur notre corps. Nous trébuchions souvent :

— Prenez garde, me disait le fermier. Si vous glissez, vous y restez.

Il n'avait à la bouche que ces phrases rassurantes. Et pourtant je ne m'effrayais point. J'étais acharné à ma tâche.

— Voici la chapelle ! annonçai-je à mon compagnon.

En effet, nous touchions ses murs. Je criai de nouveau de toutes mes forces : « Anne ! » Mon appel s'enfonça dans le silence et les ténèbres. Il s'y mêla aux lamentations des hautes herbes. Je collai ma lanterne à la petite fenêtre de la chapelle, dans l'espoir d'y découvrir Anne en prière. Je ne la vis point. Je brisai la vitre. Alors la lueur jaunâtre se posa sur l'autel et j'aperçus un bouquet de fleurs : les roses et les dahlias qu'elle portait dans ses bras quand je l'avais rencontrée !

Donc, elle était venue !

— Elle est partie, dis-je au fermier. En route.

— Nous l'avons peut-être croisée. Elle est sur le chemin des Loges.

— Je l'espère... Dépêchons-nous... Tâchons d'arriver rapidement au raccourci.

— Dans cette obscurité, repartit mon compagnon, c'est de la démence.

Il paraissait effrayé, lui aussi. Nous nous mîmes en marche. Nous allions, courbés sur le sol pour être plus certains que nous posions nos pieds sur une terre solide. Les mêmes bruits mystérieux nous faisaient escorte et le vent, qui n'avait cessé de hurler, redoublait sa fureur. Pour comble de malchance, la pluie se mit à tomber, fine, drue, nous entourant d'un filet aux mailles si serrées que nous étions quelquefois empêchés de nous mouvoir et restions sur place. De temps à autre le fermier qui me précédait se tournait vers moi et me demandait :

— Vous êtes là?

Le rayon de la lanterne qu'il balançait dessinait des formes étranges et dansantes. Je répondais : « Oui » et nous continuions d'avancer en gémissant.

Tout à coup, un cri terrible domina le sifflement des roseaux

et des arbres, les frissons bruyants de la pluie sur l'étang. Nous nous arrêtâmes net.

— Vous avez entendu?

— Oui...

— Qu'est-ce?

Nous ne dîmes plus rien. Nous écoutâmes. Puis le fermier murmura :

— Est-ce un cri humain?

— Je ne sais... mais je crois que...

— Un oiseau?

— Non... non... c'est elle ! C'est Anne, m'écriai-je brusquement... j'en suis sûr...

J'étais si bouleversé que je n'attendis pas la réponse de mon compagnon, ni sa lumière. Je fis demi-tour. Il m'avait semblé que le cri venait des vasières, derrière nous.

— Anne ! hurlai-je de toutes mes forces, Anne !

Le fermier revint près de moi. Nous nous penchions de chaque côté de la chaussée. Nous nous arrêtions pour lancer des « oh ! oh ! » en mettant nos mains en porte-voix. Nous tournâmes sur nous-mêmes pendant longtemps. Nous n'entendîmes plus un appel. Nous ruisselions de pluie, la boue giclait sous nos pas, et nous fouettait la face, gluante et glacée.

— Rentrons ! me dit le fermier, après un long moment de recherche silencieuse.

Mais je ne voulais pas revenir. J'attendais toujours qu'une plainte m'apportât de l'espoir. Nous nous traînions à genoux comme si nous eussions, dans notre misérable effort, imploré Dieu. Nous croyions avoir exploré un large espace, nous nous retrouvions au même endroit, en butant sur la même pierre pour la deuxième fois. Notre lanterne allait s'éteindre...

Toutes nos peines étaient vaines. Mon compagnon disait peut-être vrai. Un oiseau avait pu pousser ce cri. Et puis il fallait rassurer Thérèse.

Tout l'étang était secoué par des rafales. La pluie rendait la chaussée si glissante que nous étions obligés de ramper. Nous étions à bout de souffle et nous immobilisions pour reprendre haleine, en nous appuyant l'un contre l'autre.

— Elle est rentrée aux Loges, me chuchotait le fermier pour me donner le courage de me remettre en route.

Mais non, je voyais Anne, happée par cette eau bourbeuse et son cri d'adieu courait d'un bout à l'autre des vasières, avec le vent.

— Marchons ! Marchons ! ordonnait mon guide dont la lumière n'était plus qu'une lueur.

J'obéis, inconscient, titubant sous le vent, la fatigue et la terreur.

— Eh bien ! fit la vieille, quand je lui rendis sa lumière.

— Il n'y a rien... Au revoir !

Nous la laissâmes là, sans autre explication. Nous remontâmes dans le cabriolet qui roulait en secouant nos corps frissonnants.

Je n'avais plus d'espoir. Le fermier non plus. Mais il essayait encore de garder son optimisme.

— Elle est peut-être à table.

Il ne croyait pas plus que moi à son mensonge. Et quelque effort que je fisse pour suivre Anne à travers la forêt jusqu'au seuil des Loges, c'était, dans les vasières, son image qui rôdait dans mon imagination fiévreuse. Je la voyais, avec une précision cruelle, creusant de son corps sa fosse dans cette terre molle, où les Chouans de Coatmelec l'accueillaient. Tous ceux qu'elle avait aimés, servis, toutes ces ombres, tout ce pays même l'entraînaient avec une âpre joie dans la mort. Une seconde, en se sentant glisser des mains de la vie, elle avait poussé un appel déchirant. Mais vite résignée, puis heureuse, elle s'était tue, et avait dû sourire à ses amours retrouvées.

Tous ces détails m'étaient connus. J'en avais une sorte d'apaisement. Le trot régulier du cheval rythmait mes visions. Elles passaient et repassaient sous mes yeux comme les péripéties d'une légende qu'on rend plus vraie à chaque évocation nouvelle.

Je ne pensais plus ni à Thérèse de Kerrhelec, ni aux jours vécus au château, ni aux circonstances qui avaient précédé cette mort. Je ne songeais même pas à l'acharnement du destin qui poursuivait cette famille de sa fureur, menait à l'affreux tombeau une jeune fille trop fidèle à ses souvenirs, déracinait le plus bel arbre de ce sol.

Je me complaisais à suivre les derniers instants d'une agonie, le cri de la jeune fille vibrait à mon oreille, et son visage aux yeux clos dansait à mes regards comme une flamme si proche et si pure que j'avais envie de la toucher.

Ce n'était que la lueur de nos lanternes.

Je repris le sentiment de la réalité en sautant de voiture dans la cour des Loges.

Catherine était au-devant de nous. Je lui demandai, en m'efforçant de paraître calme :

— Est-elle ici?

Elle ne me répondit pas et, l'air égaré, m'interrogea :

— Vous ne l'avez pas rencontrée en route?

— Non.

Tandis que le fermier conduisait son attelage aux écuries, j'entrai dans la salle à manger.

Thérèse était assise auprès de la cheminée ; Tanneguy somnolait à ses pieds.

Elle tourna la tête vers moi, au bruit de mes pas.

— Eh bien? fit-elle.

Une sueur froide perlait à mes tempes, je ne pouvais pas parler. Mon trouble l'effraya. Elle se leva :

— Vous venez de Saint-Paterne, n'est-ce pas?

— Oui.

— Alors?

Son visage m'apparut en pleine lumière. Elle avait, depuis mon départ, pris un aspect de vieille. Ses joues étaient livides, des rides tiraient ses yeux, pinçaient son nez. Elle était voûtée, grelottante.

— Alors? reprit-elle... Vous ne la ramenez pas?

— Hélas !

— Que pensez-vous?

J'aurais peut-être dû dire la vérité. Je n'en eus pas la force. Je dis seulement :

— Elle a déposé des fleurs à la chapelle de Coatmelec.

Elle fut accablée par mes paroles. Je devinai que toute sa confiance autoritaire, toute sa foi nouvelle en Anne s'écroulait. Puis elle me demanda encore :

— Il doit être onze heures.

— Oui, ma cousine.

— Elle n'ose peut-être pas rentrer... Et pourtant... murmura-t-elle, les larmes aux yeux.

A ce moment Tanneguy vint auprès de sa mère.

— Puis-je me coucher, maman?

— Oui, Tanneguy.

L'enfant l'embrassa. Elle n'y fit pas attention. Elle retourna chancelante, à son fauteuil. Elle s'y abattit. Et dominant sa faiblesse, se redressant avec effort :

— Montez aussi dans votre chambre, mon cousin, me dit-elle. Moi, je vais l'attendre.

René Bizet.

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

DETTES INTERALLIÉES

Depuis la conclusion du traité de Versailles et l'empoisonnement de l'Europe par les dettes interalliées, nombreux sont les publicistes qui ont imaginé des remèdes et des solutions rétrospectives. On a incriminé notamment les signataires de l'accord de septembre 1914, pour n'y avoir pas adjoint un de ces *traités d'assistance*, si fréquents au dix-huitième siècle, par lequel l'Angleterre se serait engagée à nous verser telle somme pour prix de notre constance et de notre préparation. L'objection, tirée de notre dignité, n'a qu'une valeur relative. C'est le mot d'assistance qui choque. Contribution, compensation offrent des images plus admissibles. On aurait pu les employer.

Ces jours derniers, M. Kessel fournissait une autre recette, non moins rétrospective, et par-dessus le marché, sentimentale. On aurait dû, à son gré, utiliser l'enthousiasme américain, si monté en faveur de la France, au moment de l'armistice, pour obtenir des États-Unis une remise, au moins partielle, de leur énorme créance sur nous.

Ces moyens eussent-ils réussi? L'Angleterre, en septembre 1914, aurait-elle accepté de stipendier son alliée? La démocratie américaine, invitée à faire passer sa sympathie par le livre de caisse, n'aurait-elle pas rafraîchi ses sentiments? Autant de questions destinées à rester sans réponse. De même il est superflu de se demander ce qui se serait produit, si, en mars 1918, nous avions remis notre dette en question, comme beaucoup voudraient que nous l'eussions fait.

Cessons de nous halluciner sur le passé. Considérons le présent. *Existe-t-il aujourd'hui des éléments susceptibles d'être employés à une réduction de notre dette envers l'Amérique et envers l'Angleterre?* Tout est là. De notre intelligence à découvrir ces éléments et de notre savoir-faire à les utiliser dépendront pour beaucoup l'assainissement de nos finances, la diminution de nos impôts et le relèvement de notre devise.

M. Louis Marin s'est fait l'apôtre de cette croisade. Son grand discours du 28 janvier a remis en question la légitimité de la note qu'on nous présente. Si M. Herriot ne s'était pas laissé intimider par des considérations absurdes, nous aurions pu imposer notre point de vue aux méditations des comptables anglo-saxons, qui ne veulent connaître qu'une seule colonne de chiffres, la leur. Ajournée, la question n'est pas supprimée. Le mois dernier, M. Klotz revenait à la charge dans une enceinte moins tapageuse que le Palais-Bourbon, mais plus sérieuse. Sa conférence du 25 mai au *Comité national d'études sociales et politiques* mérite de retenir l'attention de tous ceux qui rêvent pour notre pays une autre destinée que celle de dupe.

Avec beaucoup de bon sens, M. Klotz repousse l'image d'une France geignarde, allant, comme Bélisaire, tendre son casque aux autres nations. Les affaires sont les affaires. Les arrangements sont les arrangements. La France veut faire honneur à sa signature. Il s'agit seulement d'apurer un compte, d'interpréter une convention. Tel est son point de vue. Il estime — et ce ne seront pas les Anglais qui pourront trouver à redire à son raisonnement, eux qui possèdent deux sortes de juridictions — que le procès actuel doit être jugé en *équité*. Devons-nous 16 milliards de francs-or à la Grande-Bretagne, 18 aux États-Unis? Nous en est-il dû 15? Peut-être. Paierons-nous en argent, en nature? Distinguerons-nous la dette *commerciale* de la dette *politique*? Autant de questions qu'il ne faut poser qu'en seconde ligne.

Ce qu'il faut bien marquer tout de suite c'est l'âpreté — l'ignoble âpreté, confinant à la mauvaise foi — avec laquelle certains délégués anglo-saxons ont essayé de liquider les questions d'argent pendantes entre eux et nous. Tout le monde a vaguement entendu parler du juge Parker. Le juge Parker fut un négociateur américain envoyé à Paris pour traiter avec nous les questions des dépenses qui avaient été engagées par l'armée américaine sur notre territoire. Or le juge Parker était arrivé avec des calculs extraordinaires plein ses poches. Il soutenait par exemple que, compte tenu de la valeur du dollar, les canons, vendus par nous aux Américains avec de l'acier américain acheté par nous en Amérique, devaient être payés au prix de la

matière première ! C'est peut-être ainsi qu'on fait les bonnes maisons, mais c'est ainsi qu'on donne l'éveil aux intéressés. Jusqu'à un certain point il n'est pas exagéré de dire que les comptes qui nous sont présentés se ressentent un peu tous de l'état d'esprit du juge Parker.

Pour M. Klotz une question préalable doit d'ailleurs dominer tout le débat : il existe un parallélisme essentiel entre notre situation de peuple débiteur et notre situation de peuple créancier. Qu'en résulte-t-il? Qu'avant de liquider notre dette, vis-à-vis des Anglo-Saxons, nous devons attendre les paiements de l'Allemagne. Il ne suffit pas de spécifier des conditions de paix, de déterminer des époques de versements allemands, il faut encore que ces versements se réalisent. Tant qu'ils ne se seront pas réalisés, la question en ce qui nous concerne devra rester en suspens. N'est-ce pas le seul moyen d'intéresser l'Angleterre et l'Amérique à la bonne conduite de Berlin?

Parmi les considérations secondaires, il en est une assez spécieuse, de portée morale, mais qui, bien placée et en temps opportun, fait ressortir avec force l'inélégance foncière des réclamations qu'on nous adresse, pour autant qu'on ne les modère pas : « Est-ce que les Anglais et les Américains, remarque M. Klotz, nous ont prêté de l'argent pour développer notre souveraineté, pour construire des chemins de fer, des ports, pour augmenter notre force d'expansion ou notre productivité? Pas du tout. On nous a prêté de l'argent pour acheter, à des producteurs américains et anglais, des marchandises américaines et anglaises. Nous avons fait des dépenses destinées à augmenter la productivité de notre prêteur. Cela est une chose exceptionnelle et qui a d'autant plus d'importance que les législateurs des deux pays dont je parle, ont prévu que les bénéfices de guerre seraient imposés lourdement. Aussi chaque fois que, empruntant 100 livres, nous achetions pour 100 livres sur place, 70 livres environ rentraient dans la caisse de la Trésorerie ; nos prêteurs n'ont donc pas tout perdu avec nous ; nous n'avons pas porté un préjudice de la totalité à ceux qui nous réclament en ce moment de l'argent. »

C'est la vérité même. Pendant que les Français, ratissés par une conscription impitoyable, sans précédent dans l'histoire, allaient se faire tuer, leurs financiers concluaient avec les usuriers d'outre-Manche et d'outre-Atlantique ces emprunts sublimes au taux réel de 40 ou 45 pour 100. En vérité, dans cette aventure, du débiteur ou du créancier on se demande lequel est le plus digne d'admiration. Et plus tard, de conférences en conférences, réductions progressives de notre facture sur Berlin tandis que nos intérêts à nous continuaient de courir à Londres et à New-York ! Tout cela est positi-

vement inouï. Si l'on en faisait un roman, il serait taxé d'invraisemblance. Pour finir, le plan Dawes, qui entoure l'Allemagne d'un triple rempart, a grand soin de nous laisser à découvert.

Il paraît que ce n'est pas terminé, que même dans le règlement final, il y a place pour de nouvelles surprises. Après avoir joué sur nous à la baisse, on jouerait à la hausse, on spéculerait sur notre devise de façon à toucher je ne sais quel agio supplémentaire au cas où notre franc remonterait. Dans quelle caverne !...

La discussion qui a suivi l'exposé, très applaudi, de M. Klotz, n'a pas manqué d'animation. M. Paul Le Faivre notamment est intervenu avec bonheur, pour compléter les arguments soit de M. Klotz, soit de M. Louis Marin. C'est ainsi que ce dernier a mis en lumière ce point capital : « Dans l'effort qui a été déployé par tous les alliés en vue de la victoire commune, la France a jeté un capital incomparable au point de vue hommes, au point de vue matériel, au point de vue des sacrifices de tout ordre. » Ne peut-on aller plus loin? Ne peut-on ajouter ceci, avec M. Paul Le Faivre : « La France a été le champ de bataille d'une guerre américaine et d'une guerre anglaise, portée sur le sol français en vue d'intérêts américains et d'intérêts anglais. En employant cette formule nous ne disons rien de nouveau ; nous ne faisons que répéter ce que disent les hommes d'État britanniques et américains ; cent fois ils ont répété : Nous avons fait notre guerre. *We made our own war*. Où ont-ils fait cette guerre? Ils l'ont faite en France. Et nous pouvons dire : Ce n'est pas pour des intérêts français que vous avez fait votre guerre en France, que vous avez remporté la victoire à nos côtés ; il y a donc là une sorte de loyer dont nous pouvons faire état pour réclamer, dans la discussion de nos dettes vis-à-vis de vous, une situation particulière. Il semble qu'on oublie complètement cette situation particulière en Angleterre et en Amérique. » Argument topique, difficile à écarter. De même, lorsque M. Snowden, chancelier de l'Échiquier dans le cabinet Mac Donald, confesse que la créance anglaise sur la France n'est pas commerciale, mais politique, et qu'elle constitue un *moyen de pression*, il en souligne par là même la très grande faiblesse.

Ne serions-nous pas fondés, nous aussi, à rechercher, dans tel ou tel épisode de la lutte, des moyens de pression vis-à-vis de Londres? Quand l'amiral Consett, qui fut chargé, entre 1914 et 1918, de missions importantes sur le littoral de la Baltique, de la mer du Nord et auprès des Cours scandinaves, vient déclarer avec une autorité qu'on ne contestera pas : « La guerre aurait été finie au bout de onze ou douze mois sans le commerce tout à fait insolite auquel s'est livrée une bonne partie du négoce britannique, » comment ne nous souvien-

drions-nous pas de son témoignage quand l'heure de fixer le doit et avoir exact de chacun aura sonné?

Quant aux États-Unis, entrés en guerre le 6 avril 1917, afin de sauvegarder leur existence menacée, mais parvenus sur le front en mars 1918 seulement, pourquoi ne ferions-nous pas valoir vis-à-vis d'eux notre rôle d'écran protecteur durant ces onze mois? Cela se paye, en bonne justice, les écrans protecteurs.

Enfin il n'est pas superflu de recourir aux précédents. Il en est un particulièrement instructif. Dans les dernières années du dix-huitième siècle, l'Autriche avait négocié à Londres deux emprunts à court terme qu'elle ne put rembourser. La même aventure qu'en 1914 s'était produite alors : on croyait à une guerre courte. Celle-là dura encore plus longtemps que la nôtre, tant et si bien que la somme initiale de 250 millions de francs, alourdie de plus de vingt-cinq ans d'intérêts, avait doublé, lorsqu'il fut décidément question de la régler, en 1823. L'Autriche réclama, fit valoir ses raisons. Sait-on de quelle réduction elle bénéficia? D'une réduction des *neuf dixièmes*. Vienne s'en tira en versant 500 millions, deux millions de livres, — sans compter les nombreux et abondants subsides qui n'avaient cessé de lui être versés par le cabinet de Saint-James depuis 1796 jusqu'en 1815.

Quant à l'argument perpétuellement ressassé de la taxation, plus lourde soi-disant en Angleterre qu'en France, et qui joue dans les réunions électorales d'outre-Manche un rôle énorme, il ne serait pas mauvais d'y mettre fin, comme le suggère M. Klotz, par un recours à la *Société des Nations*, dont la section financière déterminerait les proportions exactes de chaque assujetti interallié au regard de l'assujetti allemand. Cette mise au point réserverait des surprises... Elle ferait sûrement ressortir la misère du contribuable français.

Il est à souhaiter que les sphères officielles, comme on dit, prennent enfin leur parti de défendre le pays contre les exigences de la finance cosmopolite d'inspiration allemande, dont les excitations se retrouvent à l'origine des campagnes menées contre la France à New-York comme à Londres, toutes les fois qu'il s'est agi de nos dettes. Le franc ne cessera de varier tant que la créance sur nous ne sera pas stabilisée. A l'heure actuelle les comptes sont loin encore d'être faits. C'est l'idée la plus claire qui doit émerger de ce débat.

René Johannet.

LES LETTRES

RÉFLEXIONS SUR L'INTELLIGENCE

Je me ferais scrupule de le taire : en toute rigueur, c'est à la rubrique de la philosophie, non à celle des lettres, qu'il eût convenu de parler de ces *Réflexions sur l'intelligence et sur sa vie propre*, de M. Jacques Maritain. Lui-même a pris soin d'en avertir ses lecteurs : « *Que nul n'entre ici s'il n'est métaphysicien* », écrit-il dans sa préface, et il prend le mot dans le sens le plus strict. De fait, rien qui ressemble moins à de la vulgarisation que cette série d'études dont l'objet matériel va de Pascal à Einstein, mais qui se rattachent toutes par quelque biais, sinon directement, au problème de la connaissance. Elles peuvent être plus ou moins accessibles aux profanes, je n'en vois point qui ne soit conduite avec toutes les servitudes, mais aussi avec toutes les libertés que comporte une technique spécifiée.

Peut-être jugera-t-on que cette technicité décidée aurait dû nous décourager de parler de ce livre à cette place. Avouerai-je que c'est elle au contraire qui me fait souhaiter que ces études de philosophie rencontrent le public le plus étendu? Qu'on s'en réjouisse ou qu'on s'en afflige, aujourd'hui un grand nombre d'œuvres littéraires prétendent plus ou moins subrepticement à philosopher. Je n'ose dire que ce soit toujours avec bonheur : d'ordinaire, à ce jeu, la littérature s'enrichit moins que la philosophie ne se gâte. Chez combien d'écrivains ne voyons-nous pas la psychologie et l'expérience empiéter sur le domaine de la spéculation? Précisément, voici le grand bien-

fait de ce livre : en un temps où la notion même de métaphysique échappe à plus d'un esprit cultivé, il restitue sa nécessaire pureté, nous rappelant l'objet propre de la métaphysique, ses méthodes, davantage, la vertu qu'elle exige de l'esprit.

Au reste, que les timides se rassurent. Je n'ai pas dessein de suivre M. Maritain dans le détail de ses analyses. Cela n'est pas de notre ressort. Mais son art nous appartient. Je voudrais surtout dégager quelques-unes de ses thèses essentielles, qui ne sont pas si mal accordées à l'esprit moderne qu'on ne l'a dit et qu'on ne le dit encore.

Il y a deux ans, je crois, la question lui fut posée par M. Constant Bourquin à l'occasion d'une enquête : *Comment les philosophes doivent-ils écrire?* A première vue, l'élégance du langage est seule en cause : pure affaire de style, ou, comme on dit assez mal, de « forme ». Mais M. Jacques Maritain juge sagement que « la controverse n'est utile que si l'on en profite pour approfondir un peu l'objet du débat. » Il ne pouvait s'en tenir à ces considérations superficielles. Je ne sais rien qui éclaire mieux que sa réponse la conception qu'il se fait de la philosophie, de son objet et, par suite, des méthodes qui lui permettent de l'atteindre.

Pas un instant, il n'a hésité à prendre parti pour le langage technique : « Je tiens pour évident, écrit-il, que la philosophie ne peut pas s'exprimer *dans le langage de tout le monde*... Aucune discipline ne peut se passer d'un vocabulaire spécial. » Mais, ajoute-t-il aussitôt pour ne pas s'en tenir à une affirmation sommaire, « la science ne requiert un vocabulaire spécial que parce qu'elle requiert d'abord quelque chose de plus profond et de plus spirituel : la présence dans l'intelligence d'une *qualité*... qui détermine et élève celle-ci par rapport à un objet spécial et spécialement difficile, et qui exige par suite des concepts spécialement taillés et affinés pour avoir prise sur la *sibilité* spécifique de l'objet. » Autrement dit, ici comme ailleurs, c'est l'objet qui commande ; c'est parce que la métaphysique considère l'être d'une certaine façon, sous un certain aspect particulier (tout de même que le médecin ne considère dans les hommes que la santé ou la maladie, et le mathématicien dans les choses que leur grandeur), c'est parce qu'elle étudie « l'être en tant qu'être... abstrait de toute matière, et donc purement incorporel », qu'il est nécessaire qu'elle trouve à son service un vocabulaire du même degré d'abstraction. Dira-t-on que c'est se condamner à n'être pas entendu des profanes? Il est vrai, du moins dans une certaine mesure : ainsi conçue, comme une science de l'être en tant qu'être, et non comme un prétexte à d'éloquents développements sur Dieu, l'âme ou la des-

tinée humaine, la métaphysique, comme toute science, aura besoin de s'apprendre. Mais qu'y faire, à moins de renoncer à la métaphysique? Car voici le point : ce qui rend la métaphysique difficile, ce n'est pas son vocabulaire spécial, assez réduit, en somme, et qui peut être appris en trois jours ; c'est cet objet tout abstrait qui est le sien, c'est la vertu intellectuelle qu'elle exige du métaphysicien.

On le voit, du reste, je n'ai pas cherché à dissimuler ce que ce programme a d'ardu. Et sans doute certains esprits, effrayés qu'on leur demande tant d'efforts pour les conduire en ces terres lointaines, vont-ils se détourner de ces *Réflexions sur l'intelligence*. Ils auront tort. Je ne veux pas dire que M. Maritain soit jamais infidèle à la tâche propre du métaphysicien. Mais si l'un des chapitres de son livre, le second, qui a pour sujet la *Vie propre de l'intelligence et l'erreur idéaliste*, demeure malgré tout d'une lecture difficile et ne peut guère être entendu sans une culture philosophique assez poussée, les autres sont beaucoup plus accessibles. Le problème de la connaissance n'y est plus étudié directement et en lui-même, mais à propos de telle ou telle œuvre, dans telle ou telle de ses applications ; l'histoire de la philosophie ou celle des sciences, la littérature même, à l'occasion, s'y trouvent intéressées. Du coup, ceux-là même qui avaient renoncé à suivre M. Maritain dans son analyse du connaître, cessent de perdre pied, car l'esprit des hommes est ainsi fait que la lumière éclatante de l'abstraction continue leur est intolérable ; ils ne sont pas esprits seulement, ils sont corps et cœur, il leur faut absolument du sensible. M. Maritain l'a si bien compris qu'il préfère ordinairement à un exposé théorique et tout abstrait du thomisme, une analyse critique des philosophies qui s'y opposent.

Au surplus, il est artiste, et, je l'écrirai comme je le pense, non pas seulement bon écrivain, mais un maître du style philosophique. Si c'est le secret des plus grands que d'allier les vertus qui semblaient le plus opposées, il faut bien reconnaître qu'il n'y a guère aujourd'hui que M. Bergson qui sache unir une technique rigoureuse à tant d'agrément et même de charme. Alliance qui ne surprend qu'au premier regard : en réalité les qualités exquises du style de M. Jacques Maritain proviennent du même fonds de probité et de justesse qui lui fait prendre parti si décidément pour le langage technique. Ce qui lasse à la longue, chez la plupart des écrivains, c'est qu'on y discerne trop aisément la part du procédé, le côté trop important de certains efforts qu'ils ont eu le mérite de découvrir, mais qu'ils utilisent ensuite à tout propos. M. Jacques Maritain poursuit une beauté plus intérieure. C'est trop peu de dire qu'il a horreur de l'effet : il semble ne s'appliquer à rien d'autre qu'à conduire le détail de ses pensées

avec la plus délicate justesse, de telle sorte qu'on ne songe pas à admirer l'habileté de l'écrivain, mais oubliant l'auteur, qu'on soit tout à ce qu'il dit. Cela paraîtra facile, peut-être ; la vérité est que de toutes les disciplines, celle-là est certainement la plus dure : l'adopter c'est s'interdire les pierres fausses. D'ailleurs nulle grisaille dans cette exactitude. Parfois, comme frappé de l'impuissance des mots abstraits et des signes trop nettement définis à exprimer, à eux seuls, tout le réel, on le voit appeler l'image à son secours, et soudain, comme par un bref coup d'aile, parler en poète, comme ici : « Le vrai, le plus vrai Pascal est celui du *mystère de Jésus*, et surtout peut-être celui dont nous ne savons que le silence et la longue agonie, celui que Dieu ceint lui-même et conduit où il ne veut pas aller, et qu'il purifie pendant quatre années de pitoyable langueur. »

J'emprunte cette phrase émouvante au chapitre que M. Maritain consacré à *Pascal apologiste*. C'est, à mon goût, des divers chapitres de ses *Réflexions*, celui que les esprits qui craindraient de s'engager trop avant dans l'abstraction métaphysique doivent lire de préférence. De toutes les études que nous a values le centenaire de Pascal, elle me paraît de beaucoup la plus précieuse, avec celle que M. Henri Massis a consacrée au *Réalisme de Pascal* et qu'il vient fort opportunément de rééditer. Plus profondément et plus exactement qu'aucun autre, M. Jacques Maritain nous introduit au cœur même de la pensée pascalienne en voyant en Pascal, non pas un philosophe, mais, très précisément, un apologiste, un écrivain qui ne se propose pas de convaincre notre intelligence, mais de séduire notre cœur, d'orienter les âmes vers Dieu. D'une part, il n'est guère niable qu'il n'y ait chez Pascal un certain parti pris antimétaphysique ; et M. Maritain n'hésite pas à voir là sa « grande déficience ». Mais le fait est qu'encore que les preuves métaphysiques vaillent, ce sont rarement elles qui convertissent. Dès lors, en ramenant les *Pensées* à leur intention maîtresse, il redevient possible, même à un métaphysicien, d'y souscrire.

Qui se refuserait à cette distinction lumineuse? Et sans doute c'est un philosophe qui la pose. Mais avais-je tort de penser qu'il y a des cas où la philosophie intéresse les lettres et que ces *Réflexions sur l'intelligence* méritent l'attention des simples lettrés?

* * *

Mais on nous presse davantage. « Cette « science de l'Être », nous dit-on, est-il bien sûr que ce ne soit pas une « science des mots »? Car elle n'ajoute à nos connaissances rien de fécond. Vous nous pro-

posez sans doute « une explication *possible* de l'Univers » ; et nous vous accorderons que cette explication ne comporte, en tant que telle, aucune contradiction interne ; nous n'essaierons pas de la réfuter *a priori*. C'est « une impossibilité de fait » que nous lui opposons. Admirable construction intellectuelle, le thomisme, qui sut jadis « conjoindre l'enseignement divin et l'expérience humaine de son temps » (et ce fut sa force), est aujourd'hui devenu impensable pour une intelligence vraiment active, parce que notre expérience n'est plus l'expérience du treizième siècle. Une réponse, oui, mais à une question qui n'est plus posée : notre angoisse n'en a que faire. »

J'emprunte ces objections à un récent article de M. Ramon Fernandez, dans la *Nouvelle Revue française*. Article précieux, j'entends pour ceux-là même qui n'y sauraient souscrire. Persuadé qu'aujourd'hui il faut « renoncer tout à fait à penser, ou se résigner à penser jusqu'au bout », M. Ramon Fernandez ne répugne point aux définitions. A une thèse qui se rencontre à l'état de tendance chez un grand nombre d'esprits — l'antinomie du thomisme et de l'intelligence moderne, — il donne une netteté abstraite qui permet de prendre parti ; mieux que cela, il conduit sa pensée à son terme logique ; et ce qui apparaît, c'est qu'elle ne s'oppose pas au thomisme seul, en tant qu'il est une métaphysique particulière, mais généralement à toute métaphysique, quelle qu'elle soit.

Que reproche-t-il en effet au thomisme, considéré comme philosophie actuelle? Rien autre que ceci : d'être « une métaphysique incommensurable avec l'intelligence expérimentale moderne ; *parce qu'elle ne fait point partie de la même fournée spirituelle* ». Et il précise en note, écartant expressément l'interprétation scientiste qui pourrait venir à l'esprit : « Il ne s'agit pas seulement ici de l'intelligence scientifique, mais de l'intelligence esthétique, morale, religieuse, pratique. L'erreur du scientisme consiste à les confondre et l'erreur du thomisme à les subordonner à une « intelligence » métaphysique qui se dérobe à leur contrôle. »

Que l'erreur du scientisme ait été de méconnaître la diversité des sciences, bien plus, des ordres d'activité intellectuelle les plus foncièrement distincts, pour tout ramener de force à un type uniforme de pseudo-analyse, voilà qui est depuis longtemps établi, et nous l'accordons volontiers. Mais la question n'est pas là. Elle est tout entière de savoir si la connaissance n'est que l'expression mouvante des états successifs de l'esprit humain, ou si elle a pour règle l'être indépendant de cet esprit ; s'il n'est de connaissance qu'expérimentale, ou si au contraire la perception des réalités les plus hautes et les plus importantes n'exige pas que l'on transcende l'expérience pour entrer,

grâce à l'abstraction, dans l'ordre des — éternelles — nécessités intelligibles. Que l'on choisisse le premier parti, et la métaphysique, aussi bien, par exemple, le spinozisme que le thomisme, nous est interdite. Sous prétexte d'accorder la philosophie à l'évolution de l'intelligence, on aura décapité celle-ci. « Nous n'avons jamais été plus humbles, » écrit M. Fernandez. Je le crois en effet.

Mais peut-être forçai-je un peu la position de M. Ramon Fernandez. Cette apologie de l'intelligence expérimentale me semble bien être au fond de sa pensée, cependant il ne l'expose pas sans prudence ni atténuations. Ces atténuations pourtant suffisent-elles à ôter à sa thèse son caractère antimétaphysique? Je veux bien que peut-être il se garde de considérer la philosophie comme une *somme* de l'expérience d'un temps, ce qui serait assurément la nier en tant que philosophie ; en tout cas la métaphysique telle qu'il la conçoit ne saurait être que « commensurée » à « l'intelligence expérimentale moderne », et donc placée dans la dépendance de celle-ci ; c'est ainsi qu'il regrette expressément que le thomisme ne puisse être considéré comme « une interprétation *actuelle* de l'expérience » ; et c'est là, sans doute possible, méconnaître le caractère propre et la pureté propre de la connaissance métaphysique.

J'en donnerai un exemple. Dans un chapitre sur la *Physique de la quantité*, M. Maritain distingue de façon lumineuse l'étude des « premiers principes de la nature sensible », qui ressortit à l'ontologie, de la recherche empirique « des causes prochaines des phénomènes », objet propre de la science. « Vous voyez le glissement se produire, écrit M. Ramon Fernandez. Le thomisme accompagne toujours bien la science mais à une distance que j'oserai qualifier de respectueuse ; et pour que l'accompagnement se justifie, *il faut* que le vrai savoir ce soit la science de l'Etre, c'est-à-dire un finalisme tout à fait étranger, et tout à fait *inutile* à la science expérimentale. » Voyez-vous poindre ici, dirai-je à mon tour, la confusion entre expérience et métaphysique? Et n'est-ce pas détourner la métaphysique de sa fonction que de souhaiter qu'elle soit utile à la science? Car il n'y a pas entre l'objet de l'une et de l'autre de commune mesure ; ils ne sont pas de même degré d'abstraction. Dire d'une métaphysique qu'elle est inutile à la science, ce n'est pas la critiquer ; c'est seulement noter un des caractères de toute métaphysique, et maintenir la métaphysique libre de l'idolâtrie du sensible. Que si l'on demandait alors à quoi sert la métaphysique, la réponse serait aisée : à rien d'autre qu'à adhérer aux vérités premières.

Il ne nous paraît pas que la vertu d'une métaphysique soit d'être « actuelle », ni même d'abord de « produire de l'intelligence » ; mais

d'assurer notre prise sur ce qui est, de nous faire atteindre et conquérir les objets suprêmes. M. Ramon Fernandez cite quelques œuvres qui lui paraissent, dit-il, « signaler une victoire réelle de l'intelligence » : les théories de la relativité, *Matière et Mémoire*, un tableau de Cézanne ou les livres de Marcel Proust. Fort bien ; mais si ces œuvres, dans leurs ordres respectifs, attestent en effet une victoire de l'intelligence, ce n'est pas seulement en vertu d'une certaine tension de l'esprit créateur (nécessaire sans doute, mais à vrai dire, comme tout effort, signe de faiblesse autant que de force), mais bien, avant tout, comme il l'écrit lui-même, « par une forte adhérence de l'objet à la matière élucidée ». Or, telle est précisément à nos yeux, mais dans son ordre, dans l'ordre métaphysique, la vertu du thomisme.

Que la fécondité de celle-ci ne soit pas épuisée, nous en avons partout des signes. Il faudra reparler un jour du livre du docteur Remy Collin, de la Faculté de médecine de Nancy, sur *la Physique et la métaphysique de la vie*, et du recueil récemment publié par le P. Valensin (*A travers la métaphysique*). M. Jacques Maritain lui-même, dans un ouvrage qui vient de paraître, et qui forme le premier volume de la collection du *Roseau d'or*, montre, à propos des *Trois réformateurs*, Luther, Descartes, Rousseau, comment les principes de la métaphysique la plus vigoureuse permettent seuls de résoudre les grands problèmes qui « depuis bientôt quatre siècles mettent à la question le cœur humain, comme des instruments de torture angéliques ».

HENRI RAMBAUD.

Les Livres nouveaux.

La Ville anonyme est, je crois, le premier livre de M. André Beucler. Il est ahurissant, saugrenu, et offre des attraits singuliers. Chaque paragraphe en est organisé avec une attention minutieuse ; les mots ont dû être, un à un, choisis, essayés, ajustés de façon à étonner, à choquer, à intriguer, à éblouir ; ce sont, à proprement parler, de petits chefs-d'œuvre sinon de goût, du moins de patience, d'adresse et de documentation. Mais l'ensemble est un chaos. Toute la vie moderne, non point dans ce qu'elle a encore, on l'espère, de profond et de stable, mais simplement de visible, de changeant, de mouvant, de trépidant, de bruyant, d'odorant, de désordonné, se reflète dans ces 260 pages. C'est un film précipité ; c'est un dictionnaire, dont on a un peu brouillé les feuillets, de tous les mots *up-to-date*, de tous les idiotismes d'après-guerre. M. André Beucler n'a rien inventé. Mais il a

porté à un extraordinaire degré de perfection les procédés de Paul Morand, de Joseph Delteil, des anciens dadas et des nouveaux surréalistes. *La Ville anonyme* est un monstre, souvent aimable. Quand on a suffisamment goûté sa grâce, ses raffinements un peu corrompus, on s'aperçoit qu'une pareille littérature est le témoin et le signe des maladies profondes de l'esprit et du cœur dont une partie de la jeunesse actuelle, petite à vrai dire, mais agitée, est atteinte. On en reste épouvanté...

M. André Beucler n'est pas de ceux qui comparent le présent au passé. Le passé n'existe guère pour lui. On ne sait même pas s'il est cultivé. Il est né d'hier. Mais il a de bons yeux, l'oreille fine, le nez sensible, et une mémoire étonnante. Comme la société, telle que nous la voyons se dissoudre, lui paraît encore trop consistante, il a imaginé une anticipation. Aux premières pages de *la Ville anonyme*, nous voyons clairement que la révolution est accomplie. L'Europe n'est plus l'Europe. Un cataclysme, sur lequel nous n'obtiendrons que d'insuffisantes précisions, a tout anéanti. On ne communique plus d'un pays à l'autre. Et dans cette « ville anonyme » où se sont réfugiés quelques « émigrés », aucune nouvelle ne parvient de ce qui peut se passer dans le reste du monde. Plus de poste, de télégraphe. Plus d'autorité. Les étranges gens que nous rencontrons ici, dans un étrange café gouverné par une étrange tenancière, et servi par ses six filles, non moins étranges, sont plongés dans un trouble profond. Je ne sais pas avec quoi ils paient leurs consommations, ni ce qu'ils mangent. Tout le côté « économique » de leur situation reste dans l'ombre, et c'est bien regrettable. Mais il y a tant de choses incompréhensible, dans *la Ville anonyme*... Je ne vous les peindrai point ; ni ce Pierre Varanges qui a l'air, vaguement, du protagoniste, mais que l'auteur abandonne quand il a assez de lui ; ni la princesse Tcherskovna, riche, délicieuse, désespérée et, bien entendu, énigmatique ; ni Olga, ni Piotache, ni Mimile. Ce sont personnages de cauchemar, qui échappent à l'entendement et fuient dès qu'on croit les atteindre. Leurs traits communs sont une hyperesthésie que les secousses abominables de la révolution doivent expliquer assez ; et une tendance marquée aux aberrations mentales. Ils rêvent tout haut et aiment les propos interrompus. Ils se souviennent mal de ce qui s'est passé. Cela arrive, dans les cas de traumatisme violent. Pierre Varanges, le plus lucide, explique, de son mieux, le grand choc : « Ce qu'on est convenu d'appeler *vie* bascula et se retourna comme un wagonnet. J'eus l'impression de voir le vide et de me retrouver, sans vocabulaire, au milieu d'une société qui n'était plus, quelque part, qu'un tas de sable... »

Et je ne vous conterai point ce qui leur arrive. En vérité il arrive mille choses, et pas une. Le désordre continue. Et le désordre, la complexité des faits sont accrus par le langage étonnant du narrateur.

Ces jeunes gens ne savent, à fond, ce me semble, à peu près rien. Mais ils ont des notions encyclopédiques. Leurs images sont tantôt empruntées à la géométrie, tantôt à la mécanique, ou à l'électricité. Ils savent le vocabulaire technique du cinéma et des chemins de fer ; ils connaissent toutes les réclames des sixièmes pages de journaux, l'hygiène, l'aviation, l'art de préparer les cocktails, les ballets russes, et le jargon des philosophies neuves. Ils n'ont point lu Platon, mais Freud et Einstein leur fournissent des bouts de phrases. Ils savent un peu d'argot. La T. S. F. leur prête ses « antennes » et ses « émetteurs », et ils prendront volontiers leurs comparaisons dans l'armoire d'un pharmacien. Les langages scientifiques, techniques, n'avaient pas, jusqu'à la guerre, beaucoup pénétré dans la littérature. Rien ne signale, dans les écrits d'Anatole France, de Loti, de Barrès, que ces écrivains étaient contemporains de Pasteur, d'Edison et d'Henri Poincaré. Depuis 1919 ç'a été un envahissement. Dans cinquante ans, par exemple, si l'on s'avise de lire *la Ville anonyme*, on n'y comprendra plus rien du tout. Ce style moderne vieillira avec une rapidité foudroyante.

Pour l'instant, il énerve. Mais il attache. Passe pour lui !

Mais ce que l'on a peine à comprendre, c'est l'attitude des jeunes hommes devant la décomposition et les périls pressants qui menacent notre existence, et jusqu'à la raison humaine. Non seulement ils ne se rattachent à aucune tradition, mais les bouleversements, cassures et hiatus, des mœurs, des institutions les ravissent. Ils ne combattent pas le désordre. Ils semblent l'appeler ; ils s'en délectent. Celui d'aujourd'hui ne leur suffit pas ; ils sont altérés du désordre de demain, et des catastrophes dont leur dilettantisme se fait, par avance, une fête. L'exercice de la pensée, la logique, l'effort pour abstraire et coordonner leur répugnent. Ils se saoulent de concret, ils s'enivrent d'images et de mots, ils s'ahurissent, comme des Aïssaouas, de bruit et de tournoiements...

* * *

Il n'y a pas de transition possible entre M. André Beucler et M. Henry Bordeaux. Si on les joint, ce ne peut être que parce que le hasard a des malices ; ou par goût excessif des oppositions. Au sortir de ce « catastrophisme » la sagesse et le calme de M. Henry Bordeaux ont du bon. Et il sait charpenter excellemment des romans sains, optimistes, et d'une mélancolie délicate. Je crois qu'on aimera *le Cœur et le sang*.

Le sujet est fort cornélien. Mais M. Henry Bordeaux n'a pas été aussi hardi que Corneille. Nous devinons bien, à la fin du *Cid*, que Rodrigue, dans un peu de temps, pourra épouser Chimène. Michel Gallice, montagnard de Savoie, n'épousera pas Bianca Missa, une brave petite Piémontaise, quoiqu'il l'aime et qu'elle l'aime. Mais jadis, il a tué le frère de Bianca, le méchant Milio.

Dans son village de Savoie, Michel vivait avec sa vieille mère et la sœurette. Le père était mort, en montagne. Une vieille femme, un jeune garçon, ça ne se méfie point. Ils ont bien reçu un gars italien, de l'autre côté des pics, un Milio, joli, et qui chantait bien. La petite Josette s'est laissé séduire par ce galant. Mais quand Michel a dit à Milio : « Épouse-la ! » Milio a disparu. Michel est allé le chercher jusque dans son village, et l'a menacé. Non seulement Milio, qui allait « marier » une fille de là-bas, n'a pas voulu l'écouter, mais il a osé faire à Michel une proposition abominable... Bianca pour Josette, et nous serons quittes. Alors, autant peut-être pour venger Bianca, qui est belle et qu'il respecte, que pour venger l'honneur de Josette, Michel a tiré.

Il a le bon droit pour lui. Aucun jury ne le condamnerait. Mais le sang est le sang. Chez les populations pieuses et graves de la Savoie, un homme qui a tué ne peut obtenir son pardon que de Dieu, après la mort. Le pardon des hommes ne les délivre pas. Des années passent. Michel a quitté son village. Il a travaillé dur, économisé âprement, il s'est battu vaillamment pendant la guerre. Son rêve, c'est d'aller trouver Bianca, de lui donner tout ce qu'il a pu amasser et, qui sait, de la retrouver prête à l'aimer, comme elle l'était déjà, elle qui ne l'a jamais dénoncé.

Tout contribue à lui donner courage. Un jaloux, qui a appris son crime, l'accuse. Michel est jugé par ses pairs ; par son maître, par les gardes-chasse, ses camarades, la nuit, dans une grange. La scène est fort belle et pathétique. Il est acquitté. Au village où il revient, le temps de la prescription étant venu, il retrouve Josette mariée à un brave homme, heureuse ; et tous ses amis lui tendent la main. Alors, pourquoi pas Bianca?

Il passe la montagne. Bianca est pauvre ; elle l'aime encore... Au moment où leurs mains vont se joindre, où Bianca accepte de le suivre en France, le souvenir du mort se réveille. « Il y a le cœur ! » dit Michel, pour la convaincre. « Il y a le sang ! » répond Bianca. « Le sang répandu, dit M. Bordeaux, que le prêtre peut racheter, qui ne tue pas les âmes, qui ne rompt pas l'amour, mais qui rend le baiser sacrilège. »

Il y a dans *le Cœur et le sang* deux scènes, — le jugement, et le retour de Michel dans la maison de Bianca, — tout à fait belles et pathétiques. Je crois qu'on s'accordera à le reconnaître.

* * *

Le nouveau livre de M. Louis Bertrand, *Jean Perbal*, est le premier d'un vaste récit, d'une biographie complète d'homme d'action.

Qui est Jean Perbal? Un personnage mystérieux. Il est devenu, à ce qu'il semble, le chef d'une nation, un dictateur, une sorte de Mussolini. La courbe de sa vie semble être une sorte de revanche de

sa vraie nature sur les contingences de sa destinée. Je veux dire que, né Lorrain, Jean Perbal, par ses lointains ascendants, par son amour des pays de soleil et de gaîté, est un Méditerranéen. Voilà pourquoi, dans son village natal de Spincourt, à Briey, à Metz même, il est si triste, et comme dépaysé. Il craint le froid ; il est en rébellion sourde contre les mœurs et les coutumes de ce pays. Il l'aime ; mais il en désire un autre.

Ce point de départ fournit à M. Louis Bertrand l'occasion d'une espèce de monographie de la vie lorraine, très minutieuse, très délicate. Sa Lorraine, il le fait bien remarquer, n'est pas la Lorraine de Barrès, molle et douce, couverte de prairies, mais la Lorraine forestière et sombre. Le contraste est vrai. Mais il est rendu plus net encore par ceci que Barrès était tout amour, et Jean Perbal, dans l'attente d'une révélation, tout méfiance. Nous sommes curieux de cette destinée dont M. Louis Bertrand a si fortement marqué le départ, en un livre où s'affirme sa maîtrise de grand romancier.

Robert Kemp.

LES SCIENCES

NOS CONNAISSANCES ACTUELLES SUR L'ATMOSPHÈRE

La science de l'atmosphère a pris, depuis quelques années, une importance de plus en plus grande ; elle nous intéresse, non plus seulement du point de vue purement spéculatif comme toutes les connaissances humaines, mais encore du point de vue pratique, puisque, par un effort admirable et triomphant, l'homme, s'élançant au-dessus du sol, a réalisé la conquête de ce milieu aérien qui lui semblait à jamais interdit.

Les progrès incessants de la physique et de la chimie nous ont donné, aujourd'hui, des clartés nouvelles sur la composition de l'air qui enveloppe la terre de sa chemise transparente ; nous allons résumer ici les résultats acquis jusqu'à ce jour.

Depuis les origines, la composition de l'air a excité la curiosité des hommes. De la plus haute antiquité à la fin du dix-huitième siècle, les physiciens admettaient comme un article de foi que l'air était un *élément*, c'est-à-dire un de ces principes nécessaires et indécomposables dont l'ensemble constituait la nature. Et ils prenaient pour base de toutes leurs discussions l'existence, admise *a priori*, de quatre éléments qui étaient l'air, l'eau, la terre et le feu.

Il fallut le génie de Lavoisier pour découvrir et faire éclater la vérité, pour montrer que les trois premiers de ces éléments n'étaient pas simples et que le quatrième, le feu, au lieu d'être un élément, était simplement un « phénomène ». Lavoisier créa ainsi de toutes

pièces la chimie moderne en introduisant dans le laboratoire l'usage de la balance, comme il fut le père de la physiologie en montrant que la respiration n'était qu'une combustion.

Aujourd'hui, les savants réservent le nom d'éléments aux corps que l'on peut extraire de la nature : on les appelle également des *corps simples;* ce qualificatif n'est que provisoire, et signifie seulement que nous ne sommes pas encore parvenus à les décomposer jusqu'à présent. La chimie connaît quatre-vingt-deux de ces corps simples ou, tout au moins « réputés simples ».

Lavoisier fit, en 1774, la célèbre et classique expérience qui servit à établir du même coup la complexité de l'air et sa constitution. Il prit un ballon de verre, contenant du mercure, et dont le col, deux fois recourbé, débouchait sous une cloche pleine d'air qui reposait, elle-même, sur une cuve contenant du mercure froid, tandis que celui que renfermait le ballon était chauffé jusqu'à l'ébullition. Celle-ci fut maintenue, sans arrêt, pendant douze jours.

Au bout de ce temps, on constata que le mercure du ballon s'était recouvert d'une poudre rouge, celle-là même que les alchimistes appelaient « précipité *per se* », pour rappeler sa formation directe. Mais après refroidissement complet de tout l'appareil, le volume d'air restant sous la cloche n'était que les 6/7 du volume initial ; de plus, il était constitué par un gaz impropre à la combustion et à la respiration : Lavoisier le nomma l'*azote*.

Pour compléter sa démonstration, l'illustre savant recueillit la poudre rouge formée sur le mercure du ballon et la chauffa dans un petit matras de verre, en recueillant avec soin le gaz qui s'en dégageait : le volume de ce gaz fut exactement égal à la diminution observée dans le volume de l'air de la cloche. Le gaz recueilli entretenait et activait vivement la combustion : Lavoisier le nomma l'*oxygène*. Ainsi, du premier coup, un homme de génie avait découvert que l'air n'était pas un *élément* simple, mais, au contraire, qu'il était formé de deux gaz : l'un, l'*oxygène*, se combinant facilement aux autres corps de la nature, l'autre, l'*azote*, rebelle à toute combinaison, et que ces deux gaz étaient en proportion très inégale.

L'expérience de Lavoisier eut un retentissement mondial. De tous côtés, elle fut répétée par les savants qui s'efforcèrent à déterminer les proportions exactes des deux gaz constituants. Cavendish, le premier, indiqua les doses de 21 parties d'oxygène et de 79 parties d'azote. Pendant ce temps Gay-Lussac étendait les lois posées par Lavoisier et Berthollet. On distinguait entre les mélanges et les combinaisons ; et les analyses de plus en plus exactes permirent aux chimistes de dire : « L'air atmosphérique est un *mélange* et non une

combinaison », ce mélange étant formé de 20,81 parties d'oxygène et de 79,19 partiesd'azote, avec des traces d acide carbonique, d'ozone, d'ammoniac, d'hydrocarbure et d'autres gaz.

Telle était la composition de l'air admise par les savants jusqu'en 1882. Mais, à cette date, les choses changèrent complètement d'aspect à la suite d'une découverte capitale due à lord Rayleigh et à sir William Ramsay.

Lord Rayleigh, en vue d'une étude sur les gaz, s'était proposé d'en déterminer les densités avec toute l'exactitude possible, et, pour cela, il avait commencé par les préparer à l'état de pureté absolue.

Or, pour obtenir de l'azote, deux méthodes sont à employer. La première consiste à extraire l'azote de l'air en absorbant, par une oxydation, l'oxygène qui lui est mélangé : on obtient ainsi ce qu'on pourrait appeler l'azote « atmosphérique ». La seconde revient à extraire l'azote d'un de ses composés chimiques que l'on décompose par la chaleur : on obtient ainsi l'azote « chimique ».

Or, au cours de ses expériences, lord Rayleigh constata que l'azote atmosphérique était toujours un peu plus dense que l'azote chimique. Sûr de la précision de ses mesures, il s'étonna d'un pareil désaccord. Il refit expériences sur expériences ; il édifia plusieurs théories. Enfin, il fit appel aux lumières de sir William Ramsay.

De l'union de leurs efforts allait sortir l'explication du mystère et la découverte de cinq nouveaux gaz « simples ».

Sir W. Ramsay eut l'idée de faire passer, sur du magnésium chauffé au rouge, un courant d'azote déjà extrait de l'air atmosphérique. Il constata que la densité de l'azote augmentait par cette opération. L'étude du gaz résultant, faite au spectroscope, leur montra des raies spectrales qui n'appartenaient à aucun des corps connus : c'était donc un gaz nouveau contenu dans l'air.

Des essais ultérieurs permirent aux deux savants de l'isoler. Plus inerte encore que l'azote, il reçut d'eux, pour rappeler son inertie, le nom d'*argon* (de α privatif et εργον, travail). Quand on en détermina la teneur dans l'air, on vit qu'il y entrait dans la proportion d'*un centième!*

Ainsi, un composant de l'air atmosphérique, y figurant dans une proportion nullement négligeable, avait échappé pendant près d'un siècle aux investigations et aux analyses des chimistes ! Mais les découvertes vont par séries ; l'une amène les suivantes, et la découverte de l'*argon* allait amener celle d'une série d'autres gaz, ceux-là à doses vraiment infinitésimales.

Depuis quelque temps déjà, un fait bien curieux avait été observé par des savants américains. Des fragments d'un minéral recueilli

au Groënland et nommé la *clévéite*, fournissaient, lorsqu'ils étaient fortement chauffés, un dégagement gazeux qui paraissait constitué par de l'azote.

Dès qu'ils eurent découvert et isolé l'*argon*, lord Rayleigh et sir W. Ramsay cherchèrent s'il existait dans le dégagement gazeux issu du minéral groënlandais. En étudiant les pectre du gaz ainsi dégagé, ils y trouvèrent, non pas les raies caractéristiques de l'azote ou celles de l'argon, mais bien une raie jaune qui ne se montrait dans le spectre d'aucune substance existant dans l'écorce terrestre ou dans l'atmosphère. Mais, lors de l'éclipse totale de 1872, au cours de laquelle Janssen avait découvert la « couronne » solaire, le grand astronome avait trouvé également dans le spectre une raie nouvelle, inconnue avant lui. Cette raie, jaune comme celle dont les deux savants anglais avaient constaté la présence dans le gaz de la clévéite, n'appartenant à aucun corps connu sur la terre, caractérisait donc un corps nouveau, existant dans le soleil, et auquel, à raison de son origine, on donna le nom d'*hélium*. Lord Rayleigh et sir W. Ramsay purent identifier complètement la raie de la clévéite avec la raie de l'hélium : ce corps « solaire » existait donc sur la terre, tout comme dans l'astre du jour !

Une fois que la présence de l'*hélium* dans l'écorce terrestre fut ainsi établie, on en trouva partout : dans les roches, dans les sources thermales, dans l'atmosphère même, mais à dose infinitésimale. Il fallait déterminer exactement cette teneur de notre atmosphère en hélium, gaz léger dont la densité est sept fois plus faible que celle de l'air atmosphérique.

C'est alors qu'intervint la découverte de l'air liquide.

Le physicien anglais Hampson avait réalisé un appareil permettant d'obtenir des masses importantes d'air liquide : sir W. Ramsay utilisa cette découverte pour liquéfier de l'air en grande quantité ; après quoi, il fit évaporer le liquide ainsi obtenu, en opérant sur le mélange, rendu liquide, des gaz de l'atmosphère, une véritable *distillation fractionnée*. Les derniers résidus de cette distillation, les dernières gouttes du liquide, fournirent un gaz de densité 2,6, caractérisée par deux raies spectrales, l'une verte et l'autre jaune. Sir W. Ramsay appela ce gaz le *krypton* (du grec κρυπτω, je cache). Cette apparition d'un gaz nouveau n'était qu'un début.

En prenant, non plus de l'air, mais de l'*argon* liquide et en le soumettant à la distillation fractionnée, on put extraire deux nouveaux gaz. L'un, le *néon* (nouveau), caractérisé par un brillant spectre de raies, dont la densité était 0,69 : l'autre, le *xénon* (du grec ξενον, étranger), de forte densité. Ces gaz complétaient ainsi la série des « gaz rares » existant dans l'atmosphère terrestre.

Ces gaz rares — « nobles », comme les appellent les physiciens anglais — ont une propriété commune : une inertie chimique absolue. Ils ne se combinent avec aucun corps connu. L'éminent chimiste français Moureu a constaté leur présence dans toutes les eaux minérales, dans les grisous, dans les émanations gazeuses du sol. Sauf pour l'*hélium*, qui est un produit des émanations radio-actives, il a reconnu qu'il existait une proportion constante entre les gaz argon, krypton, néon et xénon que l'on trouve dans les mélanges gazeux émanés de la terre ; et cela ne doit pas nous étonner.

Rappelons-nous, en effet, les origines de la terre : celle-ci, au début de son histoire, s'est constituée par condensation, par « intégration » de matières. Les gaz en question, à cause même de leur inertie, ne se sont combinés à aucun des éléments successivement formés. Ils sont donc demeurés purs de toute mésalliance, et, suivant l'expression du professeur Moureu, « il faut voir en eux des témoins indifférents et respectés de tous les cataclysmes, de toutes les convulsions qui ont marqué les stades successifs de l'histoire de notre planète ».

Tels sont les « éléments » qui existent dans l'air atmosphérique que nous respirons.

Si nous voulons traduire en nombres concrets la proportion suivant laquelle ils y sont répandus, nous pouvons considérer le volume d'air contenu dans un cube dont le côté serait de dix mètres, et qui renfermerait, par conséquent, un million de litres d'air. Dans ce million de litres d'air, il y aurait 780 500 litres d'azote, 208 000 litres d'oxygène, 9 400 litres d'argon, 10 litres de néon, 1 litre de krypton, 1 litre d'hélium, un vingtième de litre de xénon. En outre, il y aurait environ 100 litres d'hydrogène. Le reste est formé par de l'acide carbonique.

Les gaz *simples* que nous venons d'énumérer sont-ils les seuls que renferme l'air? Quelque gaz, encore insoupçonné, cache-t-il ses rares atomes au milieu de la multitude grouillante de ceux des autres gaz? C'est possible, c'est même probable. Déjà, on soupçonne, dans la haute atmosphère, la présence d'un corps nouveau, analogue au *coronium* dont on a découvert la présence dans la « couronne » solaire, et que l'on a, avant de l'avoir isolé, baptisé le *géocoronium*. La découverte de ces éléments inconnus sera la tâche des savants de demain.

Nous avons donné la liste des gaz « simples » que l'on a trouvés, jusqu'ici, dans l'air atmosphérique. Mais ce ne sont pas les seuls qui y soient contenus ; on peut, on doit penser que la chemise gazeuse qui enveloppe la terre s'imprègne de toutes les émanations sorties de son écorce.

Ainsi, l'on trouve dans l'atmosphère terrestre une quantité de gaz

composés, parmi lesquels, en raison de leur importance, il faut citer d'abord la vapeur d'eau et l'acide carbonique. Même dans les couches inférieures de l'air, la proportion de ces deux gaz est très variable.

Pour la vapeur d'eau, la teneur oscille entre un millième et un trentième, ou même davantage ; pour l'acide carbonique, elle varie un peu en deçà et au delà d'un trois millième.

On trouve également, dans l'atmosphère, de l'ozone, du gaz ammoniac, du gaz sulfureux, du gaz sulfhydrique et des carbures d'hydrogène, ces derniers gaz se rencontrant surtout dans l'air des régions industrielles ou minières, où cheminées et hauts fourneaux les vomissent en abondance.

Parmi tous ces gaz « accessoires », il en est un dont le rôle est particulièrement important : c'est l'*ozone*.

Ce gaz, il est vrai, est un gaz qui, pourrait-on dire, est composé sans l'être, puisque c'est de l'oxygène combiné avec lui-même. Les couches inférieures de l'air n'en contiennent que des traces infinitésimales : environ 8 millimètres cubes par mètre cube d'air. Mais les couches supérieures, par contre, paraissent en contenir une dose bien plus grande, et il y joue un rôle d'une importance capitale ; voici de quelle manière :

On sait que le Soleil, tout comme les autres étoiles, èmet en abondance des rayons *ultra-violets*. Or, ces rayons sont mortels pour tous les organismes vivants ; et les nôtres, pas plus que ceux des microbes, ne résisteraient à leur action, si leurs radiations n'étaient arrêtées en route. Ni l'oxygène, ni l'azote, ni le gaz carbonique ne sont capables s'arrêter ces dangereux rayons : seul, l'ozone peut le faire, et avec une telle efficacité qu'il suffirait d'une couche de 5 à 6 millimètres de ce gaz pour absorber tout le rayonnement ultraviolet du Soleil. Si cette couche était répartie uniformément dans l'air, celui-ci devrait contenir un demi-centimètre cube d'ozone par mètre cube ; et nous avons vu que la teneur réelle, dans les couches basses de l'atmosphère, était cent fois plus faible. C'est donc la haute atmosphère qui doit contenir l'ozone en plus forte proportion.

De tout cela, nous pouvons retenir que l'atmosphère qui nous enveloppe est un milieu des plus complexes, dans l'étude duquel bien des points obscurs sont encore à élucider. En outre, nous n'avons parlé que de la composition de l'air dans les couches basses, en contact avec le sol : cette composition varie à mesure qu'on s'élève à des altitudes plus grandes, par suite de la constitution même du milieu gazeux.

Alphonse Berget.

L'HISTOIRE

LE DÉFICIT ET LES DONS VOLONTAIRES PENDANT LA RÉVOLUTION

A la fin du dix-huitième siècle, la France est atteinte d'une infirmité ridicule, l'excès d'émotivité. Ce n'a d'abord été qu'une réaction littéraire et philosophique contre l'empire de la raison, les règles de décence, de mesure, de politesse. Sous l'influence des romans, surtout de *la Nouvelle Héloïse* (1), le déséquilibre s'est aggravé. Du souverain aux petits bourgeois, on se persuade que la perfection consiste à réaliser en soi l'extrême mobilité de l'âme, la véhémence des sentiments et les libres expansions. On exagère les marques de surprise joyeuse et de désespérance. Chacun épie ses palpitations et s'applique à s'exprimer avec chaleur. Depuis que Diderot a répandu artificiellement de vraies larmes, on s'évertue à la promptitude des pleurs. Toutes les personnes de qualité, les hommes aussi bien que les femmes, s'assouplissent à ces démonstrations éloquentes. Ils y acquièrent un véritable talent, mais au détriment des nerfs et de la

(1) Certains éducateurs comprenaient dans leur programme pédagogique l'initiation à l'art supérieur de la feinte. Mme de Genlis, par exemple, l'institutrice de la Maison d'Orléans, a parmi ses élèves la jolie petite Paméla. Elle la montre volontiers dans les salons, et l'enfant charme l'assistance par son adresse à figurer l'inquiétude, l'angoisse ou la volupté. « Faites-nous Héloïse, » commande la maîtresse. Sur-le-champ Paméla, faisant sauter son peigne, déroule ses boucles, tombe un genou à terre et demeure dans une attitude pathétique, les yeux tristement levés vers le ciel, les mains jointes comme en une supplication éperdue. (Voir G. Lenôtre, *Vieilles maisons, vieux papiers.*)

santé cérébrale : la capacité de vibrer et de sympathiser s'accroît, mais le jugement s'atrophie, et cette aristocratie raffinée, cette bourgeoisie très cultivée ne sont bientôt plus qu'un monde de détraqués.

L'Assemblée nationale, où se groupa l'élite des trois ordres, était une collection de gens éminemment impressionnables. Le 15 juillet 1789, Louis XVI étant venu parmi eux se soumettre aux injonctions de l'émeute, la sensibilité s'exalta tellement que l'évêque Lefranc de Pompignan, qui présidait, crut nécessaire d'excuser ses collègues. Leurs excentricités semblaient irrévérencieuses. L'un des représentants, assure Thibaudeau, tomba « les quatre fers en l'air » dans une suffocation. Un autre, le sieur Blanc, s'écroula bel et bien mort. On n'eût su dire le nombre de ceux que le ravissement mit à mal et qui glissèrent sous leurs sièges. A la fin, ce fut une véritable ruée à la suite de « ce prince chéri ». La foule du dehors augmentait la cohue ; on se bousculait pour approcher de l'idole, lui faire un cortège filial. « Ceux qui sont près du monarque, dit le *Moniteur*, forment une chaîne qui le préserve de la trop grande affluence. » La cour d'honneur du château est remplie d'une multitude en délire : il y a des gens perchés sur les statues, et les cris ne cessent pas. Tout à coup une musique s'élève. C'est l'air attendrissant : *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?* Alors les voix s'embarrassent ; on sanglote doucement, en s'étreignant de voisin à voisin...

Quelques mois plus tard, après l'exode lamentable de Versailles, Louis, qui ne voulait gouverner que par l'amour, se rendit à l'Assemblée, et, pour répondre à la rébellion, aux affronts, promit solennellement de respecter toujours la volonté de son bon peuple et de nourrir son fils dans les mêmes dispositions. Cette démarche, ces paroles généreuses provoquèrent encore les effusions les plus folles. Weber, le frère de lait de Marie-Antoinette, entendit Barère, le futur président des régicides, jeter ces mots entrecoupés de gémissements : « Ah ! quel bon roi nous avons là ! Il faut lui élever un trône d'or ! »

Ces débordements absurdes allèrent se multipliant. Après le baiser Lamourette de la Législative, on devait voir la Convention se dresser dans une acclamation unanime et se livrer à des embrassements mutuels, parce qu'un ci-devant évêque présenterait la citoyenne sans-culotte, que dans le mépris de ses anciennes « superstitions » il aurait résolu de prendre pour compagne, ou bien encore parce que dans quelque défilé de sectionnaires paraîtrait une femme de couleur, une femme de la Nature, allaitant son négrillon (1).

(1) « Il existe encore une aristocratie, celle de la peau, disait l'abbé Grégoire. Je demande que vous la fassiez disparaître. »

Dans la fameuse nuit du Quatre-Août cette déliquescence détermina les pires sottises. En une heure d'hystérie, les mandataires de la Nation abolirent ce que la société française avait de plus nécessaire, non pas les abus du Droit féodal qu'il fallait évidemment supprimer, mais l'ordre et la hiérarchie, les avantages rationnels de certains corps de l'État, de certaines provinces. Chaque nouvelle renonciation ravivait l'effervescence. C'était comme un concours de destruction où l'on attendait toujours de plus en plus fort. Quand le duc du Châtelet déclara que, sans tarder jusqu'à la discussion, il avait de lui-même exhorté ses vassaux au rachat de ses privilèges, tous les cœurs chavirèrent. Ceux de ces messieurs que l'enthousiasme empêchait d'articuler des apostrophes se tendirent avec une sorte de frénésie vers cet ami des hommes. Après quoi le jeu continua...

Les abandons étaient publics, et, si médiocres fussent-ils, valaient, à qui en faisait l'annonce, l'agrément de parader et d'étaler sa bonté d'âme. Aussi se pressait-on aux abords de la tribune pour pouvoir, à son tour, jeter sur l'autel de la Patrie la part qu'on sacrifiait. Car cette passion d'altruisme n'excluait pas la vanité, l'envie de paraître. La griserie des ovations étourdissait toutes ces têtes déjà peu solides.

Quelque nécessaire que fût la condamnation de privilèges dont l'illogisme persistant aurait déshonoré le gouvernement monarchique, il n'en est pas moins certain que l'annulation s'en fit trop à l'étourdie. L'Assemblée abattait à tour de bras, obéissant à ses nerfs comme à son désir de popularité, ne se préoccupant aucunement d'examiner la possibilité d'améliorations et de transformations équitables, par lesquelles on eût sauvegardé par exemple les propriétés et les fiefs acquis à titre onéreux. On n'avait rien débattu, rien étudié, rien défendu. « On a fait subitement et à l'improviste des choses étonnantes, écrit le comte de Seneffe (1). Cela a pris l'Assemblée comme une envie de pisser... Le roi est proclamé restaurateur de la liberté française. Pourvu qu'il ne tienne pas sa boutique dans la rue, il sera fort heureux ; car les architectes abattent la maison de tous côtés sans avoir de place pour la rétablir. »

Beaucoup avaient procédé d'autant plus inconsidérément que ce qu'ils dilapidaient ne leur appartenait pas. « On se demandait, dit Bailly dans ses *Mémoires*, de quel droit ils sacrifiaient le bien d'autrui. » Et la comtesse de Gontrœuil (2) : « Dieu seul sait ce que tout

(1) *Lettres d'aristocrates*, par P. de Vaissière. Lettre du comte de Seneffe à Mme de Doué, 7 août 1789.

(2) *Ibidem*. Même date.

cela va devenir, mais il est très douloureux de voir son sort entre les mains de gens qui, pour les trois quarts, n'ont rien que leur clientèle. »

Dans une hâte de simplification radicale, il suffisait qu'on nommât une sujétion, une dépendance pour qu'elle fût aussitôt anéantie. L'aristocratie ne fut jamais plus légère ni plus inconséquente. Le Tiers, qui n'en croyait pas ses oreilles, se félicitait d'une telle complaisance et, comme ce que souhaitait le bourgeois, c'était bien moins l'appauvrissement des classes supérieures que leur abaissement à son niveau, la Saint-Barthélemy des particules et des titres allait bientôt suivre celle des privilèges pécuniaires. Car, il ne faut pas l'oublier, ce qui s'évanouissait le Quatre-Août, c'étaient des attributions matérielles. Dès lors on se trouvait à l'aise pour achever l'œuvre. Puisqu'il n'existait plus d'avantages particuliers, plus d'indices des dignités et des rangs, ces degrés mêmes devaient être aplanis. Un autre décret spécifia qu'il n'y avait plus ni ducs, ni marquis, ni comtes : plus de noblesse et, quoiqu'on ne le proclamât pas encore, plus de famille royale. Louis XVI, qui avait été le premier des seigneurs, devenait M. Capet, une des autorités établies. Seulement, alors, pourquoi lui le suprême fonctionnaire, puisque l'ancienneté de la race, ni son excellence, ni ses exploits ou services passés ne valaient pour l'élévation parmi les hommes?

« Messieurs, disait le duc de Lauzun au sortir de la célèbre séance, qu'est-ce que nous avons fait? qui est-ce qui le sait? »

Ils surent depuis qu'ils avaient tué le régime et préparé l'émiettement individualiste de la société française.

Cet assaut d'humanité reprit de plus belle quand Necker, développant le tableau très inquiétant de la situation financière, indiqua la somme de trente millions comme indispensable immédiatement. Sa proposition d'un emprunt à 5 pour 100 était fort combattue. Deux députés dirent qu'ils souscrivaient pour 30 000 livres et sans intérêt : on les acclama. Non plus cependant que ce nonagénaire, un ancien soldat, qui déclara vouloir se passer désormais de sa pension.

Quelques jours après, le 7 septembre, le président de l'Assemblée demandait audience pour des femmes d'artistes qui venaient faire leur offrande à la Patrie. Ces dames étaient toutes en robe blanche, sans autre parure que leur vertu. Les huissiers, leur donnant la main, les introduisirent jusqu'au pied de la tribune où des sièges leur furent apportés. Puis M. Bouche, l'orateur de la délégation, fit son discours. Il rappela le présent des Romaines au Sénat pour l'accomplissement d'un vœu de Camille. « Ces citoyennes, dit-il, rougiraient de porter des bijoux quand le patriotisme en commande le sacrifice. Puisse

cet exemple être suivi de celles dont les fortunes sont supérieures aux nôtres ! Il le sera, messeigneurs (*sic*), si vous daignez établir dès à présent une caisse nationale pour recevoir les bijoux et toutes les sommes dont le fonds sera destiné à l'acquittement de la dette publique. »

Le président eut un mot galant. Et ces personnes, parmi lesquelles on remarquait Mmes Fragonard, David, Vernet, « immolèrent, dit le *Moniteur*, l'idole de la femme, l'amour de la parure. »

Le lendemain une dame de Valenciennes faisait déposer sa montre sur le bureau ; une autre, de l'Orléanais, ses diamants d'une valeur de 80 000 livres. Un hameau, le 10 septembre, envoyait une somme de 800 livres et le 11, les officiers de justice de Condom s'engageaient à remplir gratuitement leurs fonctions, tandis que le régiment de Touraine décidait de prélever sur le chiffre des subsistances du mois courant mille écus destinés au Trésor national.

Comme le mouvement s'intensifiait, on créa, conformément au vœu du sieur Bouche, la caisse des dons volontaires, ainsi qu'un registre pour l'inscription des noms. On prit l'habitude de les mentionner au début de chaque séance, et ces citations honorables entretinrent une émulation très efficace. Avec une précision scrupuleuse étaient indiqués la valeur du don et le libellé des adresses.

« Un curé offre 264 livres. »

« De la part de deux jeunes demoiselles : des diamants, une paire de bracelets en or, un cœur avec une émeraude, un louis en or. »

« Un jeune homme juif remet ses épargnes, 25 louis. »

« Mlle Lucie Arthur supplie l'Assemblée de recevoir l'hommage d'un dé d'or, d'une chaîne d'or et de deux louis. Elle a neuf ans ; elle prie qu'on ne la refuse pas, parce que cela lui ferait trop de peine. »

« Un écolier envoie une boîte remplie de médailles. »

Un député quelque peu indiscret observa que les législateurs devaient être les premiers à secourir l'État : il fixait sa propre contribution à 2 400 livres.

On apprit, le 22 septembre, que le roi et la reine expédiaient leur argenterie à la Monnaie. Il y eut quelque émotion : beaucoup approuvaient cet acte, mais le plus grand nombre le trouvaient fâcheux, en raison de la valeur artistique de tant de chefs-d'œuvre que la fonte allait détruire. Dans les temps de malheurs, objectaient les premiers, on a souvent vu des restrictions pareilles. Turenne, pour payer les troupes, fit hacher son argenterie. Quand Dunois surprit Charles VII dînant avec Agnès Sorel d'une queue de mouton et d'un poulet, il est probable que le souverain n'usait pas de vaisselle plate. Cependant ce fut presque à l'unanimité qu'on décida de dissuader

Louis XVI et le jour même un groupe de députés lui allèrent exprimer le vœu général.

Il s'en dit fort touché, pria qu'on transmît à l'Assemblée ses remerciements. « Mais je n'en persiste pas moins, articula-t-il avec fermeté, dans une résolution que la rareté du numéraire rend convenable. Ni la reine ni moi n'attachons aucune importance à ce sacrifice. »

Cette réponse rapportée par la délégation souleva l'enthousiasme. Le geste royal eut naturellement pour effet d'activer l'afflux des libéralités. Parfois leur énumération était suivie d'un commentaire élogieux, tel celui-ci : « L'Assemblée reçoit avec sensibilité ces offres généreuses qui doivent apprendre aux étrangers quelles sont les ressources de la France, lorsque les citoyens préfèrent l'intérêt général à l'intérêt particulier (1). »

Il y avait des versements splendides : le duc de Charost, par exemple, donnait 100 000 livres, le duc de Bouillon plus de 300 000. D'autres, assez médiocres, étaient rehaussés par le ton de l'hommage qui les accompagnait.

« M. le chevalier de Montréal envoie six couverts d'argent, sa boucle de col, celles de ses jarretières, celles de ses souliers et la garde de son épée ; il n'ose pas offrir un écu qui fait en ce moment toute sa fortune. »

« Une femme dans la plus grande misère, apprenant que les députés du district Notre-Dame offraient 69 marcs d'argent, a exigé d'eux qu'ils joignissent à leur offrande 12 sous sur 24 qu'elle possède uniquement. »

Une courtisane fait parvenir 1 200 livres en billets de loterie avec cette dédicace : « Messeigneurs, j'ai un cœur pour aimer, J'ai amassé quelque chose en aimant ; j'en fais entre vos mains, hommage à la Patrie. Puisse mon exemple être suivi par mes compagnes de tous les rangs ! »

Des collectivités organisaient chez elles des souscriptions ; d'abord la troupe de la Comédie italienne totalisa 12 000 livres, puis celle du Théâtre-Français 23 000. Les autres scènes les imitèrent. Des communautés, créant un dangereux précédent, se démunirent des objets du culte. C'était dépouiller cette richesse du caractère sacré qui la protégeait. Plus tard Hébert et Chaumette n'en seraient que plus autorisés au pillage. « Le P. Eusèbe, prieur de la Charité de Charenton, dit le *Moniteur* du 29 septembre, offre un ostensoir qu'il estime plus de 3 600 livres, plusieurs châsses d'argent, une croix et un grand

(1) Séance du 24 septembre 1789.

nombre de belles écuelles d'argent. » Une confrérie de Paris vint en procession livrer sa Vierge (1), préludant ingénument aux défilés ignobles de 1793, où des évêques eux-mêmes, apostasiant avec solennité, voueront au creuset de la République les emblèmes et ustensiles religieux.

Les députés n'avaient pas, malgré l'exhortation de leur collègue, montré grand empressement à débourser. Après deux mois de réflexion, ils s'entendirent pour détacher les boucles de leurs chaussures et les jeter dans le coffre de la Nation. L'un d'eux, Bertrand Barère de Vieuzac, représentant de Tarbes, ayant choisi son heure, gravit les degrés de la tribune, et, jouissant à l'avance des ovations que sa modestie allait subir, il annonça qu'il ne percevrait plus la finance de sa charge en la sénéchaussée de Bigorre. Quelle déconvenue ! Cela fut à peine remarqué. « Je vis bientôt, confesse-t-il assez comiquement dans ses *Mémoires*, que je m'étais abusé. Le don patriotique que je fis fut reçu avec des applaudissements, mais il n'y eut pas un seul magistrat, pas un de ces premiers présidents et procureurs généraux qui voulût suivre mon exemple. »

L'aide au Trésor national s'effectua sous les formes les plus variées et le journal officiel enregistra des procès-verbaux d'une sottise incroyable. « Un Espagnol, pour prouver son *patriotisme*, fait respectueusement son offrande qui rappelle les mœurs simples des anciennes familles patriarcales.

« Les père et mère : Mathieu Deschamps, une tendresse ; Angélique de Bela, un cœur droit.

« Les enfants : Joseph-Antoine Deschamps, une conque de blé ; Cécile de Mendelibar, une conque de maïs ; Joseph-Xavier Deschamps, une oie ; Vincent Deschamps, deux poules.

« Petits-fils : Manuel-André Deschamps, deux pots de confitures ; Gasparite Deschamps, une paire de pigeons.

« Encore un petit-fils : Eusèbe Yzaguirre, un panier d'œufs.

« Domestiques : Jean Lhopital, une jatte de lait ; Cathelin de Luart, un panier de poires ; Michel Inchaurralde, un panier de fleurs (2). »

(1) De même, les dames de la Halle présentent en ces termes leur cadeau : « Nous formions autrefois une corporation, une confrérie dédiée à la Vierge. Aujourd'hui nous n'avons d'autre corporation, d'autre confrérie que celle d'être patriotes, d'autre culte que celui de la Liberté. Aussi nous consacrons à cet effet les fonds d'un contrat de rente, l'argent étant en caisse, les ornements et l'argenterie appartenant à notre confrérie. C'est l'offrande du pauvre, le denier de la veuve, et ce denier est précieux quand il est offert par le cœur. »

(2) *Moniteur* du 17 mars 1790.

Malheureusement une bonne partie des contributions sont de cette nature et tout à fait insignifiantes (1). En six mois on n'a recueilli que quatre millions, bien moins que ce que souhaitait Necker en septembre. Beaucoup de gens qui faisaient belle figure dans cette parade de munificence ne sont que des imposteurs : leurs cadeaux sont simplement illusoires, créances contestées, contrats caducs, propriétés imaginaires. Beaucoup aussi, qui ont eu le geste large, se sont depuis désistés, ont retiré ce dont ils s'étaient avec emphase dépossédés. D'autres n'exécutent pas leur engagement. « Le comité des Finances est frappé du peu de secours que peut fournir la faible ressource des dons patriotiques (2). »

D'ailleurs cet apport se raréfia peu à peu : il devint presque nul dans le premier semestre de l'année 1791. Après l'affaire de Varennes, les menaces d'hostilités suscitèrent une recrudescence qui s'accentua lors de la convention de Pilnitz entre Léopold et Frédéric. Dès le 27 juin on lut à la tribune la lettre d'un Parisien qui faisait « la soumission de payer 1 200 livres pour la solde de gardes nationaux, à compter du jour où des ennemis extérieurs seraient assez téméraires pour attaquer l'empire français. » Le 15 juillet un citoyen de Lille verse « la somme nécessaire pour l'entretien de trois hommes de guerre, et s'engage à faire le quatrième si le cas l'exige ».

L'effervescence produite par la déclaration de guerre à l'Autriche fit affluer de nouveau les donateurs. Le lendemain du jour où fut signifiée cette rupture, le Prussien Anacharsis Cloots proclamait la nécessité pour les particuliers de consacrer leurs économies au salut public. « Législateurs, le désespoir de la tyrannie européenne force une nation généreuse et libre à joindre les armes de la guerre aux armes de la raison. Les rois condamnés par Minerve en appellent au tribunal de Bellone. C'est ici la crise de l'Univers. Le sort du genre humain est entre les mains de la France... Nous frapperons le despotisme et nous délivrerons les hommes... Dieu est puissant et il a voulu : nous sommes puissants et nous voulons. (*Applaudissements.*) On nous fait une guerre impie avec des soldats serfs et de l'argent extorqué : nous faisons une guerre sainte avec des soldats volontaires et des contributions librement consenties. Les tyrans apprendront avec effroi que les citoyens de la France et les citoyens du monde se disposent aux plus grands sacrifices pour le succès d'une cause qui intéresse vivement tous les hommes... Oui, nous saurons nous réduire à une nourriture grossière, à la sauce noire des Spartiates. (*On applau-*

(1) Des citoyennes envoyaient un bouquet d'épis, un baiser. Cela faisait nombre, mais ne diminuait pas le déficit.

(2) *Moniteur* du 6 mars 1790.

dit à outrance.), pour soutenir une guerre qui sera suivie de la paix perpétuelle. Les chars pompeux de la mollesse se convertiront en nombreux trains d'artillerie. (*Applaudissements.*) Nos victoires seront nos festins. Nous ne perdrons pas nos droits par gourmandise comme le frère d'un patriarche hébreu. (*Rires et applaudissements.*) Soyons sobres un an et le monde sera libre à jamais... Les Tarquins et Porsenna redoutent l'abstinence, la pâleur de Brutus et de Scevola. (*Applaudissements frénétiques.*) Législateurs, je dépose en présence de mes lares et de mes pénates, dans le sanctuaire du Droit constitutionnel, la somme de 12 000 livres pour habiller, équiper, armer et solder quarante à cinquante combattants de la guerre sacrée des hommes contre la tyrannie. » (*La salle croule sous les applaudissements.*)

Pendant les semaines qui suivirent, ce fut le même empressement qu'en septembre 1790. L'angoisse que causaient les premiers revers et l'invasion était un fameux stimulant. Des gens de tous les mondes se rencontraient dans cette assistance aux libérateurs du territoire ; de hauts officiers comme le maréchal Berthier, des négociants, des moines défroqués, des prêtres insermentés, des coquettes et des gueux... Mais le plus singulier c'était la coopération des Anglais. Nombre d'entre eux montraient un zèle presque trop amical à venir encourager l'ardeur belliqueuse de notre peuple. L'un payait un fusil et conviait tous les citoyens français à suivre son exemple, d'autres prodiguaient leurs livres sterling. On vit deux jeunes misses coiffées du bonnet de la Liberté faire des dons « patriotiques (1) ». La Société constitutionnelle de Londres dépêcha quelques-uns de ses membres pour notifier l'envoi de mille paires de souliers avec promesse de renouveler ce témoignage de fraternité chacune des six semaines à venir. Le président se fit, pour remercier, l'interprète de l'Assemblée.

« Fiers enfants d'une nation qui a illustré les deux mondes, vous nous apportez plus que des vœux, puisque le sort de nos guerriers a mérité votre sollicitude. Les défenseurs de notre liberté le seront un jour de la vôtre ; vous aviez des droits à notre estime, vous en aurez à notre reconnaissance et les hommes libres n'oublieront jamais ce qu'ils doivent à la nation anglaise ! »

La grande fièvre de 1792 surexcite les esprits : la guerre est debout au milieu des délibérations. Un jour, entendant quelque nouvelle électrisante de la frontière, des spectatrices des tribunes, possédées d'une sorte de frénésie, retirent leurs bijoux et les font porter au bureau, tandis que d'autres jettent leurs bourses aux députés.

(1) Dans le style révolutionnaire « patriotisme » signifie haine des tyrans. Brutus est le héros *patriote* et un sujet britannique peut être patriote français.

Cependant le numéraire n'est plus guère abondant et ce qui domine maintenant ce sont les présents en nature. Ils sont extrêmement variés. Celui-ci remet un boulet de canon, cet autre sa croix de Saint-Louis, des armateurs promettent toute une flotte composée de deux vaisseaux, quarante frégates et sept avisos avec un millier de canons. Mais la plupart gratifient plus modestement les héros de bas, de tricots, de vêtements. Il y a les offrandes cocasses. Un Jacobin de Poitiers se démunit, en faveur de l'armée, de deux paires de boucles : « Elles ont servi, dit-il, à contenir les *tirants* de mes souliers sur mes pieds : elles serviront à réduire sous eux, avec l'empreinte et le caractère de la vérité, tous les *tyrans* ligués contre la Constitution. » Une citoyenne consacre sa montre d'argent comme récompense au premier grenadier ennemi qui viendra se joindre aux drapeaux de La Fayette. L'ex-capucin Chabot présente de la part d'un sans-culotte « une pièce d'argent fabriquée à Rheims, lors du sacre de l'assassin Louis XVI » ; selon le vœu du patriote, elle sera convertie en balles de pistolets qu'on devra réserver aux hussards qui, les premiers, aborderont l'ennemi à la prochaine affaire.

On entendit avec une admiration religieuse la relation de ces traits sublimes. Une citoyenne Petit, logée au septième étage, avait découvert une serviette qui cachait un reste de pain dur. « J'en ai encore pour aujourd'hui, avait-elle dit, voici un billet de quinze sous pour la guerre. » Une autre avait donné quarante sous en disant : « C'est tout ce que je possède, mais s'il le faut, je vendrai mon grabat et je saurai coucher sur la paille. » Une pauvre veuve des Hautes-Pyrénées, ayant à cœur de s'associer dans la mesure de ses moyens à l'œuvre des subsistances militaires, avait expédié quatre œufs, tout le bien dont elle disposait.

Jusque sous la Terreur les dons volontaires furent en usage. Mais Cambon, qui avait la gestion des Finances, dédaignait, non sans raison, cette aide dérisoire. Il trouvait plus productifs la confiscation et l'emprunt forcé sur les riches. Simpliste comme tous les gouvernants de ce régime, il préconisait la suppression des possédants, et Lecointre, dans sa fameuse dénonciation, a reproduit son programme. « Voulez-vous, disait-il, faire face à vos affaires? Guillotinez. Voulez-vous payer les dépenses immenses de vos quatorze armées? Guillotinez. Voulez-vous payer les estropiés, les mutilés, tous ceux qui sont en droit de vous demander? Guillotinez. Voulez-vous amortir les dettes incalculables? Guillotinez, guillotinez et puis guillotinez. » Il avait d'ailleurs, pour résumer son système, cette formule lapidaire : « Battons monnaie sur la place de la Révolution. »

Robert Launay.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

PIERRE LOUYS

Tout ce qu'il a publié, il l'avait écrit à la fin du dernier siècle. Au vingtième, il n'a presque rien publié. Ce brusque silence après un succès éclatant, on a voulu l'expliquer de maintes façons. Une espèce de petite légende s'est créée que l'on colportait dans les milieux littéraires. Pour le public, qui n'est pas mieux renseigné, Pierre Louys faisait figure d'écrivain d'un autre âge : certains le considéraient comme un contemporain de Flaubert. Tous n'étaient pas sûrs qu'il ne fût pas mort. Et quand les journaux du 5 juin 1925 ont, sans tapage, annoncé qu'il était mort la veille dans sa cinquante-quatrième année, plus d'un fut surpris. On fut plus surpris encore de ne pas trouver de bons portraits de lui dans les journaux : cet homme de lettres refusait de poser devant les photographes. On commit l'incongruité d'en amener un devant le lit où enfin il se reposait après une longue vie de labeur. Alors des amis comprirent que Pierre Louys n'était plus et que la curée allait commencer autour de son nom et de son œuvre.

*Paul Valéry a témoigné que Pierre Louys souffrait de penser que, pour beaucoup de ses lecteurs, il pût n'être que l'auteur d'une partie de son œuvre, la moins profonde. Des critiques n'ont pas dû mieux voir. L'un d'eux s'est égaré au point de parler de la « véridique naïveté » d'*Aphrodite. *Celui-là manquait au premier devoir d'un critique, qui est de placer ou de replacer les œuvres à leur place dans le temps. Il ne s'était pas donné la peine de remonter à* 1896. *Il se jetait lui aussi dans l'erreur où tombèrent quelques autres qui ont reproché à Pierre Louys de confondre toute l'antiquité au milieu du seul alexandrinisme, quand jamais Pierre Louys n'a prétendu peindre toute l'antiquité.*

Alexandrinisme? — Décadence, répondirent de graves personnages. C'est là que je les attendais. On se trompait lourdement en effet, si l'on croyait qu'en écrivant Aphrodite *Pierre Louys songeait à faire œuvre historique. De tant de détails qui sentent la « reconstitution » et qu'un Flaubert n'eût pas introduits dans un livre sans en vérifier l'exactitude, il n'en est guère que Pierre Louys n'ait purement et simplement inventés. J'en citerais plusieurs, si les bornes de cet article ne m'en empêchaient. Mais qu'on le sache :* Aphrodite *n'est pas le livre d'un historien. Un seul homme sut le distinguer dès l'apparition du volume, Rémy de Gourmont, qui dit : « Ce n'est pas, quoique l'apparence ait trompé les critiques, jeunes ou vieux, un roman historique tel que* Salammbô *ou même* Thaïs. *La parfaite connaissance que Pierre Louys a des religions et des mœurs alexandrines, lui a permis de vêtir des personnages de noms et de costumes véridiquement anciens, mais il faut lire le livre dépouillé de ces précautions qui ne sont là, ainsi qu'en plus d'un roman du dix-huitième siècle, que le paravent derrière lequel s'agitent des mœurs, des gestes et des désirs d'un incontestable aujourd'hui. » Oui, un tableau des dix dernières années du dix-neuvième siècle, voilà bien ce qu'était* Aphrodite. *Rappelez-vous ce temps qui nous semble déjà si éloigné. Rémy de Gourmont disait encore : « Venu à sa date, ce livre a la valeur d'un contre-poison... Pierre Louys a senti que ce livre de chair aboutissait logiquement à la mort :* Aphrodite *se clôt par une scène de mort, par des funérailles. » Les funérailles qui devaient clore l'époque où écrivit Pierre Louys, nous les avons connues : toute une jeunesse innocente y fut sacrifiée.*

Fils de vaincus, nos aînés ont eu une existence de doutes et de faiblesse qui firent de nous des hommes d'action. Les meilleurs d'entre eux s'en rendaient compte. Certains se réfugièrent dans les aventures, d'autres dans la méditation. Sollicités par les attraits divers des périodes de décadence, les uns réagirent en courant vers les grandes entreprises coloniales; les autres en s'enfermant chez eux, au milieu de leurs livres, comme s'ils voulaient se persuader qu'ils croyaient à cette Beauté abstraite dont ils se déclaraient les fidèles. Ainsi de Pierre Louys. On a voulu faire de lui, depuis sa mort, une espèce d'ermite uniquement dévoué au culte de l'art. Autre erreur. Nul plus que lui ne s'intéressait à tout, à des riens même que nous tenions autour de lui pour des riens. Avec quelle insistance n'exigeait-il pas, aveugle, qu'on lui lût les journaux! Plus qu'un humaniste, il était un encyclopédiste. Il dissertait aussi facilement de la fameuse invention de Louis Ménard que des Rêveries d'un païen mystique. *Se représenter un Pierre Louys vivant en dehors de son temps ou au-dessus de toutes les mêlées, c'est se représenter un Pierre Louys qui n'exista jamais.*

Certes, il ne se mêlait pas aux luttes de ses contemporains. Une pudeur le retenait, car cet homme, dont les livres publiés peuvent paraître hardis, était le plus réservé des hommes. Jeune, il avait donné quelques coups de poing : Aphrodite, les Aventures du roi Pausole, *qui ont porté d'adorables nasardes aux régimes républicains et démocratiques, tout en semblant n'être qu'un conte de fantaisie où un roi débonnaire se trouve à peine molesté. Avec l'âge, et peut-être découragé d'être mal compris, il se retira dans le recueillement. Il m'a dit plus d'une fois : « On commence par faire des vers; puis on fait des romans; et on finit par l'histoire. » Depuis sa trentième année, s'il continuait à écrire des poèmes que nous lisons, s'il laissait inachevé, pour des raisons particulières, un magnifique roman, son roman, son chef-d'œuvre,* Psyché, *il consacrait la plus large partie de ses heures à des recherches d'histoire et d'histoire littéraire. J'écris bien : recherches. Quand il avait trouvé la clef d'une énigme, la solution d'un problème, il passait à un nouveau problème, à une nouvelle énigme, après avoir rangé ses notes dans un carton : la matière d'un livre était là, que n'importe qui désormais pourrait écrire. Tout en s'occupant de l'œuvre inconnue de Corneille avec une méthode surprenante, il découvrait les sources du* Bateau ivre *de Rimbaud dans* les Travailleurs de la mer *et dans* Vingt mille lieues sous les mers. *Séduit tout à coup par un fragment de dialogue de Jules Verne, il relisait tout le livre et relevait, non sans stupeur, qu'on laissait entre les mains des enfants un ouvrage dont le héros, qui se nomme le capitaine Nemo (personne) et arbore à sa poupe un pavillon noir, est le type même de l'anarchiste. Car Pierre Louys, qui rompit tant de lances contre les Tartufes et surtout contre les rigoristes disciples de Calvin, était moraliste en dépit des apparences. Je n'en veux qu'une preuve :* la Femme et le Pantin. *Sait-on qu'il n'écrivit ce court roman, qu'on tient pour son chef-d'œuvre, qu'afin de mettre en garde contre les fureurs de la passion un de ses amis qu'il sentait en péril? Au surplus, de sa retraite du hameau Boulainvilliers, si parfois il envoyait à quelqu'un un témoignage de sympathie, c'était toujours pour consoler ou pour encourager. Il ne flattait pas les heureux, mais Philippe Berthelot, révoqué, reçut de Pierre Louys un billet amical.*

Il avait fait évidemment tout ce qu'il pouvait faire pour être méconnu. Il se dérobait aux photographes, aux reporteurs, aux courtisans. Il n'aimait pas à se montrer. Dans sa Poétique, *bréviaire de tout artiste soucieux, il avait décrété : « Écrivez à l'écart. Signez. Rentrez dans l'ombre. Le Verbe seul est illustre. Fermez vous-même à la gloire la porte de votre maison. Silence autour de l'homme. Solitude. Fierté. » Avec de telles conceptions, il ne pouvait pas ne pas être méconnu. Du moins, doit-on enregistrer que tous ceux qui ont parlé de lui après sa*

mort ont été unanimes à reconnaître que Pierre Louys écrivain était un maître écrivain. Il y eut plus de mérite qu'un Anatole France, dont la phrase, qui sent souvent le pastiche, a de l'apprêt, car il débuta lorsque la langue française était en proie aux hystéries judéo-anarchistes d'une foule de jeunes orgueilleux. Lui, dès son premier poème, il avait trouvé son style où pas un mot rare n'éclate, où les mots les plus simples prennent leur pleine valeur de mots français et sonnent pathétiquement. « Jamais de brouillon, » disait-il. Il écrivait d'un jet, d'une coulée plutôt, bien différent en cela, comme pour le reste, de cet Anatole France à qui on l'a comparé sans aucun motif. Le chapitre des trois présents (I, v) *d'*Aphrodite *est l'œuvre d'une seule nuit.* La Femme et le Pantin *naquit en dix-huit jours. C'est à propos de cet écrivain prodigieux qu'un critique a eu l'imprudence de parler de « difficulté de se satisfaire ». Quelle sottise! Si Pierre Louys ne daigna plus jeter au public d'autres romans après* les Aventures du roi Pausole, *de tels critiques en sont pour une part responsables. Les uns ne voyaient en lui qu'un païen mystique, les autres le regardaient comme un amuseur, d'autres le blâmaient, d'autres l'admiraient plus légèrement encore. Mais le temps, j'en suis persuadé est, pour lui. La postérité saura retrouver dans l'œuvre de Pierre Louys ce que nous n'aurons pas su, maladroits, y trouver. Elle est plus riche que distraitement on ne le suppose, et plus féconde, sans nul doute. Elle a droit à une étude plus approfondie, qui négligera la surface trop brillante, piège des gens pressés. Et cette étude verra le jour.*

THIERRY SANDRE.

Un grand acteur : Lucien Guitry.

L'art dramatique français vient de perdre le plus brillant de ses interprètes, Lucien Guitry.

Il a été saisi par la mort en pleine activité. Huit jours auparavant, il jouait son dernier rôle dans la pièce de son fils *On ne joue pas pour s'amuser*. Il a été foudroyé par une embolie, à soixante-quatre ans, au sommet de la courbe, en possession de sa force et de sa maîtrise, sans avoir connu la déchéance qui marqua les dernières années de tant d'acteurs illustres. Il ne nous laisse que le souvenir sans tache du meilleur acteur réaliste des temps modernes.

Il était de ceux qui n'avaient pas réussi au Conservatoire : il n'avait remporté à la fin de ses études qu'un deuxième prix. C'est sur de telles mésaventures qu'on se fonde pour discréditer l'institution ; on a tort. Chacun de ces échecs retentissants est un cas d'espèce qu'il faudrait voir de près. Les concours du Conservatoire sont faits pour qu'on juge des élèves, et non pour qu'on découvre des maîtres ;

ceux-ci sont quelquefois ceux qui ont le départ le plus lent, car rien ne s'acquiert plus difficilement que la maîtrise, et rien ne ressemble davantage à un maladroit qu'un maître qui se cherche.

De fait, le talent de Guitry n'éclata pas tout de suite. Il joua d'abord Armand Duval de *la Dame aux camélias* et il n'y fut pas meilleur qu'un autre. Mais il était déjà en possession de ses moyens quand, en 1895, il jouait *Amants*, de M. Maurice Donnay.

Il créa pendant vingt ans tous les rôles du drame moderne qui exigent de l'interprète la force et l'autorité. En particulier, il excella dans les personnages violents de M. Bernstein. Après la guerre, on le retrouva maître de cette autorité désormais sûre d'elle-même et l'imposant avec une tranquille certitude qui en décuplait les effets.

Il créa, de façon inoubliable, plusieurs pièces de son fils : *Pasteur*, *Béranger*, *Jacqueline*, *Mon père avait raison*, et la dernière, *On ne joue pas pour s'amuser*, où il avait occasion de se montrer deux fois grand acteur : il représentait un grand acteur, qui jouait un rôle dans une pièce parodique emboîtée dans la première ; il faisait voir comment il savait se transformer, et dans la charge subtile qu'il traçait des procédés du drame romantique, on lisait comme dans une épreuve négative ses propres qualités, tous les mérites qui le mettaient à l'antipode du romantisme ; tandis que quand il paraissait presque au naturel dans le rôle du vieux comédien exprimant les idées de la famille Guitry sur le théâtre, on avait sous les yeux la contre-épreuve, le positif.

Il disait là, en clair, les secrets de son art. L'art n'est pas la nature, répétait-il, c'est l'illusion de la nature à force d'observation fondue dans l'artifice. En un temps où l'on entend plus de sottises que de paroles sensées, ces propos rejoignaient les admirables jugements de Degas sur la peinture : « *L'air qui circule dans les toiles des maîtres n'est pas respirable. Il faut autant de rouerie, de malice et de vice pour peindre un tableau que pour perpétrer un crime.* » De même Lucien Guitry rappelait, par ses préceptes comme par son exemple, que l'art du comédien s'acquiert au prix d'un long travail.

Comme tous les tempéraments débordants de force, il ne laissait pas de se contredire ; il disait parfois beaucoup de mal du métier et l'on a cité un mot de lui à Mme Granier quand il la décida à se risquer dans la comédie : « Mais je ne sais pas jouer, » disait-elle. « Si tu me promets de ne pas apprendre, répondait-il, je réponds de tout. » Boutade qu'il ne s'agit que d'entendre : il ne voulait railler que le métier factice et les procédés artificiels. Dans *On ne joue pas pour s'amuser*, il répétait qu'on doit travailler et méditer jusqu'au dernier souffle, et il donnait l'exemple par toute sa carrière.

C'est à force de travail et de réflexion qu'il était arrivé à posséder l'art du geste et de la voix jusqu'à la simplicité et la plénitude de la maîtrise. Il était aussi sobre de gestes qu'il est possible à un acteur. Il semblait à peine bouger. Le moindre de ses mouvements prenait

alors un relief, une ampleur, qui en soulignaient la justesse et la propriété.

Il est relativement facile de faire en scène peu de gestes. Il est difficile de donner peu de voix. Guitry ne criait jamais, n'enflait jamais le ton, même dans les passages de force. Il avait atteint la vraie maîtrise, celle qui consiste à obtenir le maximum d'effets avec le minimum de moyens apparents. Il n'élevait pas plus le ton que ne doit faire un bon écrivain. Il n'avait pas un registre de voix plus étendu que le registre des mots chez le bon écrivain. Mais cette voix portait d'une façon incomparable. Fût-elle basse comme un souffle, elle emplissait la salle, par la vertu d'une articulation excellente, d'une diction accomplie en ses moindres détails.

Ainsi Guitry employait les armes des forts, la simplicité, la justesse et la nuance. Il faisait régner sur la scène le grand art classique, qui économise les moyens et concentre les effets, qui souligne par là leur puissance et la fait éclater, l'art qui n'a pas besoin de faire du bruit pour frapper fort ni de faire peur pour tout emporter ; l'art par excellence, qui condense, suggère et touche l'imagination.

Surtout à la scène où le comédien paie de sa personne, les apports de l'étude et de l'intelligence ne se peuvent mener loin s'ils ne s'ajoutent aux dons de la nature. Guitry avait reçu du ciel une stature et un port qui saisissaient. Il avait développé par le travail son autorité naturelle, du moins la possédait-il de naissance et comme d'instinct. Sitôt qu'il paraissait, il avait l'air de commander et de régner seul. Ce calme qu'il s'était composé, cette assurance dans la maîtrise, cette connaissance tranquille de sa supériorité en imposaient au public, qu'achevaient de saisir une carrure d'athlète, un masque d'empereur et une majesté paisible d'olympien.

Public vulgaire ou délicat, spectateurs incapables de juger ou analystes maîtres de leur cœur subissaient également cette action, et ce sont certainement les plus délicats qui s'en réjouissaient le plus, parce qu'ils savaient pourquoi, et qu'ils admiraient chez Guitry un art supérieur au service d'une force de la nature. C'est avec un véritable regret qu'on se dit que, de la vie, on ne reverra jamais plus un comédien de cette valeur. En parût-il un de taille égale, nous ne resterons pas sur la terre assez longtemps pour retrouver cette sérénité de soleil couchant où était parvenu Guitry. Sa carrière aura déroulé jusqu'au bout une courbe majestueuse, et il aura connu un destin rarement départi aux plus grands comédiens. Chez l'écrivain, c'est la fin de journée qui est la plus belle, tandis que la gloire du comédien est fragile et éphémère. Cet olympien, par une fortune singulière, disparaît au moment où il passait au zénith.

Lucien Dubech.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

Le pacte de garantie. — *La note collective des Alliés sur les conditions de l'évacuation de la zone nord de la Rhénanie est remise, le 4 juin, au chancelier Luther. Elle est publiée le 6 juin.*

Le gouvernement du Reich décide de n'engager les négociations relatives aux questions qu'elle soulève que lorsque la France aura répondu à ses offres de pacte de garantie du 9 février.

Ce n'est que le 8 juin, après conversations entre MM. Briand et Chamberlain, que la France et l'Angleterre se mettent d'accord sur la réponse à faire : l'Angleterre consent à garantir les frontières occidentales, mais non pas les frontières orientales. En cas de révolution de ces dernières, la France pourra — si elle en a envie — se servir de la zone démilitarisée pour secourir ses alliés, la Pologne et la Tchécoslovaquie. Enfin, l'Allemagne devra signer le pacte avant d'être admise dans la Société des Nations.

La guerre dans le Rif. — *Le 5 juin, notre poste de Bibane est violemment attaqué. Nous évacuons les postes de Sker et d'Astar le même jour, et ceux d'Aoudour et d'Achirkane dans la nuit du 7 au 8. La situation redevient sérieuse.*

M. Painlevé part pour le Maroc en avion (9 juin). Il a une entrevue avec le sultan et visite une partie du front avec le maréchal Lyautey.

France. — *Discours conciliant de M. Painlevé à Strasbourg : Aucune mesure ne sera prise sans que les représentants de l'Alsace aient été consultés* (1er *juin*).

— *Au sortir d'une réunion de* l'Action française, *rue Hermel, à Montmartre, la police fouille les auditeurs et en arrête trente-six pour port d'armes prohibées* (4 *juin*).

— *M. Charles Maurras adresse une lettre à M. Schrameck, ministre de l'Intérieur, dans laquelle il le rend personnellement responsable des conséquences du désarmement des membres des associations patriotiques* (8 *juin*). *Une instruction pour « menaces de mort » est immédiatement ouverte contre M. Maurras. Elle provoque dans la presse de vives protestations.*

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 32473.